LE JOURNAL

D'UNE

SÉVRIENNE

COULOMMIERS

Imprimerie Paul Brodard.

MARGUERITE ARON

LE JOURNAL

D'UNE

SÉVRIENNE

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1912

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/bwb_Y0-CHG-912

AVANT-PROPOS

Quelques mots seulement — indispensables.

Un petit livre comme celui-ci ne doit-il pas s'offrir au lecteur qui l'ouvrira, dans sa simplicité toute nue et sa brève naïveté?

Est-ce même un livre? Fallait-il lui en donner, du moins, la forme, et l'exposer tel à l'inconnu de la publicité?

J'ai longtemps hésité, reculé, devant ces questions.

Je ne les aurais pas encore résolues si des amis, tendrement indulgents, et pleins de cette chaleur persuasive à laquelle on ne résiste pas, ne m'avaient affirmé qu'il y a, dans ces impressions et ces pensées de Jeune Fille, de quoi toucher et instruire, non seulement le public des Écoles, mais le Grand Public, et si je n'avais enfin rencontré, dans la personne de M. Félix Alcan, l'Éditeur des Contes de Fées, celui

qu'espèrent et rêvent, en leurs veillées, les auteurs naissants.

Le sort en était jeté. Et je relus ces pages, avec le souci d'en faire quelque chose qui fût vraiment digne de « paraître ». — *Par éducation, et par métier, j'ai le respect du texte imprimé. — Mais je m'arrêtai bientôt...*

Ceux qui ont une fois retrouvé, au coin d'une cheminée amie, leur portrait d'il y a dix ou quinze ans, et qui se sont attardés à le regarder, savent ce que c'est que de revoir, en l'image de soi-même, l'image d'un « autre *soi-même* ». *On s'attendrit d'avoir changé. On s'étonne de se reconnaître. On ne sait au juste si l'on regrette de n'être plus tout à fait pareil à ce qu'on était, — ou si l'on souhaite confusément avoir été jadis ce que depuis on est devenu. On éprouve une timidité particulière, une secrète pudeur. Qui ferait le geste de reprendre, de corriger ces traits cependant puérils, on l'écarterait sur-le-champ. On ne veut pas que soit retouchée, modifiée,* « mélangée » *avec d'autres traits la petite image encore familière, et presque étrangère pourtant, qui fixe et garde en elle ce quelque chose de soi que ni soi, ni les autres, ne reverront jamais.*

C'est par un sentiment de ce genre que j'ai laissé passer dans le « Journal » *qu'on va lire, sans y rien ajouter, sans y rien retrancher, des observations qui*

me semblent à présent bien « jeunes », *et même des opinions qui ont cessé d'être les miennes.*

Je ne me suis senti ni le penchant, ni le droit, d'altérer ma vérité d'hier par ma vérité d'aujourd'hui.

— Quoi! dira-t-on, si entière! C'est donc un petit bloc d'histoire, ce Journal?

Mais Yvonne Blandy, Lucie Clerh, Louise Hermont, ne figurent sur aucun Annuaire de l'École de Sèvres. Des Professeurs, il est vrai, sont appelés de leurs noms, noms connus, quelques-uns illustres. Le reste, sans doute, est à clef? Cherchons!

— Eh! bien, non, ne cherchez pas. Il n'y a pas de clef.

Si j'ai nommé nos Maîtres, — les morts et les vivants — c'est que leurs personnes et leurs noms sont si connus en effet que ce n'était pas la peine de laisser au lecteur la vanité trop facile de les découvrir, et qu'il valait mieux, en mettant carrément les points sur les i, prévenir, autour de telles notoriétés, les chuchotements louches des suppositions clandestines.

Quant aux personnages qui portent des noms qui « n'existent pas », *c'est qu'eux-mêmes n'ont jamais existé.*

Du roman? — Que non pas!

C'est dans le roman, au contraire, dans le roman

« psychique » *de nos jours, qu'on s'efforce de dresser en pied des types* « copiés d'après nature » *et de relater des événements* « arrivés » *: comme il s'agit de développer, sur cette armature d'apparence positive, des faits de conscience inventés, on peut tenir à l'exactitude matérielle du point d'appui.*

Pourquoi aurais-je cherché à calquer choses et gens? Quelle nécessité m'y eût poussée? Quel plaisir y aurais-je pu prendre?

Je n'accumulais pas des notes de reportage.

J'écrivais pour moi-même. Je voulais dégager, pour moi-même, le sens, et la saveur, de la vie qui était la mienne.

Yvonne Blandy, Lucie Clerh, Louise Hermont, et Mesdames X., et Monsieur Z. ont existé, sans nul doute, « pour moi ». *En eux-mêmes, ils n'existent pas.*

Rappels simplifiés d'une amie, d'une camarade, d'une collègue, d'un passant, profils divers fondus presque insensiblement en un seul profil, ils ne correspondent à nulle silhouette de fonctionnaire inscrit au Tableau, d'individu dont puisse être établie l'identité.

Moi-même, je ne me suis pas amusée à me « peindre » *: Je me suis analysée quelquefois. Je ne me suis pas, comme on dit aujourd'hui,* « racontée ». *J'ai fui l'outrecuidance inutile d'une autobiographie*

sans intérêt. Effort, succès, séparation, deuil, ne sont point « mon » effort, « mon » succès, « mon » départ, « mon » deuil : c'est l'effort et la peine, la difficulté et le succès, la séparation et l'isolement, le deuil et la douleur, tels qu'ils retentissent en une âme de vingt ans, une âme cultivée, solitaire, féminine — humaine, surtout...

On me l'a déjà, peut-être, reproché, on me le reprochera peut-être, cet effacement volontaire de nos personnalités sévriennes, fait pour décevoir certaines curiosités, et pour atténuer certain relief qu'il eût été aisé de donner à ce Journal.

Mais il y a deux sincérités.

Il y a une sincérité indiscrète, amusante d'ailleurs et qui peut bien avoir son prix : elle élève le « potin » à la hauteur de la littérature.

Il y en a une autre, qui est respectueuse de ce qu'elle révèle. Elle n'exprime que le vrai; mais elle se tait parfois; il y a des seuils sur lesquels elle s'arrête en silence...

C'est d'elle que je me réclame.

Ce n'est pas humilité. C'est fierté. C'est mépris du détail vulgaire, dédain du développement facile et du bavardage. C'est peut-être, aussi, inconsciente fidélité d'universitaire à l'Idéal classique, qui n'accorde de valeur qu'aux sentiments universels, aux idées générales, et ne se plaît qu'aux lignes simples.

Ni commérage de femme, ni rhétorique de professeur : j'ai été élevée dans l'horreur de ces deux extrêmes, qui se touchent plus souvent qu'on ne l'a dit.

Aussi, se tromperait-on en voulant extraire du « Journal d'une Sévrienne » *des Théories pédagogiques, des Plans de programmes, des Formules de réformes. Je ne sais si des rencontres fortuites pourraient être établies entre quelques-unes des modestes expériences, dont je rapporte les tâtonnements, et la « Crise du français », ou la querelle pendante entre « Humanistes et Modernes », ou le procès non jugé des « Équivalences »... Si j'avais des opinions systématiques sur de tels sujets, et qu'elles valussent d'être dites, j'aurais d'ailleurs choisi une autre forme, et cherché d'autres occasions pour les exposer.*

Déclarer d'actualité des conflits sans cesse renaissants, sous des aspects divers, au cours de l'Histoire de l'Éducation; appeler « Thèse » *tout raisonnement; se flatter que chaque essai d'un jeune professeur dans sa classe mérite d'être érigé en méthode* « mondiale », *et que parce qu'on tâche à faire son métier on se met nécessairement en posture de l'enseigner aux autres; — la Sévrienne de mon Journal ne cultive aucun de ces goûts, abstraits et livresques.*

Elle en a un autre, plus dangereux, celui qui la pousse aujourd'hui, quoi qu'elle en ait, à affronter le public : le goût de la vie... *le besoin de saisir et de répandre, de respirer et de faire respirer ce goût simple et fort, rude et bienfaisant, ce goût incomparable, redouté de quelques-uns, reconnu et aimé entre tous de ceux dont la destinée est, par le travail et par l'action, de* servir l'Œuvre de la Vie.

Paris, le 14 Décembre 1911.

LE

JOURNAL D'UNE SÉVRIENNE

INTRODUCTION

A Monsieur Camille Sée, directeur de la Revue « l'Enseignement secondaire des jeunes filles ».

Le 5 janvier 1901.

Monsieur,

Puisque vous avez bien voulu, dès l'abord, accueillir ces pages, vous me permettrez, j'espère, de vous les présenter à nouveau, comme un hommage de confiance et de respect.

Je sais qu'en les mettant entre vos mains, c'est, en quelque sorte, à l'Enseignement secondaire féminin de France que je les donne. Vous vous êtes fait, depuis longtemps, plus encore que son Promoteur, son Représentant impartial.

Vous nous avez accoutumées à considérer la Revue que vous dirigez, moins comme *votre* Revue, que comme *la nôtre*. L'habitude de trouver chaque mois, sous sa petite couverture bleue, avec les devoirs de nos élèves et les exposés de nos travaux, l'écho de nos causeries, de nos revendications et de nos vœux, nous a conduites insensiblement à nous y sentir presque autant « chez nous » que « chez elle ».

Voilà pourquoi, malgré leur répugnance à se montrer au jour, ces pages de mon *Journal* sont venues, comme d'elles-mêmes, à vous.

Sans vous, Monsieur, elles dormiraient encore, déjà jaunies, dans le tiroir qui les a jusqu'à présent gardées. Écrites au caprice des jours, dans l'intimité des heures solitaires, elles n'étaient point destinées à être publiées.

Un jour de l'été dernier, pourtant, je vous les montrai.

C'était à l'heure où beaucoup de personnes, dans le monde de la Presse et dans celui de l'Université, s'agitaient autour d'un roman que son titre : *Les Sévriennes* avait annoncé comme un document sur l'École de Sèvres et sur les femmes qui s'y préparent à la vie.

J'évoquais devant vous, peu à peu, mes souvenirs : nos exubérances, nos malices, nos jeunes soucis, nos recherches intellectuelles, nos rêves... Je vous disais mes années d'étudiante et de jeune professeur. Vous m'écoutiez. Nous feuilletâmes mes petits cahiers; et vous voulûtes bien m'inviter à vous les confier.

Je le fais volontiers, sans peur et sans orgueil. Ils ne renferment rien de rare, et peut-être feront-ils, à l'impression, une mine assez plate? Leur roman, Monsieur, vous le connaissez déjà. Je vous ai dit comment, sans avoir jamais pu m'astreindre à tenir un « *Journal* » régulier, j'avais aimé de bonne heure à prendre des notes sur ma propre vie. Ce goût se développa peut-être dans le régime cultivé de l'École; toujours est-il que je crayonnais un peu de tout aux feuilles de mes brouillons, aux gardes de mes carnets, et même — ô honte! — aux marges de mes cahiers de cours. Je ne prenais guère au sérieux ces épanchements vagabonds, et mon *Journal de Sévrienne* me souciait assez peu...

Mme Jules Favre mourut. — Le soir de sa mort, nous nous réunîmes quelques-unes dans ma chambre, auprès d'un feu morne, à la flamme de

deux bougies. Nous avions demandé et obtenu la faveur de veiller, par petits groupes, dans la chambre auguste. Nous avions tiré au sort les « quarts » de cette religieuse et filiale garde : je devais attendre mon tour jusqu'à deux heures du matin. Mes compagnes, une à une, me quittèrent, les unes pour descendre déjà, les autres pour aller prendre du repos. Je n'avais pas sommeil : je ne pleurais plus. J'étais seule, et j'avais devant moi, éparses sur ma table, mes paperasses familières. Je me pris à les regarder. Quelques heures auparavant, elles avaient toute l'insignifiance des choses *présentes ;* les voici qui revêtaient la valeur sérieuse, « irrévocable », des choses *passées.* Émue de cette piété instinctive qui nous pousse à recueillir les débris de tout ce qui fut, mais qui a cessé d'être, remuée vaguement par le sentiment du grand héritage moral dont cette mort me léguait ma part, je les feuilletai dans le silence, et, m'y retrouvant moi-même, je commençai d'en recopier les fragments sur un cahier.

J'emportai ensuite ce cahier hors l'École, parmi les étapes de ma vie isolée et laborieuse. J'en fis mon confident et mon ami. Quand tous ses feuillets furent remplis, devenue désormais plus

méthodique, je lui donnai un successeur. Et c'est ainsi, Monsieur, que je vous apporte aujourd'hui ce « *Journal* » où se reflètent sans étude l'existence et l'âme d'une Sévrienne.

En vous le présentant, j'aimerais à le consacrer à tout un passé qui m'est cher. Mais je voudrais, surtout, le dédier aux Sévriennes d'aujourd'hui, et à celles de demain. C'est à celles-là, en vérité, qu'il s'adresse, et il leur dit : « Mes sœurs, écoutez-moi. Si je suis sorti de mon secret, c'est à cause de vous seules. Je ne suis pas fait pour le public. L'œuvre à laquelle vous allez collaborer, et de qui j'ai vécu, absorbe trop toutes les forces vives pour laisser à qui s'y donne le temps et le moyen de polir des phrases et de chercher des mots. Elle veut l'action toute droite, plutôt que le retour compliqué sur soi. Être éducateur, c'est souvent être un lettré, difficilement un homme de lettres; et vous, mes sœurs, vous êtes des femmes... Vous êtes des travailleuses, et vous êtes des jeunes filles : ce sont deux raisons pour que vous préfériez, au bruit banal des paroles imprimées, le bruissement recueilli de votre tâche d'abeilles. Je m'offre à vous pour que vous sachiez que si la vie, si votre carrière même, vous

réservent des luttes et des déceptions, vous respirez à l'École, pour l'emporter ensuite loin d'elle, le souffle pur et vivace qui vous assure, non pas le bonheur, non pas même toujours le succès, mais la sécurité morale. »

Veuillez donc, Monsieur, je vous prie, recevoir ces pages sous votre haute et libérale protection. Je n'y ai guère fait de retouches: j'ai seulement découpé, à travers la suite souvent incohérente de mes notes, des fragments que j'ai mis tant bien que mal dans l'ordre le plus logique, laissant de côté ce qui me semblait trop étroitement personnel.

La première partie de ces fragments est l'esquisse de la vie d'une Sévrienne à l'École.

La deuxième partie est le récit de ses premières expériences professionnelles et de ses premiers contacts avec la vie.

Rien dans tout cela, sans doute, n'est très original. Mais cette absence même de singularité sera peut-être le gage de la vérité expressive, du sens, en quelque sorte représentatif, de ce modeste journal. Ce n'est pas par le spectacle des existences d'exception, c'est par la connaissance des petites vies, que l'on pénètre jusqu'au fond terne,

inaperçu, mais essentiel après tout, de l'histoire quotidienne des mœurs.

A travers cette ingénue monographie, vous relèverez sans doute des enfantillages, des ridicules, des faiblesses. Vous découvrirez des souffrances, des découragements. Vous percevrez l'écho de quelques plaintes étouffées et de quelques désirs contraints. Mais, Monsieur, vous y trouverez aussi, j'espère, cet amour juvénile et fier du « métier » et cette fidélité persévérante au devoir, qui peuvent faire des Sévriennes les humbles, mais loyales exécutrices, de la Loi dont vous êtes l'Auteur.

L'ÉCOLE

... *Mars 18...* — Je pense à mon *premier soir* à l'École.

Je me souviens... C'était par une journée sèche et fraîche d'octobre. J'avais dû arriver à l'École dans les premières heures de l'après-midi, encombrée de paquets, avec maman et Charles; et jusqu'à la nuit, ç'avait été un déballage de bibelots, de linge et de vêtements; des clous qu'on enfonçait, des coups de marteau, des arrangements d'étagère, des discussions : « Non, j'aime mieux la table dans ce coin. — Mais c'est à contre-jour! — Mets-y la toilette! — Pourquoi vouloir la changer de place? Elle est très bien comme elle est. »

Pourquoi la changer de place? Eh! par le

besoin coquet de se faire, avec ces meubles « d'uniforme », jetant une draperie ici, collant une gravure là, un petit nid personnel, un petit « home » où vive quelque chose de moi-même, dont je puisse dire enfin, de ce ton que savent bien toutes les jeunes filles : « *ma* chambre ».

Le jour diminuait..... tout était en ordre, à peu près, le lit fait, de l'eau fraîche dans le broc, même quelques fleurs dans un petit vase, sur le tapis de table battant neuf que maman m'avait acheté la veille au Bazar de l'Hôtel-de-Ville. Elle m'embrassa, mon grand Saint-Cyrien de frère aussi, puis ils descendirent pour reprendre vite le train et rentrer avant la nuit close.

Je remontai seule, lentement, les escaliers déserts, où parvenaient les claquements des portes et les galopades affairées du couloir des chambres ; et je gagnai l'étude de première année.

C'était une pièce carrée et nue, très haute de plafond. Deux fenêtres claires, sans rideaux, donnaient sur la façade et avaient vue sur l'avenue des marronniers, tout droit, jusqu'à cette vieille route dont le pavé historique cahota les carrosses de Versailles, et vit passer le flot populaire du 5 octobre. Deux portes à lourds

battants, repeintes en jaune, mais dont les panneaux massifs devaient dater de Louis XV, s'ouvraient en grinçant, face à face, l'une sur l'étude des Scientifiques, l'autre vis-à-vis de la Bibliothèque. Des casiers de bois blanc, des tableaux noirs, un mobilier assez boiteux d'école communale, meublaient l'étude sans la remplir. Le sol était carrelé de carreaux rouges. Ils avaient été lavés le matin, et une odeur crue et fraîche était dans l'air.

Le jour tombait. Les fenêtres ne furent plus que des morceaux de crépuscule. Une bonne entra avec un rat-de-cave, alluma les becs de gaz à abat-jour, au-dessus des pupitres. Les rêveries furent coupées. Les entretiens à mi-voix, dans l'ombre, cessèrent. On se regarda. On se reconnaissait vaguement pour s'être vues au concours. Tout à coup, une tête brune, un peu large, souriante d'un bon sourire, se dressa : « Si on se présentait, Mesdemoiselles? » — Chacune se nomma. Avec les noms, des souvenirs du concours revenaient aux mémoires : des exclamations, des rires, des poignées de main se croisèrent. On allait donc vivre côte à côte pendant trois ans; on était comme une petite famille : la

promotion! Ce mot-là sonnait déjà, comme un appel de ralliement, entre les groupes rapprochés, et l'on mettait dans son accent viril, presque militaire, une pointe de fraternel orgueil. Vive la première année!... On descendit, toutes ensemble, vers le réfectoire, avec un fracas de monôme.

* * *

Je ne me souviens guère du dîner. Tant de bruit m'avait un peu assourdie; tant d'impressions nouvelles un peu étourdie. En sortant de table, j'étais remontée à ma chambre mettre la dernière main à mon petit emménagement. Quand j'en sortis, la lune se levait sur la cour blanche. Dans les longs corridors obscurs, les quinquets, de place en place, perçaient l'ombre. Tout était calme. Les sons du piano montaient, par intervalles, de la salle de réunion. Je croisai des groupes qui se promenaient, déjà amis, en bavardant des confidences. « Oh! la voilà! Vous venez au bonsoir? Il paraît que c'est l'heure... »

L'heure du *bonsoir!*... Je ne savais pas alors quelle place elle allait tenir dans ma vie. Quelle chose charmante, pourtant! Après le dîner on

flânait, on s'amusait; un tour de valse; quelques plaisanteries, le temps d'aller se choisir un livre à la Bibliothèque, puis, vers huit heures et demie, on descendait vers le palier grave et fermé où s'ouvrait le petit bureau tiède. Une accalmie se faisait d'elle-même, dans les rires, les voix, les pensées. La journée qui s'achevait, le recueillement naturel qui vous gagne à la veillée, le bruissement étouffé des conversations, le petit mouvement intérieur où l'on se demandait : Que va-t-elle me dire? tout, un instant, semblait rendre en nous la vie plus attentive et moins rapide.

J'entrai. Elle était assise, un peu enfoncée, derrière un large bureau à bordures de cuivre. Je me souviens à présent qu'une de ces petites baguettes, décollée, pointait en avant. C'étaient nos doigts qui, les soirs de reproches ou d'interrogations, la soulevaient machinalement. Quand, plus tard, j'ai vu ce bureau, vendu aux enchères, s'en aller je ne sais où, j'ai reconnu cette petite latte soulevée, dans l'angle familier, par nos mains d'enfants grondées, et mon cœur s'est fondu... Elle regarda, bien droit, et tendit sa main par-dessus le bureau. Cette main était belle, blanche, à fossettes, avec de belles bagues. Ce

regard était profond et sûr, dépassant en son jet ce qu'il fixait. Et le sourire était ouvert, candide à la fois et malicieux, dans une amicale jeunesse.

« Vous voilà en tablier! Vous avez l'air installée, déjà bien de la maison. Votre chambre vous plaît? — Oui, madame, beaucoup. — Votre mère vous a laissée. Vous n'êtes pas triste? — Oh! non madame. — C'est bien, mon enfant. Bonsoir. »

Je remontai. Je ne sais pourquoi, une confiance sereine, une joie attendrie étaient en moi. C'était bien là le « bonsoir », le mot accentué et tranquille qui clôt le jour, en efface toutes les poussières insignifiantes, et fait jusqu'au fond de nous-mêmes descendre la paix du soir. Il *fallait*, après cela, aller travailler dans le silence, ou dormir. J'étais lasse. Je rentrai chez moi. Je me déshabillai lentement; je me glissai dans le lit nouveau, entre les draps frais et un peu rudes; et je dis : « Mon Dieu! Vous avez permis que j'entre dans cette maison : faites-moi la grâce d'y devenir une vraie femme. »

*
* *

23 octobre 18... — Lundi matin, dans l'étude, désœuvrement général. Un pas, les portes qui grincent : c'est notre surveillante qui nous apporte le courrier. « Mamzelle... on n'a pas de cours? — Pas aujourd'hui... peut-être tantôt, Miss Williams ; mercredi matin vous aurez M. Chantavoine. » Oh! bien, on n'a rien à faire dans cette maison! Vive l'École!

Ce fut une irruption violente dans la bibliothèque. Les armoires, profondes et surchargées, nous attiraient comme des caveaux de splendeurs. On pouvait s'asseoir sur le rayon du bas, disparaître presque derrière les battants entr'ouverts, et là, fureter, feuilleter, lire pendant des heures, dans le froissement studieux des pages et l'épanouissement calme de la liberté!

O joie! sortir des examens, des concours, avoir connu les tâches obligées dans un temps fixe, les compositions, les revisions, et maintenant avoir devant soi des jours longs et paisibles pour lire à l'aise des livres inconnus et souhaités, quelle ivresse!

Ces huit premiers jours ont passé comme un songe. J'ai dévoré toutes les comédies de Musset, les mémoires de Marbot, et je vais attaquer le premier tome de Lanfrey. Françoise Duloup est enfouie, avec une mélancolie satisfaite, dans Léopardi. Marthe Burnay a déjà commencé à s'assimiler tous les traités de géographie allemands! Chacune a son « armoire » de prédilection, où elle pourrait presque donner son adresse. L'une, c'est la philosophie; l'autre, l'histoire moderne, celle-ci l'armoire du « XIXe siècle »...

Les puissances de troisième année grognent : elles trouvent qu'il y a trop de première année à la Bibliothèque. Je crois bien : nous n'en bougeons pas. Et, comme nous y sommes en nombre, nous y résistons avec tapage à toutes les objurgations.

* * *

4 novembre. — Tantôt, nous avons été prises du désir impérieux de faire quelque chose d'extraordinaire. Les autres promotions avaient des conférences : la Bibliothèque tout entière, avec ses hautes boiseries blanches, ses panneaux de glace ternis par le temps, ses médaillons et ses dessus

de portes rococo, ses longues tables noires, ses divines armoires, et sa vaste tranquillité, la Bibliothèque était à nous. Il faisait froid, un joli temps piquant de novembre.

« Moi, avait déjà dit Jeanne Duvalle, je meurs d'envie d'avaler pour me réchauffer une bonne petite tasse de thé... Mais c'est ennuyeux de se déranger... Ah! si on me l'apportait?... » Une idée lumineuse me traverse l'esprit : « Faisons quelque chose, dis-je. D'abord c'est honteux : Première année, nous n'avons rien fait d'extraordinaire! Un pari : que nous faisons du thé en Bibliothèque, sans que personne s'en aperçoive! » Enthousiasme! Envolée de jupes! Au bout de dix minutes, chacune descendait quelque chose de sa chambre, qui une bouillote, qui la théière, qui du sucre, qui des tasses et un petit pot de lait. Un réchaud à alcool était installé, avec mille précautions, dans le rez-de-chaussée large et sûr de l'armoire d'histoire contemporaine. L'eau chauffait doucement. A côté, parmi les massifs atlas de l'armoire de géographie, la théière, le sucrier, le régiment des tasses étaient alignées. Tout le monde trépignait de joie. Un grincement de porte... une répétitrice! Vite les

battants des armoires se referment. Chacune est à sa place, le nez dans un livre. Elle entre... à quelle armoire va-t-elle? Elle passe devant la première, la deuxième: elle ne s'arrête pas. Elle va jusqu'à l'armoire de critique. Sauvées! Elle s'y plonge. Hélas! si elle y reste trop longtemps, l'eau va chanter dans la bouilloire. Que devenir? Mais non, elle a consulté un livre, elle le remet à son rayon, elle repasse, atteint la porte, sort; son pas régulier s'éloigne...

« Nous nous levons alors! »... Nous achevons notre thé, et nous le dégustons, avec tremblement, dans une volupté indicible...

* * *

7 décembre. — Pas d'entrain, pas d'entrain à l'étude ce soir. J'ai pourtant, ouvert à côté de moi, un beau texte de Coleridge, plein d'images farouches; les dictionnaires sont à portée de ma main, et il faudrait que je fisse ma version... Mais je barbouille au hasard mon papier, pour avoir l'air de travailler, et me payer moi-même de cette illusion, au grincement trompeur de ma plume. Voilà huit jours que je ne fais que feuil-

leter, fureter, bouquiner, et rêver. M. Chantavoine ne me rend que des devoirs médiocres. Je suis mécontente de ma leçon de philosophie. Pour un peu, je serais découragée.

Pourtant, je le sens confusément au fond de moi-même, je ne perds pas mon temps.

Je m'affranchis des formules toutes faites et des servitudes de la mémoire; j'ose sentir par moi seule; une familiarité, timide encore, s'établit entre les livres et moi; et si je suis troublée, défiante et incertaine, c'est que je marche, parmi des impressions neuves, par des efforts nouveaux.

Nos maîtres, tous, l'œil attentif, sollicitent de nos travaux, de nos réponses, de nos tâtonnements l'aveu sincère de nos natures et la manifestation de nos personnes. « Dites! dites! » nous crie cordialement M. Favre. Nos répétitrices nous invitent à la libre discussion. « Sèvres, a dit Mme Jules Favre, mercredi dernier, en refermant son Pascal avec une souriante indulgence pour nos répliques et nos réflexions, Sèvres est une République. » — Que pensez-vous? Que croyez-vous? voilà le fond de toutes les interrogations. — Affirmez-vous, soyez vous-même, voilà le fond de presque tous les conseils.

Alors on a peur, jeune fille de dix-neuf ans, hier encore docile lycéenne, d'ouvrir ainsi son âme; on a honte de se livrer, d'abandonner à d'autres le plus intime de soi-même. Sans doute, on pensait, on voulait, on aimait, mais sortie des textes et des devoirs : devoirs et textes « n'étaient que de la littérature! ». Et l'on s'aperçoit que non, que la vie et les livres se confondent, qu'une étude abstraite et impersonnelle est inféconde et mesquine, et que la loi de croissance même de la vie est dans le don entier de toutes nos facultés, de toutes nos convictions et de toutes nos forces au travail. On a beau s'effaroucher, se retirer d'abord. On y vient cependant. Les mots prennent des sonorités profondes et des formes visibles : on lit autrement, on écrit autrement. Tout paraît ignoré, presque pénible par instant; un malaise vague, et pourtant doux, ralentit l'activité, on est mécontent de soi. Mais à travers des pudeurs et des scrupules, des élans et des mélancolies qui semblent d'abord sans causes, l'esprit se meut et s'épanouit. On sent des choses non encore senties. On comprend des choses non encore comprises; mais souvent on les garde par devers soi. Orgueil farouche d'une liberté neuve? absten-

tion craintive d'une vanité encore douillette? Je ne sais; il me semble que je n'oserai pas dire à M. Chantavoine, après-demain, en pleine conférence, ce que j'éprouve seule devant mon livre? Cependant jamais encore, dans le recueillement de la lecture lente, le pensif profil d'Henriette d'Angleterre ne m'était si nettement apparu. Je jouissais hier, devant les lignes de Bossuet, comme devant un vivant portrait. Et, lorsque, quittant l'Oraison funèbre pour revenir à Mme de La Fayette, je suis arrivée au récit de cette mort tragique, je frémissais intérieurement... « Je m'aperçus, pendant qu'on la délaçait, dit Mme de La Fayette, que la princesse avait les larmes aux yeux... » Elle s'en étonne, s'en attendrit... « et *je lui dis, en lui baisant les bras, que je soutenais, qu'il fallait qu'elle souffrît beaucoup. Elle me répondit que cela était inconcevable.* »

Je ne pouvais me détacher de ces mots. La vision de ces bras défaillants tendrement soutenus, cette discrète révélation d'une intolérable douleur, qui se contient encore et se mesure, tout un drame vrai, poignant et noble palpitait pour moi dans cette phrase si sobre et si simple; et

j'étais pénétrée d'un charme réfléchi, douloureux et ténu, comme à la lecture de Racine.

* * *

9 janvier. — Je note ce soir ce qui m'est arrivé ce matin.

Il fait froid, froid partout: les dalles des couloirs sont froides; les bouches de « chaleur » soufflent de l'air froid: toute la grande École a froid. Nous toussons, nous grelottons, nous geignons. Emmitouflées jusqu'aux oreilles, nous avons l'air de paquets. Le soir, à la salle de réunion, on s'agite en meetings désordonnés pour trouver le moyen d'obtenir six bûches, au lieu de trois. Les « troisième année » combinent des ambassades, et se répandent en philosophiques et burlesques apostrophes. Ah! les Stoïciens sont bien traités! Pauvre Épictète! Pauvre Sénèque, surtout, vous en entendez de dures!

Or, ce matin, un peu avant huit heures, je longeais le couloir pour aller à la Bibliothèque, les pieds dans mes chaussons, les mains dans mon fichu, le bout du nez caché, grommelant dans mes dents. De loin j'aperçois « notre mère »

qui montait à son bureau, à son vaste bureau, glacial aussi. Anna la suivait, portant la bouillote sacrée. Elle n'avait que sa petite pèlerine ronde, comme à l'ordinaire, et s'en venait de son petit pas, la traîne de sa robe relevée sur le bras. Elle avait l'air d'avoir chaud! J'aurais voulu rentrer dans le mur pour ne pas la croiser, pour ne pas subir son regard calme qui semblait prendre en pitié mon amoncellement de châles, et reposer, doucement railleur, son inaltérable vieillesse sur ma jeunesse frileuse et maussade. J'ébauche un salut renfrogné, et je passais, quand, s'arrêtant devant une fenêtre, elle dit à mi-voix, tournée vers Anna : « Quel beau temps! » J'étais à la porte de la Bibliothèque qu'elle restait encore là, tranquille et souriante. Debout sur les dalles, elle admirait, par les vitres à peine dégelées l'aube polaire de saphir pâle et de topaze, dans laquelle, parmi les branches noires du parc, commençaient à s'étendre de grands rais d'or sanglant. Alors je me suis prise à admirer aussi; j'ai oublié de cacher mon nez dans mon châle; et j'ai pensé, tout bas, que Sénèque avait peut-être du bon, et que ceux-là sont heureux, qui peuvent, l'âme toujours égale et toujours accessible à la beauté

des choses, se dire avec Marc Aurèle : — Tu n'as jamais fait de chagrin à personne : pourquoi voudrais-tu t'en faire à toi-même?

* * *

Dimanche 18... — Quiétude close, intime sécurité de ma chambre!

Il est neuf heures. Un feu clair brûle dans ma petite cheminée; il illumine par instants toute la chambre, jusqu'à son plafond si haut, et jette ses reflets tantôt sur la draperie bleue de mon lit, tantôt dans la glace qui, penchée sur la toilette, a l'air de danser.

Pas de bonsoir. Il y a soirée chez Mme Jules Favre, et Jeanne et Françoise sont du « groupe ». Je suis entrée à la salle de réunion : mais on y causait, par places, gravement, tandis que Louise Hermont, son nez en trompette tourné vers le plafond, jouait avec un doigt *Au clair de la lune*. Alors je suis montée. J'ai fait main basse sur le tas de bois, hélas! déjà bien compromis, que j'accumule derrière ma porte. J'ai allumé soigneusement la toute petite lampe que Charles m'a donnée, et j'ai tourné la clef dans la serrure,

doucement, pour n'être pas surprise... Un craquement dans mon feu; un gémissement lointain de roues sur la grand'route; le pas sourd d'une bonne en savates passant dans le couloir, — et c'est tout. On dirait qu'on respire du repos; et je songe que cette grande maison est bien mienne, désormais, puisque j'y ressens une quiétude si close et tant d'intime sécurité.

Je rentre de « chez nous », pourtant; et il m'en coûtait de partir. J'avais tant de choses à dire à maman! J'avais si bien déjeuné, avec de si bons petits plats faits exprès pour moi par tante Caro! Puis, alanguie, les pieds contre le poêle de faïence brune toute craquelée, j'avais si paresseusement attendu que baissât le jour d'hiver, au tic-tac coutumier et berceur de la vieille horloge que j'ai toujours connue! Il m'en coûtait de partir, de rompre nos bavardages passionnés et nos chers silences. Le brouillard était froid, le pavé était glissant; la Seine coulait, toute noire, sous les ponts bordés de feux rouges; et le tramway de Louvre-Versailles, en station sur le quai, ressemblait de loin à quelque barque informe, échouée dans le crépuscule, lugubrement. J'y fus bientôt tassée entre un vieux monsieur qui sentait le tabac

refroidi, et une femme en cheveux, un gros accroche-cœur collé au front. J'y demeurai repliée, triste, et somnolente.

Mais le sifflet du conducteur me réveilla. Voilà l'avenue des marronniers, et, au fond, la grande façade trouée de fenêtres lumineuses. La cloche sonne, il est sept heures. Rien que d'entrer au réfectoire tiède et déjà bruissant, de revoir le visage placide et loyal de la surveillante de service, les petits tabliers clairs des Sévriennes qui ne sont pas sorties et qui descendent par bandes, les joues cramoisies d'avoir gardé le coin du feu, — j'avais oublié ma détresse et retrouvé ma gaîté. Je me sentais loin du tramway, de la rue, à l'abri de la nuit, hors de l'atteinte des inquiétudes, des vulgarités et des misères du dehors. J'avais retrouvé un « chez nous » : oui, un autre « chez nous », bien différent du vrai, de l'ancien, du premier, mais où je me sais entourée et protégée aussi, où je me sens retenue déjà par les mille attachements de l'esprit, de l'habitude et du cœur.

Tu t'en vas, mon cher dimanche, emportant tes gâteries et tes tendresses; je t'aime, mais le lundi qui vient m'apparaît sans ennui, et non sans charme.

Ce sera d'abord le réveil paresseux et hésitant, où l'on entrevoit, indécis encore et comme en songe, l'emploi à venir de la journée. On sautera enfin du lit; on courra en jupon court, chercher de l'eau chaude aux grands réservoirs de cuivre, qui, montés sur leurs rampes de gaz, voisinent, dans les enfoncements du couloir, avec les robinets des postes d'eau. A la cloche du déjeuner, prestement habillée, on entrera en coup de vent au réfectoire. — « Pourquoi n'étiez-vous pas à sept heures en étude? — Mademoiselle, parce que je ne me suis pas réveillée, — (ou bien :) — Mademoiselle, parce que je suis fatiguée. » — Un reproche indistinct, une poignée de main, et l'on passe. Vite, on remonte faire son lit. On s'éveille tout à fait à la fenêtre ouverte. Un son de cloche! Au cours!

A dix heures et demie, les couloirs, de nouveau, se remplissent. On sort de la conférence, en discutant. Le petit déjeuner est bien loin. On descend au réfectoire prendre du pain frais dans les corbeilles; on jase un peu; on va chercher le courrier en étude. Puis on se disperse, les unes à une répétition, les autres à la bibliothèque. A midi, c'est le déjeuner, et la flânerie qui le suit.

Beaucoup font du café dans leurs chambres, et par les portes entre-bâillées on entend le cric-crac rapide du moulin et les éclats de rire.

Jeanne, Françoise, Yvonne et moi, nous reprenons, en buvant à petits coups, la lecture des *Scènes de la vie de Bohème*. Nous ne savons jamais exactement où nous en sommes, mais nous retrouvons toujours avec une égale sympathie Phémie, Schaunard, Marcel et Musette. Leur commerce fantasque nous induit à fausser compagnie aux camarades éprises de grand air qui montent en courant dans le parc, et aux invalides, qui, attroupées en commères à la porte de l'infirmerie, dégustent le quinquina officiel.

A deux heures, les conférences recommencent, le studieux mouvement reprend du haut en bas de la grande ruche. Enfin quatre heures et demie arrive; heure convoitée, heure du goûter! L'une place la bouilloire devant le feu et prépare le thé; une autre descend au réfectoire, et remonte avec du pain, parfois avec un pain de deux livres entier (quand nous sommes quatre, il n'est pas de trop). On dispose délicatement, sur les pincettes en équilibre au-dessus des cendres, de larges rôties. Dans une bonne chaleur, qui remet

le cœur au travail, on se restaure avec délices ; et on atteint ainsi la veillée laborieuse, qui, interrompue par le dîner, la récréation et le « bonsoir », puis reprise, couronne et consacre le jour.

Poum! poum! Voici justement le gaz des quinquets qui s'allume. Dix heures. Poum! poum! cela veut dire : au lit, mes enfants au lit! Dans chaque chambre, un gros œil rond s'éclaire, comme un hublot de cabine soudainement illuminé, et va luire pendant vingt minutes. Puis, on éteint : chut! chut! cela veut dire : dormez, mes enfants, dormez! — Dormons.

* * *

Samedi 14 février. — Seule en étude avec Marthe Burnay, qui, penchée devant moi sur son pupitre, écrit, écrit... C'est demain dimanche, rien ne presse... Je suis enfin sortie du Défilé de la Hache, où j'ai failli rester avec Spendius, Autarite et les mercenaires! Je puis fuir le peuple punique, Rome, Michelet, Flaubert, Mommsen, et respirer un moment. J'en étais obsédée et enflammée; et maintenant encore, en fermant les yeux, je me promène de Mégara aux Mappales,

et j'erre sur les plaines torrides autour de Sicca. Est-ce l'éloignement? l'absence parfois de documents vérifiés par la critique? le mirage du soleil africain? Cette histoire est énorme, effroyable, éclatante. Nos histoires modernes semblent des mièvreries auprès d'elle.

A présent je jouis de la détente de ce grand effort qui me tenait en haleine depuis quinze jours. J'ai devant moi les pages choisies de Renan. Je tourne un feuillet, je lis une ligne. Les mots chantent lentement, harmonieusement, à mon esprit oisif. On dirait d'un battement d'ailes...

« ... Comme les parfums des îles de la mer Érythrée, qui voguaient sur la surface des mers et allaient au-devant des vaisseaux, cet instinct divin m'est un augure d'une terre inconnue et un messager de l'infini... »

La phrase, sinueuse et grave, m'entraîne en son vol sûr, et m'enveloppe tout à la fois de sa grâce fluide et de son charme vaporeux. Je m'adosse paresseusement à ma chaise, et je reste là, dans une langueur heureuse.

*
* *

25 février. — Crayon « à la plume » pour servir de texte aux caricatures de Jeanne Duvalle.

Avant le cours. Deux ou trois élèves, debout dans le coin, sur la bouche de chaleur, papotent. Jeanne Duvalle, grimpée sur l'estrade, couvre le tableau de pochades grimaçantes et burlesques. Le reste de la promotion, assis ou accoudé, regarde, rit, discute.

« Alice, qu'est-ce que vous préparez? — (Bourrue) : Une circulaire, pour ce soir. (Combative) : Puisque personne ne s'y met, je me décide : (Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans!) je demande la suppression du « Chien roulé » et de la « Jézabel »! (Majestueuse) : On signera, je pense, et cela fera une pétition pour l'Économat! — Oui! Non! Oui! — Oh! le chien, je comprends; ce dos de mouton ficelé ne me dit rien qui vaille. Mais le rata est acceptable. Il y a des pommes de terre. — Oh! (huée des anti-pommes de terre) elles sont vertes, vos pommes de terre, et elles nagent parmi des tronçons de veau mort-né. Le rata noir, on vous l'accorde,

concedo. Mais le rata blanc, la « Jézabel », enfin, « cet horrible mélange... » — Assez! (Les taciturnes) : Laissez-la repasser sa leçon.

— Mesdemoiselles, dit une voix près de la fenêtre, je vous annonce le Maître. Il descend du tramway, il rabat le bas de son pantalon, il enfile l'avenue, une main dans sa poche, et de l'autre il fait le moulinet avec son parapluie : c'est bien Lui! »

Chut! La répétitrice entre par une porte, M. Lemonnier par l'autre...

Ici, Jeanne Duvalle, faites la charge si vous voulez (je gage qu'elle ne sera pas non plus méchante?) et laissez-moi le portrait.

La jolie conférence! La voix persuasive, lente, avec son petit accent qui traîne un peu et fait insensiblement siffler les syllabes comme pour les mieux enfoncer, édifie peu à peu, dans une savante clarté, l'ordonnance du sujet. La Carthage des Hannons et des Barcas surgit, somptueuse, étrange, vile, grande pourtant, dans sa vérité complexe et contradictoire. Le geste court et toujours le même, en maniant le lorgnon, appuie la parole. L'œil gris brille, sous le sourcil accentué, d'un feu clair et subtil, et sous la mous-

tache grisonnante on devine la bouche narquoise. L'ensemble est d'élégance solide, de droiture fine, de coquette sincérité. On sent que si ce maître est épris, en ouvrier raffiné, de son art précieux, il aime aussi cette petite salle, cette large estrade, ces visages attentifs, toute cette École enfin, dont il aide à façonner l'esprit. En même temps qu'il nous dirige, il nous seconde. Il se fait maître d'études presque autant que maître de conférences. Il nous instruit à prendre des notes à composer un sujet, à douter, à saisir, à simplifier. C'est lui qui nous a révélé tout ce que peut le travail en commun, les recherches de chacune contribuant à la science de toutes. Au delà de sa tâche présente, il songe déjà à nos tâches futures.

*
* *

(*Sans date.*) — Rapporter dimanche :

1 vieille camisole à dentelle, pour faire le jabot.

1 gilet à Charles.

De la poudre de riz et de la crème Simon.

La grande jaquette à basques longues de tante Caro.

Des bas blancs.

1 mètre de tarlatane.

70 centimètres de mousseline liberty à fleurettes roses.

Le petit tablier de soie à volants.

Demander à Mme Louis de prêter sa vieille épée de feu Monsieur le Sous-Préfet.

— Je dois 0 fr. 65 à Françoise pour la brochure et le galon doré.

*
* *

Lundi 1er mars. — O mon cahier de grammaire, écoute. M. Petit de Julleville a dû manquer son train. En l'attendant, laisse-moi te raconter comment j'étais hier soir : cela te distraira, mon pauvre petit, car tu ne dois pas souvent t'amuser.

Figure-toi que j'étais M. de Clainville lui-même, botté de papier goudronné, les cheveux roulés en catogan, le gilet barré du cordon bleu. Ma chambre, que je n'ai pas encore eu le temps de ranger, a l'air d'un magasin d'accessoires. Tout le monde m'appelle marquis, et Yvonne Blandy, ma marquise, continue à me lancer des pointes de la meilleure grâce du monde.

Nous avions décidé, et en huit jours nous avons mené à bien cette « Gageure imprévue », pour la soirée de Mme Jules Favre.

La première fois que nous y étions allées, nous nous étions contentées d'admirer l'aisance des « troisième année », et d'entendre du Beethoven, du Bach et du Wagner. Nous avions assez à faire que d'entrer, de faire la révérence, d'empêcher nos chaises de craquer, et de ne commettre aucune grosse sottise. Songe donc, — toi qui n'as jamais entendu parler que de morphologie, de sémantique, et d'autres choses également plaisantes, — songe donc à ce que c'est que d'être reçue dans un grand salon par « notre mère », non plus assise derrière son bureau, mais debout dans sa traîne, plus souriante peut-être, mais cent fois plus imposante que jamais!

Quand les « troisième année » nous passaient soigneusement les fines tasses, on tremblait; et quel péril à se lever respectueusement, pour recevoir le thé bouillant versé à la ronde par Mme Jules Favre elle-même, et à se rasseoir sans en répandre en disant : Merci, madame! J'en frémis encore.

Mais ce début timide étant passé, et bien passé,

l'ambition nous est venue, à nous aussi, d'apporter quelque chose au programme et de nous montrer moins gauches.

Le souci, c'était la mise en scène. Jeanne sondait astucieusement les surveillantes, pour savoir si l'on pourrait, à la rigueur, pousser la table du milieu, et, — bien que le public fût seulement composé de « notre mère », de « ces dames » et de nos camarades, — de quel œil seraient reçus les à-peu-près de nos travestis.

La fortune, mon ami, sourit aux audacieux. Ne vas pas, là-dessus, imaginer des variantes au *Serment de Strasbourg* ou errer sur les lois phonétiques. Mais sache qu'on nous a prêté un paravent; que nous n'avons rencontré que des sourires pleins d'encouragement; qu'on nous a applaudies, bourrées de petits fours pour nous réconforter; et que tout ce salon carré avec son harmonium, ses grosses lampes, ses guéridons massifs, sa décoration austère, s'est animé, pour nous et avec nous, d'une gaieté ouverte.

Indulgente, aimable, en femme du monde expérimentée, presque autant qu'en directrice, « notre mère » nous a serré la main, avec des compliments. Seulement, elle a trouvé que

j'avais l'air d'un « tout petit jeune homme », plutôt que d'un gros marquis. J'en suis humiliée.

Je m'étais pourtant fait une moustache au bouchon brûlé. Même, je crois — ne le dis pas — que j'ai oublié mon bouchon sur quelque rayon de la Bibliothèque attenant au salon, où nous nous sommes habillées. Nous avions beaucoup de peine à en venir à bout, sans laisser éclater les fous rires qui nous prenaient à l'aspect de Françoise, qui, pour représenter dignement la gouvernante, bourrait son corsage de deux paires de bas.

Nous y sommes parvenues pourtant. Tout a bien marché. Je me suis amusée comme une Sévrienne que je suis et comme un marquis que j'étais.

Adossée à la porte de la Bibliothèque, je regardais à la dérobée, pendant un instant, Yvonne Blandy jouant de l'éventail une fleur dans ses cheveux poudrés à blanc, tandis que Jeanne Duvalle lui donnait la réplique, debout, son tricorne sous le bras. Entrevues ainsi, sur le fond sombre des grands rideaux tirés devant les fenêtres, dans ce coin de salon calme et clos, un nuage de poudre aidant peut-être, leurs têtes m'apparaissaient avec je ne sais quelle grâce

neuve, improvisée et spirituelle. C'était drôle, et c'était presque joli...

M. Petit de Julleville ne viendra pas, décidément. Je vais aller à la recherche de Vidal La Blache : il faut que je me remette à ma leçon de géographie, et que je sache enfin ce que le Danube devient en Hongrie.

* * *

4 mars. — Une chanson à mettre en musique :

Ce soir, Marthe Burnay faisait sa leçon de philosophie. Impossible d'écouter. Elle a une éloquence... un fleuve qui coule; ni points, ni virgules; des phrases sans fin : la voix grasseyante et qui se complaît à s'entendre. Au demeurant, la meilleure fille du monde.

Mme Jules Favre, à droite, les mains croisées, ne bougeait. M. Fabre, à gauche, se levait de temps en temps, puis se rasseyait. Marthe, au milieu, parlait, parlait. Je regardais, tantôt, par la fenêtre assombrie, les marronniers alignés dans le crépuscule, et tantôt, devant moi, Jeanne Duvalle qui écrivait, le front baissé. Que pouvait-elle écrire? Des vers! presque de *vrais* vers,

qu'elle nous a lus, après la conférence, sous le quinquet du corridor : Voici,

Voici qu'au tomber de la nuit
La brume esquisse des fantômes,
Et, dénudés, d'un air d'ennui,
Les grands arbres font des monômes.

En salle de philosophie
Je m'assoupis tout doucement,
Pendant que l'on nous pontifie
Un dogme obscur très assommant.

J'entends les becs de gaz filer
Avec un soupir monotone,
Résignés, laissant défiler,
La phrase vague qui bourdonne;

Et, dans ce marasme énervant,
Je voudrais faire quelque rêve,
Très doux, paisible, — et décevant,
(Jamais un songe ne s'achève) —

Mais comment vaincre la torpeur
Métaphysico-léthargique,
Qui m'emprisonne avec lenteur
De son réseau macaronique?

Prise à ce spleen assourdissant
Qui ralentit sa marche molle,
L'heure, morne et grise, en passant,
Au long des minutes, somnole,

Tandis qu'au seuil brun de la nuit,
La brume estompe des fantômes,
Et qu'effacés, d'un air d'ennui,
Les arbres font de longs monômes...

*
* *

15 mars. — L'émulation d'un concours règne dans l'étude; les plumes marchent; sans les têtes ébouriffées et le vent de folie qu'on respire, on croirait que « c'est arrivé ».

Quelle belle chose qu'une Réunion promotionnelle! La nôtre était magnifique.

Elle a débuté par un goûter énorme dans la chambre de Françoise. Chacune des Dix avait apporté quelque chose : du chocolat, des confitures, du beurre; il y avait des assiettes et un « Saint-Honoré »!...

Elle s'est continuée par un charivari mêlé de violon, de piano, de musique vocale, et d'intermèdes divers.

Elle s'est achevée, après le dîner, par un bal à la salle de réunion.

A présent, il s'agit de composer, pour le soumettre à la censure des « troisième année », le *Manuel de la Parfaite Sévrienne* : d'où cette belle émulation.

De toutes nos collaborations doit sortir l'œuvre définitive : préface, articles de code, dialogues spéciaux, etc...

Article premier. — Être gaie.

Art. 2. — Avoir assez d'esprit pour être bête.

Art. 3. — Être toujours de l'avis de *sa* promotion.

Art. 4. — Être convaincue que cette promotion est la meilleure de toutes les promotions, passées, présentes et futures; et qu'on est soi-même, parmi les Sévriennes qui la composent, le type accompli de la Sévrienne.

Art. 5. — Ne jamais se résoudre à terminer un devoir qu'au dernier moment.

Art. 6. — Avoir eu des démêlés nocturnes avec les souris, et, au besoin, en avoir vu quelques-unes monter, comme au mât de cocagne, le long de sa bougie allumée.

Art. 7. — Savoir creuser assez artistement un croûton de pain pour le fourrer, en guise de mie, d'une cuisse de poulet entourée de salade. (On porte ainsi à manger, le dimanche soir, aux camarades rentrées en retard, qui se sont vu, d'un beau geste, refuser la porte du réfectoire.)

Art. 8. — Avoir commis, seule ou en collaboration, quelque œuvre inédite, de préférence satire ou parodie.

Art. 9. — Connaître et posséder toutes les traditions, poétiques ou prosaïques, de l'École. (Anecdotes sur les professeurs, histoires qui ne sont jamais arrivées, chroniques, poèmes, etc.)

Art. 10. — Transmettre pieusement, et toujours *oralement*, lesdites traditions aux promotions futures.

(Ainsi se transmettaient, d'âge en âge, et de bouche en bouche, dans la Grèce antique, les chants des Aèdes, et dans la France féodale, les chansons des Trouvères; et leurs auteurs restaient à jamais inconnus, anonymes et collectifs. Il est prouvé que les littératures vraiment originales ont précédé, chez les peuples enfants, la pratique de l'écriture. Or, Sèvres est un peuple enfant, et Sèvres doit avoir une littérature éminemment originale.)

Ce morceau d'éloquence, digne de Marthe Burnay, sera inculqué également aux promotions jeunes.

Ouf! Françoise vient nous appeler toutes : elle nous invite à débarrasser sa chambre, et à aller, en chœur, laver la vaisselle avant de nous coucher. Au poste d'eau! au poste!

J'ai peur que ce *Manuel* ne soit pas près d'être

achevé : encore un chef-d'œuvre d'un jour, qu'ignorera peut-être la postérité!

*
* *

5 avril. — Une tendresse gris de perle a envahi le ciel. L'air flotte avec une souplesse renaissante. Je me demandais depuis quelques jours ce que j'avais, à me sentir la tête chaude et l'âme mélancolique : c'est le printemps.

A travers le parc qui se tapisse de mousses fines et s'emplit d'odeurs vertes, à travers la cour jonchée des branches flexibles coupées aux platanes, par les portes vitrées largement ouvertes, par les fenêtres, voilà le printemps qui vient. Il entre dans les salles, dans les études, dans nos chambres. Il pénètre toute cette vieille maison. Il m'envahit de son bien-être troublé, et me surprend. C'est vrai. Je suis une enfant des villes. J'ai dix-neuf ans, mais je ne m'étais jamais aperçue que dès avril, avant même, venait le printemps.

Parfois, pourtant, de notre petit cinquième de la rue de Verneuil, j'avais respiré par la fenêtre des bouffées d'air tiédi, en regardant se coucher le soleil au delà des toits sans nombre.

Mais une fumée rousse, bien vite, embrumait l'horizon; la lueur reflétée de Paris nocturne gagnait le ciel; les cris des vendeurs de journaux, le bruit des vitrines qu'on ferme, montaient d'en bas. Au lieu de se calmer, la nuit grandissante s'enfiévrait; et je revenais avec mon ouvrage sous la lampe, dans l'atmosphère étroite de la salle à manger.

A la fin de juillet, il est vrai, le dernier examen passé, on rassemblait de petites économies depuis longtemps commencées, et on s'enfuyait vers quelque campagne, où l'on se serrait tant bien que mal dans une bicoque incommode. On trouvait les champs moissonnés et grillés de soleil, les arbres gris de poussière. Rapidement les soirées fraîches de septembre survenaient. Il fallait rentrer; et je croyais, moi, que l'été, c'était ce mois d'août déjà dépouillé et ce mois de septembre si bref.

Mais non! L'été, c'est la sourde, lente, progressive éclosion qui, d'avril en août, remue la terre. L'été, c'est cette lumière suave des longs crépuscules, c'est le cri monotone de la rainette au fond du parc humide, et, tandis que je m'accoude au vieux balcon de pierre de la cour déserte,

c'est cette langueur sereine que je découvre dans les choses et que je laisse monter en moi...

La cour est belle, classique, avec son bassin de pierre, son double escalier montant vers le parc, et ses balustrades massives donnant sur les fossés. Mais, par ces soirs de printemps, j'aime mieux encore sortir de son cadre fermé pour aller vers plus d'horizon.

Je franchis, à droite, le porche sous lequel voltent, passent et repassent les chauves-souris. (On dirait d'un grand portail de ferme, avec ses bornes aux coins et ses murs blancs.) Je descends lentement la pente douce qui mène, derrière la chimie, à la Cour aux poules et au Pavillon de Regnault. Je vais vers le couchant. Le ciel pâle, semé de légers nuages roses, s'élargit sur ma tête. J'y regarde, au-dessus des coteaux boisés de Ville-d'Avray, transparaître les premières étoiles. Je marche en silence sur les vieux pavés moussus; de grosses pierres gisent çà et là, et, au milieu d'elles, se dresse encore un grand bâtiment abandonné. Un charme vague de ruines s'ajoute, dans l'air léger, à l'émoi tendre du printemps... Oh! comme je suis triste, et comme je suis bien!

8 juin. — (Saint-Médard.)

Quel événement! Avoir voulu nous faire faire une composition de géographie, en quatre heures, sur les moussons, et le jour de la Saint-Médard! C'est pour quatre-vingts jours qu'il y aurait eu de la pluie cette année!

Aussi nous avons résisté héroïquement.

A vrai dire, ce n'est qu'après coup que cette idée admirable de nous mettre sous l'invocation de Saint-Médard nous est venue. Il faisait seulement un temps délicieux. S'enfermer quatre heures dans une salle, c'était à pleurer. Quand la Répétitrice est venue nous apporter ce sujet climatérique et compliqué, sa difficulté d'une part, de l'autre les mauvais conseils de cette radieuse matinée, nous ont accablées d'un immense découragement.

Quelques-unes, de désespoir, sont allées faire le tour de la cour. D'autres sont retournées faire leur lit, espérant que le mouvement leur éveillerait les idées. Jeanne Duvalle, montant en chaire comme à la tribune, s'est mise à jouer Camille Desmoulins au Palais-Royal. Déclamations, la-

mentations, une grande heure passa. A midi, que dirions-nous, quand la Répétitrice viendrait recueillir les compositions? Il fallait prendre un parti.

Jeanne et Marthe (Don Quichotte et Sancho Pança) furent chargées de courir l'aventure. On les envoie en ambassade chez la Répétitrice. « Nous ne pouvons pas faire la composition : voilà. Il n'y a pas mauvaise volonté, il y a impuissance. Nous ne savons pas le sujet, nous sommes incapables de le traiter. Après tout, c'est peut-être de la probité intellectuelle? Enfin nous ne pouvons pas : il n'y a pas à sortir de là. »

Au bout de dix minutes, elles reviennent. On allait en référer à Mme Jules Favre, nous pouvions nous attendre à être appelées à son cabinet.

Qu'on appelle,
— Attention!
La Rebelle
Promotion!

Mon cœur rompt
Sous l'affront
Que la com-
Position

Reste à faire.
Songez-y.
— « Scène à faire »
Allons-y!

Ainsi commencions-nous, batailleuses, à rimailler notre « Pas d'armes ». — *Manuel de la Parfaite Sévrienne*, où es-tu? — Cela marchait très bien.

Mais, hélas! Mme Jules Favre a fait appeler les deux ambassadrices, les a raisonnées, leur a dit que d'ailleurs c'était une question à résoudre entre nos consciences et nous; enfin elle a dû être furieusement persuasive, car Jeanne Duvalle elle-même en était calmée, presque soumise.

Tout de même, il était dix heures et demie. Les quatre heures étaient à moitié mangées; il ne pouvait plus être question de composer séance tenante...

Ce soir nous avons des cours. Si nous faisons la composition, ce ne sera toujours pas le jour de la Saint-Médard!

* * *

. . . . . .

. . . . . .

Jeudi 10 novembre. — Il pleut. Je me suis installée dans ma chambre, à coudre. J'ai rebordé ma jupe. C'est curieux : rien n'occupe et n'incline

en même temps à la rêverie, comme ce mouvement continu de l'aiguille autour, tout autour d'une jupe...

Ainsi me voilà dans ma chambre de deuxième année. La rentrée s'est faite. J'ai repris le travail, et les journées s'écoulent sans que j'y songe.

Rien n'est changé. Mais moi, il me semble que je ne suis plus tout à fait la même. L'an dernier, je n'étais encore que l'enfant adoptive de la maison. J'en suis bien une fille à présent. Mme Jules Favre plus affectueuse, les Professeurs plus familiers, les Répétitrices qui nous entretiennent longuement, les Surveillantes qui ont avec nous de petits airs entendus, tout conspire à répandre autour de nous, à mettre en nous surtout, plus de confiance.

Les « première année » nouvelles nous respectent. Les « troisième année » d'à présent, que nous avons connues « deuxième année », ne nous imposent point comme leurs devancières.

Nous sommes *majeures*. Nous avons perdu nos grandes camarades, nos aînées, dont la présence nous faisait nous complaire en notre rôle de cadettes. Je les regrette, d'ailleurs. Qui pourra rendre le charme de ces tutelles capricieuses, où

quelques mois à peine séparent l'Ancienne de la Nouvelle, où parfois la plus vieille est la moins sérieuse, où pourtant l'une subit et l'autre domine?

A présent les voilà Professeurs. Une courte lettre de temps à autre, un petit souvenir, et c'est tout. Quand les reverrons-nous? Comment les retrouverons-nous? changées par quelles impressions, instruites par quelles expériences?

En attendant, il nous faut, à notre tour, songer à l'avenir. Finie, bien finie, la première année, encore triomphante de l'entrée à l'École, tout insouciante dans sa tranquillité désintéressée. Le « Certificat » pointe à l'horizon déjà. Les programmes sont là : en route!

On est entraîné, du reste, au travail. Les personnalités commencent à s'accuser; les médiocrités de la Promotion s'enfoncent, les vraies originalités s'affirment. Marthe Burnay, entrée première, descend une pente vertigineuse. Yvonne prend la tête, tout doucement. Il me semble que je remonte un peu; je n'en suis pas sûre; je le voudrais... Allons! en route!

*
* *

19 novembre. — Neuf heures et demie, à la Bibliothèque, dans une atmosphère chaude et silencieuse.

Terminé la « Morale d'Épicure ».

Difficulté de prendre des notes : on en prend trop; l'attention s'éparpille; on compile; on divague. Quand on a quitté le volume, on a pris connaissance d'une suite de chapitres, on ignore le livre. Il faudrait lire, simplement; puis revenir ensuite, pas à pas, pensée à pensée, sur la lecture achevée, et, crayon en main, replanter ainsi de mémoire les jalons essentiels du chemin accompli. Les parties accessoires s'effaceraient d'elles-mêmes : les grandes idées surgiraient dans leur plénitude; et l'on porterait en soi, vive et nette, la vision réfléchie du livre refermé.

Quelle jouissance alors à se dire : j'ai compris; à voir, tout d'une vue, les idées claires s'enchaîner en leur ordre logique, solidement, harmonieusement retrouvé!

Mais aussi, quel effort d'attention! quelle suite opiniâtre et « enragée » dans le travail! Qu'il est

malaisé parfois, en toute sincérité, en toute vérité, en toute vertu, de parvenir à bien savoir, et d'apprendre à bien penser... O altitude !

*
* *

2 décembre. — Faut-il croire, ainsi que le prétendait Louise Hermont en des heures d'analyse, que tout ce qui est vécu mérite d'être noté et recueilli ?

En ce cas, j'aurais fort à faire ! Jamais mouvement de vie pareil n'anima la grande École. Bons mots, rires, disputes, escalades et dégringolades rapides par les escaliers, travail intellectuel, travail manuel, plume, crayon, aiguille, pinceau se mêlent et se débrouillent au petit bonheur.

Je suis tellement enrouée, que notre surveillante m'a envoyée me coucher avec un lait de poule. J'ai bu le lait de poule ; mais je ne me couche pas. J'attends que Jeanne remonte du « bonsoir » pour lui essayer sa coiffure.

Entreprise générale de perruques et chaperons, dans ma chambre ! Il y a de la filasse un peu partout. J'ai beau la peigner patiemment, pour en

coudre ensuite de longues mèches dans le rebord des coiffes, et improviser ainsi des têtes moyen âge dignes de la grande truanderie, ces maudits fils blonds s'attachent partout. Je ne serais pas étonnée d'en avoir mis quelques-uns dans la brochure de Müntz que nous a prêtée M. Lemonnier.

Organiser la Fête annuelle de l'École, faire des costumes, inventer des décors, apprendre des rôles, répéter, déclamer, chanter, gesticuler, et par-dessus le marché faire ses études et préparer le certificat, le tout avec un entrain à mouvoir un monde, — quelques brins de filasse peuvent bien dépasser entre les feuillets de nos livres...

*
* *

4 décembre. — Réunion promotionnelle, mais grave, orageuse, « parlementaire », tenue en étude après dîner. Il fallait ordonner définitivement le programme et trancher une foule de questions encore pendantes. Combien reste-t-il en caisse? Aurons-nous un rideau? — Oui! — Non! — Si! Tout le monde parlait à la fois. — Je vous rappelle à la pudeur! criait Alice, encore

toute chaude de sa leçon sur Marat et des études de M. Aulard sur les Conventionnels.

Eh bien ! non, il n'y aura pas de rideau. Mais, en revanche, Françoise et moi, nous allons pouvoir mettre à exécution notre rêve : acheter du papier gris, du fusain, des pastels et tracer à grands traits un décor. On collera le papier sur les châssis de l'histoire naturelle, on plantera ces panneaux au fond du réfectoire, entre les piliers; le tour sera joué : « et maintenant, maître Simon Fourniez... » Jeanne Duvalle a trouvé je ne sais où, pour dire tout ce couplet, une voix chantante et nasillarde que personne encore ne lui connaissait. Avec sa fragilité souple, ses beaux yeux, son visage mince et sa verve railleuse, elle sera un Gringoire très réussi.

*
* *

10 décembre. — On répète ! on répète ! On répète en chimie en attendant M. Gernez. On répète sur l'estrade, dans les salles de conférences, avant la leçon.

Les origines du romantisme, quelle belle étude ! mais les origines de la fête, quelle occupation !

Jamais nous ne fûmes si matinales.

Tout le monde connaît la salle de réunion le soir; mais qui ne l'a pas vue entre 7 heures et 8 heures, le matin, n'a rien vu.

Comment cela s'est-il fait? je n'en sais plus rien. C'est à ce moment-là seulement que littéraires et scientifiques nous sommes toutes libres, sans empiéter sur les conférences ni les études. Il nous faut la solitude et le calme, loin des curiosités indiscrètes. D'ailleurs le temps presse.

Dès le lever, on descend en hâte. Il fait froid, on a les mains rouges. Dans le petit jour gris, tandis qu'à côté s'entre-choquent les bols et les cuillers du réfectoire, où l'on va servir le premier déjeuner, piano et violon recommencent dix fois, en sourdine, la même reprise vieillote; et les figures de la pavane évoluent, pas cadencés, révérences, voltes glissées sur le parquet, toutes les grâces anciennes ressuscitées par cette matinée de décembre, en des tabliers d'étudiantes et des négligés d'écolières... C'est à peindre.

*
* *

Dimanche 17 décembre. — Il est une heure et demie... Maman, Caro et Charles ne peuvent pas

être ici avant trois heures; et je ne sais plus que faire en les attendant.

J'ai déjà tout préparé pour le thé: ma table, débarrassée de ses paperasses, a un air de *five o'clock* avec sa nappe bien raide et ses tasses bien nettes. Le feu marche, la bouilloire est entre les chenets.

Ils vont arriver avec le nez rouge et des petits paquets...

C'est moi qui reçois aujourd'hui! On en a décidé ainsi dimanche dernier à la maison : Maman ne voulait pas que j'aie à sortir par ce froid après m'être couchée à trois heures du matin. Il en était même quatre, je crois.

Mais Sèvres a vu, une fois de plus, fêter en famille son anniversaire, et de quel cœur!

On ne pensait plus au concours, aux leçons, ni même aux professeurs; on ne pensait plus à soi-même, plus à rien, à rien qu'à la fête!

Dès cinq heures, la journée classique finie, je me suis hâtée : il fallait poser le décor, puis le voiler avec un drap pour en réserver la surprise, réunir les accessoires, finir les costumes. Heureusement le préparateur, le dépensier, les bonnes, tout le monde était de belle humeur et nous a

prêté la main : n'était-ce pas la fête, pour eux aussi, du reste ?

Dispute avec Alice, qui voulait absolument mettre un banc au fond, pour *Le Médecin malgré lui*. Un banc du parc, massif, pesant, pour tout barrer et tout encombrer ! Enfin, je l'ai emporté. J'ai couru m'habiller en dessous, puis j'ai remis sur mon costume un sarreau de manipulations.

Au réfectoire, les « première année », à qui, suivant la tradition, nous offrons la fête, promènent déjà, en spectatrices oisives, des robes claires et des éventails. Nous autres, nous arrivons en des accoutrements panachés, et la tête en feu.

Il aurait fallu pourtant savourer à loisir le dîner de gala, l'entrée magistrale du turbot est saluée d'un ban. L'entremets glacé est applaudi. Mais la fièvre nous brûle d'en avoir fini, d'être à l'œuvre enfin, en scène.

Remue-ménage éperdu de la dernière heure : on dessert ; les chaises sont disposées, le fauteuil directorial à sa place, au premier rang. A l'arrivée de « notre mère », tout est prêt. Pendant que les « troisième année » attaquent le chœur de *Mireille*, cachées derrière nos pan-

neaux, nous répétons une dernière fois les répliques mal assurées, et nous esquissons des trouvailles de gestes. Jeanne Duvalle a descendu la fameuse bouteille de muscat, de son oncle le « propriétaire » et nous en verse de petits verres pour nous donner de l'aplomb.

Alice, en médecin grotesque, ses gros yeux de myope jouant au naturel l'ahurissement, est d'une ineffable drôlerie. Nous nous étonnons nous-mêmes des inattendus de nos mines; et, bien qu'averties par nos préparatifs ingénieux, nous jouissons naïvement de notre propre spectacle...

Les trois coups!! On ne s'appartient plus. Le programme se déroule: vers, prose, musique, danse, sans un accroc : *Gringoire*, la *Sérénade de Braga*, *Le Médecin malgré lui*, et, pour finir, *La Pavane*.

Pendant que notre « Cacique » lisait, selon l'usage, les lettres et les dépêches des Sévriennes du dehors, nous envoyant leur salut, je sortais vite de ma défroque et j'enfilais, derrière un paravant, mon corsage de taffetas et la jupe de serge blanche que tante Caro m'a bâtie en deux jours. Et voilà Louis XI, redevenue jeune fille,

se mettant à valser avec Loyse, également modernisée.

Dans toute la longueur du réfectoire, c'est un tourbillon plein de vacarme. Mme Jules Favre nous regarde faire du fond de son fauteuil; et parfois, lance à quelque couple, dont la courbe emportée vient presque frôler ses pieds, un mot malicieux, à l'avance adouci par l'indulgence grave du regard.

Elle partie, tout a fini dans une farandole effrénée. Puis, autour des soupières de vin chaud apportées par le dépensier, nous nous sommes éventées, épongées, nous avons senti que nous étions à bout de forces; et lentement, nous avons gravi les escaliers, étrangement silencieux, après tant de tapage.

Aujourd'hui, nous dormons un peu debout. Mais c'est dimanche !

« Allez, m'écrivait avant hier Louise Hermont, en m'envoyant son lot pour la tombola, allez, faites des folies; oubliez l'univers entier dans l'épanouissement de vos franches gaîtés. On vous passe bien des choses; vous vous en passez plus encore à vous-mêmes. Je n'ai jamais tant travaillé que depuis que j'ai l'honneur d'être agrégée,

je ne me reconnais plus, et si je ne trouvais la caricature de mon nez sur les cahiers de mes élèves, je douterais de mon identité. »

* * *

22 janvier. — Vingt ans.

Je remets ici, à leur place et à leur date, ces deux lettres reçues ce jour-là.

21 janvier 18..

« Ma chère fillette,

« Nous voulions aller t'embrasser demain, Caro et moi, mais quand tu nous as parlé dimanche de ton devoir à remettre vendredi, nous avons jugé plus sage de ne pas aller te déranger.

« Nous t'embrasserons doublement et plus tendrement dimanche.

« Nous t'avons adressé quelques fleurs blanches pour égayer ta chambre, elles t'arriveront peut-être aujourd'hui, un peu en avance, mais cela ne fait rien.

« Ta tante et moi nous voulons t'offrir un parapluie, mais nous préférons que tu le choi-

sisses à ton goût : Tu l'achèteras donc toi-même à ta prochaine sortie du jeudi.

« Je t'embrasse de tout mon cœur.

« Ta mère. »

« P.-S. — *N'oublie pas* de sortir tes fleurs de ta chambre pour la nuit. »

« Ma bien chère enfant.

« Je voudrais bien sortir de la banalité courante pour te souhaiter ta fête. Je suis bien terre-à-terre aujourd'hui. Mais tu sais si je t'aime, et tu peux deviner avec quel amour je t'embrasse.

« Tu sais aussi que je suis très ambitieuse pour toi, que je te veux bonne, distinguée, heureuse. Si Dieu — en qui je crois, bien que ce ne soit plus de mode — veut bien exaucer mes souhaits, tu auras tout cela, et au delà, surtout si tu le veux un peu toi-même.

« Souhaits! succès! et toutes nos tendresses à tes vingt ans!

« Je t'embrasse à ma petite place, tu sais, derrière le cou.

« Ta tante très affectionnée.

« Caro. »

5 février. — Au repos dans ma chambre. J'ai mal à la tête. Je me sentais si lourde et si molle depuis quelques temps, que je me suis décidée à aller ce matin au médecin. J'ai vu un gros homme brusque, qui a sorti sa main d'une énorme pelisse de fourrure pour me tâter le pouls, et qui m'a mise impérieusement à l'huile de foie de morue et au quinquina.

« Notre mère » m'observait : « Comment, c'est vous, si vivante à l'ordinaire? Ce petit air-là ne vous va pas. »

Non, il ne me va pas; mais j'ai peine à me secouer. Maman est venue, mais elle était préoccupée, et j'ai senti qu'il y avait au fond d'elle-même des choses tristes qu'elle ne me disait pas.

Les yeux de tante Caro ne vont pas bien. Sa vue se trouble de plus en plus. Elle n'a pas voulu venir à l'École aujourd'hui : c'est bien sûr parce qu'elle aura pleuré cette nuit et qu'elle ne veut pas que je voie ses yeux, ses pauvres yeux bruns dont le velours changeant pâlit et tremble de tendresse, si joliment, dans son cher visage de vieille fille.

C'est une autre maman, pour Charles et pour moi; et il me semble même que maman est un

peu comme sa fille aussi. De si bonne heure, elle a trouvé sa grande Caro prête à la soutenir de toute sa vigilance virile, en son veuvage prématuré, qu'elle s'est toujours laissée conduire par elle avec une nuance délicate de fraternel respect.

Qu'ils sont loin déjà les jours où je commençais à les aimer et à les comprendre toutes deux, mes deux mamans! Tout à l'heure, un poids m'est tombé sur le cœur en y songeant. Je venais de lire, à bâtons rompus, les premiers chapitres de *La Reine Pédauque*, qu'Yvonne m'avait apportée pour me distraire. Jacques Tournebroche revient, au bout de quelques semaines d'absence, voir son père et sa mère, en la vieille rôtisserie de la rue Saint-Jacques. Avant de s'en retourner, écolier déjà savant et disert, vers sa nouvelle condition, il les embrasse en pleurant abondamment. « Je les aimais bien tous les deux, dit-il, et je sentais qu'en trois semaines je leur étais devenu à peu près étranger... »

Je me demande si, nous aussi, nous ne devenons pas, de plus en plus, distantes du vieux foyer à mesure que nous nous élevons davantage à la vie personnelle, et si notre éducation, si

différente en ce temps-ci de celle de nos mères, ne nous arrache pas d'elles plus encore, et plus vite, qu'il n'est dans la nature?

Mais non, c'est ce livre spirituel, mais cynique en sa grâce spécieuse, qui me souffle ces idées. « Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien »; et il suffit toujours d'un baiser pour se retrouver pareille à la petite fille qu'on était...

Oh! tante Caro! pourquoi n'êtes-vous pas venue? L'image de vos yeux meurtris et tristes me poursuit et me fait déraisonner...

11 février. — Il a neigé. Je suis toujours dolente. Au bonsoir, Mme Jules Favre me regarde, me tend la main, et c'est tout. Pas un mot d'intérêt. Hier elle m'a seulement dit : « Eh bien! est-ce que vous êtes toujours fatiguée?.. Il faut *réagir*. »

Craint-elle, elle si rigide, que je ne m'écoute trop? Peut-elle supposer que je joue la comédie?

J'avais presque envie ce soir, de lui demander à ne pas faire demain la composition de philosophie. L'a-t-elle deviné? Elle avait un air si pensif et si sévère, que je n'ai pas osé.

*
* *

12 février. — Fait la composition de ce matin : un beau sujet, entraînant et large :

Sur cette pensée de Renan : « Mieux vaut un peuple immoral qu'un peuple fanatique, car les masses immorales ne sont pas gênantes, tandis que les masses fanatiques abêtissent le monde? »

Je n'avais pas trop mal à la tête. Ce repos de quelques jours avait mis plus de souplesse et d'espace dans mes idées. Je suis partie en guerre avec ma plume : cela marchait. En trois heures j'avais presque fini.

J'ai déjeuné d'assez bon appétit, puis remontée dans ma chambre, j'ai flâné, confectionné un abat-jour, lu un peu de *La Guerre et la Paix*, et pris avec lenteur une tasse de thé avec Yvonne et Jeanne.

Je vais au bonsoir.

« On m'a dit que vous étiez descendue pour faire la composition, c'est bien mon enfant. Je trouve que vous maigrissez un peu : est-ce que vous mangez bien? — Oui, madame. — Il me semble que je vous ai entendue tousser? — Un

peu, madame, mais ce n'est rien. — Mais si, c'est quelque chose. Il faut encore rester dans votre chambre et ne pas descendre le matin à l'étude tant qu'il fait froid. Et prenez bien votre huile. Bonsoir, mon enfant, dormez bien. »

Sa main serrait presque la mienne. Son regard charmant perçait et caressait tout ensemble. Elle n'était plus la même.

Elle avait donc deviné, hier soir! Elle le faisait donc bien « exprès »! Elle attendait de moi seule l'effort qu'elle ne voulait pas même solliciter.

Oh! comme je vais bien dormir, lasse et tranquille, dans mon lit bien chaud, tandis que la neige fond doucement au bord du toit, et dégoutte, de minute en minute, sur le zinc de la rigole!

*
* *

19 février. — La grippe. Je suis tout enchifrenée et courbatue. J'ai les oreilles, les narines, les paupières comme engourdies et appesanties par une ouate invisible.

Je ne suis pas descendue au cours ce matin.

A dix heures et demie j'étais encore au lit. On frappe : — Entrez!

C'est Jeanne Duvalle, portant gravement une bûche; derrière elle Françoise, avec une bûche également; puis Alice, puis Marthe, enfin toute la Promotion. « Porteuse de bûches »!

J'écarquillais les yeux tant que je pouvais.

« Vous êtes enrhumée, me dit Jeanne, vous le savez. Mais, ce que vous ne savez pas, M. Fabre vient de couvrir de fleurs votre composition : il nous l'a lue d'un bout à l'autre! Nous venons vous apporter le tribut de notre admiration promotionnelle : vous chaufferez votre grippe avec cela, ma petite. Souffrez que nous déposions chacune une « bûche d'honneur » aux pieds de votre cheminée! »

Aussi, une fois levée, j'ai fait une flambée royale. J'ai bu des grogs. J'ai écrit à Charles, qui est en plein examen, le pauvre garçon.

Maintenant je regarde les tisons s'effriter dans les braises rouges. Je pense que j'ai fait un bon devoir; je suis contente; je me repose.

Le jour tombe, j'ai vaguement sommeil : M. Fabre, Jeanne Duvalle, les bûches, je laisse tout cela papillonner autour de moi dans le crépuscule grisâtre, un peu fiévreux, et ouaté, qui m'environne.

* * *

6 mars. — Lu la Troisième Méditation de Descartes avec Yvonne Blandy.

Nous lisions lentement du même mouvement des yeux. Souvent elle relevait son front aux tempes fines, et nous croisions des réflexions, des doutes, ou même des interrogations muettes.

Parties de notions diverses, quand nous arrivions au même point, une animation soudaine de libre sympathie faisait nos regards se rencontrer; et quelque chose comme une cordialité grave, passant d'elle à moi, de moi à elle, nous rendait l'étude légère et l'heure courte.

Comment pourrais-je l'avouer à mes compagnes d'autrefois? Quand je les rencontre à présent le dimanche, qu'elles me parlent de leurs robes, de leurs bals, de celle-ci qui est fiancée, de celle-là qui se dépite de ne pas se marier, elles m'ennuient. Je les aime toujours, mes petites amies du « cours »; je les désire heureuses. Mais leur langage m'est devenu presque étranger, et leur intimité tout à fait indifférente.

Je m'en veux de ce détachement qu'elles n'ont

pas mérité. Mais quoi! elles n'ont jamais, dans le recueillement d'une étude, le soir, pensé avec moi sur une page de Descartes; et leur amitié, née des habitudes et des convenances de nos parents, faite de fréquentation souvent machinale, n'est pas trempée de cet intérêt désintéressé et supérieur des affinités de la raison.

*
* *

Le 12. — Il est tard. Ma bougie coule. J'ai fini de lire *La Guerre et la Paix*; et je ne peux pas dormir encore. J'ai tant de souci de penser que décidément tante Caro ne va pas bien!

J'ai lu, j'ai lu pendant des heures. Tous ces personnages défilaient devant moi, dans la nuit, visions précises et rapides.

Œuvre grandiose, débordante de pitié humaine, qui pourtant ne soulage pas! Pourquoi? Est-ce uniquement du réalisme? L'accumulation des détails, la variété et la dispersion des images, l'intensité nerveuse des sensations, suscitent l'impression d'une vie presque excessive en sa vérité, presque accablante en sa réalité; ce que je connais de Zola pâlit, s'évanouit auprès d'une

force si expansive. Ce livre ne m'apparaît pas, comme une œuvre d'art, mais comme un produit de la nature, une mer, une forêt.

Mais, à travers les mouvements de la vie, ce ne sont pas seulement des objets que l'on voit; une âme tourmentée se devine. Tous ces gens portent au cœur quelque angoisse, dont l'existence courante les distrait ou les détourne, mais qui les reprend toujours.

Jamais je n'avais lu quelque chose qui me fît autant souffrir. On y sent trop âprement et confusément à la fois l'inutilité des efforts d'action, et l'erreur fondamentale de la vie civilisée.

Oh! ce prince André qui, tout à coup, en plein feu de la bataille, couché sur le dos par une balle, ne voit plus que l'immense ciel bleu, sans tache, au-dessus de sa tête, comme c'est beau! Mais aussi, il ne pourra plus vivre, désormais; il faudra bien qu'il meure, car l'agitation stérile et meurtrière d'ici-bas lui est devenue trop difficile...

« Heureux les oiseaux du ciel. Ils ne travaillent pas. Ils ne sèment, ni ne moissonnent. Mais notre Père Céleste les nourrit. »

... Je ne sais pas; je suis comme Natacha, je

ne comprends pas encore bien : j'aimerais mieux pouvoir aimer un peu le monde tel qu'il est...

Hélas! il est tard, je suis triste. Dans le frissonnement silencieux de ma veillée tardive, j'éprouve la sensation pénétrante que « je suis en train de vieillir »; et voici que je fais comme alors que j'étais toute petite. Tante Caro venait voir dans mon lit si je dormais. Elle me disait : « Comment! tu ne dors pas? Qu'est-ce que tu fais donc? » Je lui répondais : « *Je pense...* »

Mais je ne puis pas me rappeler maintenant *à quoi* je pensais...

*
* *

Samedi 25. — Fin de semaine; douceur de penser que demain j'irai à la maison, que Tante Caro va mieux, et que je la ferai rire en lui racontant des foules de riens.

Qu'est-ce en effet que notre existence recluse à l'École, sinon un tissu de très petites choses? Mais ces petites choses nourrissent les heures, les jours, les âmes.

L'autre fois, Mme Louis, qui est toujours la même, me reprochait de ne pas savoir qu'il

y a eu un crime à Neuilly, et d'ignorer même la crise ministérielle! C'est vrai : les journaux ne m'attirent pas. « tout ce qui se passe » m'intéresse moins qu'une idée de Tolstoï, une pensée de Montesquieu, un profil de Donatello.

Pourtant, je suis curieuse de la vie.

J'ai trouvé, il y a quelques jours, dans je ne sais plus quelle correspondance de femme au XVIII^e^ siècle, ce très joli mot : « Ma vie n'est pas occupée; non, mais elle est remplie. »

J'en ferais volontiers ma devise.

*
* *

3 mai. — On nous permet de travailler dans le parc; c'est délicieux.

Le 7. — Levée de bon matin, avec un désir de mouvement et de lumière, qui m'a fait courir vers la porte sur le parc, au bout du couloir de première année.

Passée devant la porte d'Yvonne. Une bande de papier tordue autour du robinet de son hublot, marque qu'elle s'est couchée de bonne heure, et n'a pas voulu du gaz et du poum-poum de dix heures. A droite et à gauche de la porte,

deux vases de fleurs coupées et cinq petits pots, alignés, semblent attester qu'elle dort encore. Mais au milieu du panneau se balance, accrochée par une épingle, une feuille de papier, où s'étalent au crayon ces mots : « Attendez-moi, je suis dans le parc à cueillir du lilas ! »

Il est six heures et demie ; les herbes sont pleines de rosée ; le lilas fraîchement éclos embaume, parmi la saveur plus âcre de son feuillage mouillé. Il y en a du violet, grenu encore, presque pourpre, dans l'ombre des buis au long du mur. Il y en a du mauve clair, mollement épanoui déjà, dont les grappes se recourbent, près de la grève d'où l'on découvre Paris dans les brumes.

Il est défendu d'en cueillir.

Alors on se lève tôt, on monte en courant dans l'air vif jusque sous les arbres, et l'on fait d'énormes gerbes humides, qui ensuite s'égrènent avec splendeur sur les tapis de nos tables.

*
* *

1er juin. — Toute la Promotion travaille comme un seul homme, toute la promotion s'excite à enlever d'ensemble le Certificat.

Même par cette nuit chaude, une ardeur secrète plane. Les fenêtres de la bibliothèque sont ouvertes. Des coups de brise, entrant par instants, brusques messagers d'un orage lointain, font frissonner des papiers sur une table. Un grand papillon de nuit, ne sachant plus comment sortir, heurte avec un petit bruit sec le plafond.

Des notes circulent. J'entends chuchoter : « Vous avez fini avec la monarchie prussienne, Alice? — Qui est-ce qui a ma leçon sur Venise? — Marthe Burnay a des notes sur l'Hindoustan, quelle chance! » J'écoute.

Il me semble que j'apprends à connaître les vertus efficaces de cette *vie en commun*, dont j'ai goûté jusqu'à présent les gaietés: je me dis qu'il y a une satisfaction forte à se sentir travailler, quand notre travail est enveloppé, et comme baigné, dans le travail des autres: que l'effort ainsi multiplié et soutenu devient presque aimable; et qu'on dirait d'une marche au pas, dans un rang, dans un rythme, au grand entraînement de beaucoup d'autres pas.

*
* *

Le 4. — La Promotion travaille, mais la Promotion s'amuse.

Improvisé hier soir un jury grotesque en salle de réunion. Jeanne, grasseyant, jouait le président :

« Pouvez-vous me dire, Mademoiselle, quel est l'intérêt moral des troupeaux de moutons de la République Argentine? »

Et Alice, balbutiant, avec un trouble de myope : « Ils ont... ils ont... une grande influence sur... sur.. la configuration du crâne humain! »

Était-ce bêtement absurde? Était-ce profondément spirituel? Personne ne l'a su, et tout le monde a ri aux larmes.

Mais Jeanne, au bout d'un moment, a bondi, en disant : « J'en ai déjà assez, moi, d'examens! « Bon appétit, Messieurs! » j'aime mieux imiter Mounet-Sully :

... O ministres intègres!
Conseillers vertueux!...

« Vite! Alice, allez me décrocher votre portière, que je puisse me draper! »

On a formé le cercle : le démon de la parodie était ressuscité, la représentation commençait.

Quand la Surveillante est arrivée, nous lui avons offert cérémonieusement une chaise: elle a eu l'excellent esprit de l'accepter, et de rire encore plus que nous. Enfin, la tête allégée, les membres détendus, nous sommes retournées nous ensevelir sous des montagnes de notes.

Mais on recommencera!

* * *

14 juillet. — Le bouquet du feu d'artifice vient d'éteindre ses dernières étincelles sur la pente obscure du coteau, au delà du parc de Saint-Cloud. Il n'y a plus dans le ciel noir que des étoiles, des nuées d'étoiles.

Le quatorze juillet! Dans quinze jours, peut-être avant, nous saurons le résultat de l'écrit.

En attendant, c'est le régime de la liberté entière. On se lève à l'heure qu'on veut. On travaille dans sa chambre, au parc, n'importe où.

Nous sortons quand nous voulons, à deux ou trois; et nous allons au marché acheter des

cerises et des abricots. Nous avons tant besoin de nous agiter, pour étourdir nos inquiétudes!

Pourtant cet « écrit » a encore eu ses côtés amusants et son entrain.

« Vous autres Sévriennes, nous disait à la Sorbonne la grosse dame préposée à l'eau de mélisse, à l'éther, et autres éventualités des examens, vous autres Sévriennes, on vous reconnaît bien; vous n'êtes pas comme les autres. »

De quelles autres voulait-elle parler? Je ne sais; mais il est certain, qu'à l'apparence, notre façon de passer des examens ressemble un peu à quelque excursion très universitaire. Quand nous descendons, à midi, l'escalier de la Sorbonne, nos Répétitrices et parfois quelques Professeurs sont là mains tendues, avec de bons regards; et l'on dirait une attendue et une arrivée dans une gare intellectuelle, après un périlleux parcours.

Par bandes, nous prenons le chemin du déjeuner. Nous entrons chez Foyot par la petite porte de la rue de Vaugirard. Nous montons. Des garçons nous montrent, en des recoins obscurs, des lavabos subitement éclairés. Nous nous recoiffons. Nous avons, de plus en plus,

l'impression déconcertante, mais divertissante, d'être en voyage.

On prend place à deux longues tables. Dans le bruit de vaisselle et d'argenterie, on oublie sa composition du matin. On est affamé, d'ailleurs; et ce qu'on nous sert est très bon.

Jeanne interpelle timidement le maître d'hôtel : « Monsieur! Monsieur, est ce que je ne pourrais pas avoir encore un peu de cette macédoine de fruits? — Voyons, Jeanne! fait la Surveillante assise à côté d'elle. — Mais, Mademoiselle, si je ne suis pas admissible, songez que je ne reviendrai plus déjeuner ici : il faut bien que je fasse honneur à la maison! »

Et le gros maître d'hôtel de sourire, parternel, entre ses favoris.

Nous avons beau parler chacune à mi-voix : le total de nos conversations est assourdissant; et nous devons avoir l'air de nous amuser extraordinairement.

Quand je pense, après cela, que nous sommes des victimes du surmenage, de l'internat, des examens, d'une vie contre nature, que sais-je encore? et qu'il y a au monde de bonnes âmes pour nous plaindre... oh! Foyot!

* * *

1er août. — Admissible. En avant! J'y suis, j'y reste!

* * *

Le 5. — Commencé l'oral. Je ne suis pas trop mécontente. Même, pour la première fois depuis que je passe des examens, j'éprouve, au lieu d'une gêne indicible, une espèce de contentement à me tendre en cette parade factice.

C'est que ce n'est pas seulement ma personne, mon amour-propre, mon intérêt, qui sont en jeu. Je ne suis pas uniquement Mlle Une telle, passant le Certificat. Je suis une Sévrienne soutenant, pour l'honneur de l'École, la comparaison avec d'autres aspirantes.

Ce Certificat même, ce n'est pas un morceau de parchemin; c'est, — ce sera — ma marque sociale, l'empreinte décisive de la carrière à laquelle ensuite j'aurai droit.

Quand je suis entrée à l'École, c'était déjà au seuil de cette carrière que je me présentais. Mais je ne défendais alors que moi seule. Je me sen-

tais isolée et perdue, parmi tant de concurrentes étrangères; sans bien savoir où j'allais, je pensais seulement à la joie de Maman si je pouvais être reçue, à l'émotion de tante Caro nous attendant sur le palier, et j'avais peur.

Maintenant, j'ai peur encore, peur affreusement. Si j'allais échouer? en rester là, découragée?

Mais quand j'entre dans la petite cour du Lycée Montaigne, que je vois des yeux jaloux ou hostiles se fixer sur moi, tandis que notre Répétitrice me serre la main avant mon entrée en loge, ma peur s'évanouit.

L'ivresse orgueilleuse de me sentir regardée, écoutée, discutée, non pour moi-même, mais pour les méthodes et les études que je représente, me fait battre le cœur. Mes tempes palpitent, mais mon esprit reste calme et ma mémoire présente. Ce sentiment de « n'être pas seule » devient en moi si violent, qu'il efface toutes mes défiances, et me fait entrer presque impatiente dans la salle de l'examen.

Je concentre mes forces comme en un combat; je parle; j'ose discuter.

Je sors de là vibrante : je descends, comme dans un rêve, la rue Bonaparte jusqu'au bateau.

Les rayons du couchant sèment de paillettes la Seine, le mouvement de l'hélice m'enchante d'une lassitude somnolente.

Je me retrouve, je ne sais pas comment, dans ma chambre, la porte ouverte sur le couloir où déjà traînent des malles. Je pense que dans huit jours enfin tout sera fini...

Ah! misérable! je m'analyse, je fais du dilettantisme! Comme je ferais mieux de revoir mon programme d'anglais!

*
* *

Le 11. — Fait ce matin ma dernière leçon. Je n'ai plus qu'à attendre... Je suis incertaine, et, par instant, troublée; mais au fond j'espère, je crois que je serai reçue.

Je suis montée cette après-midi jusqu'au haut du parc, et je me suis étendue sur un banc, près de la pièce d'eau.

A travers les branches immobiles, je devinais le ciel, et la vallée ouverte, entre les coteaux; des poussières lumineuses dansaient en rayons obliques; des oiseaux pépiaient, très haut, dans les ormes séculaires.

J'ai été gagnée par une paix immense et robuste; et soudain, m'est venu au cœur, avec le sentiment d'un moment qui s'achevait, définitif, et tombait dans le passé, le désir confiant de l'avenir, dans lequel il m'a semblé que je venais d'*entrer*.

* * *

24 août. — J'ai cherché la date d'aujourd'hui; les journées de vacances sont des journées insensibles, qui passent sans qu'on les mesure, sans qu'on sache l'heure, sans qu'une cloche vous appelle, sans que l'on ait à regarder les quarts d'heure et les minutes au cadran d'une montre.

C'est le matin surtout, au réveil, que je savoure leur mol enchantement. Maman vient m'apporter mon petit déjeuner; elle entr'ouvre les rideaux. Je reste un moment dans un demi-jour plein de repos; je ne bouge pas; je songe qu'une grande journée calme se lève encore, sans hâte; et je laisse renaître doucement en moi les joies du dernier jour de l'examen.

Je repasse par mes émotions devant l'affiche, je revois la cour du Lycée Montaigne, les deux

vieilles dames que je ne connais pas et qui m'ont félicitée, la poignée de main de M. Fabre, le retour à l'École... Et comme en un rêve éveillé, mille douceurs d'amour-propre me reviennent, charmantes, plus charmantes dans la caresse prolongée du souvenir, que dans la réalité rapide qui les emporta.

C'est de l'égoïsme et de la vanité, sans doute; je le sais, je me le dis : Allons! lève-toi! — Encore cinq minutes... et ce léger remords ajoute, encore quelque chose à cette paresse délicieuse.

O temps perdu! suspension de la durée et de l'action! O rêveries indécises! la sécurité de l'avenir conquis vous fait infiniment douces, et quand je vous interromps enfin, et que je saute à bas de mon lit, il me semble que je suis prête à subir je ne sais combien de concours, et à tenter des choses impossibles!

*
* *

4 septembre. — Presque pas de lectures. Des promenades : Versailles, Marly, la vallée de Chevreuse, exquise en sa variété pittoresque.

Visité Port-Royal des Champs, un vallon vert, fermé, austère, un *désert* encore tout empreint

d'un charme désolé. Je pensais à tout ce passé singulier, et il me semblait que nos petites âmes modernes, tourmentées d'elles-mêmes, plus que de l'infini, ne peuvent que garder le silence en un tel lieu...

... Charles est parti pour les manœuvres. Maman aurait voulu le suivre à mi-chemin; et nous aurions passé quelques jours à Fontainebleau; mais voilà la pluie; et puis, ce traitement de Caro coûte si cher... Pourvu, mon Dieu, qu'il lui fasse du bien, lui rende vraiment sa force, sa gaîté et le riant éclat de ses yeux tendres!

* * *

Le 7. — Je suis allée voir Mme Louis; j'ai traversé le Luxembourg. Je l'ai trouvé déjà semé de feuilles sèches, et paré de cette mélancolique noblesse qui lui va si bien.

Cette apparition de l'automne aux bords majestueux des perrons, sous les quinconces, m'a fait ralentir le pas; j'ai pensé à la rentrée, et j'y ai pensé avec une satisfaction mêlée de trouble. Il faut prendre parti : section littéraire? section historique?

*
* *

Le 10. — Suis-je décidée? Ne le suis-je pas? Que je le voudrais être!

Que je voudrais avoir une vocation claire, impérieuse, sans réplique! Mais non : je suis de ces gens équilibrés et médiocres qui réussissent un peu partout, sans l'emporter absolument nulle part; qui hésitent, qui délibèrent, qui usent une partie de leur activité à se demander ce qu'ils vont faire; et qui doivent agir par raison, non de prime-saut. Quand j'étais petite, c'était déjà mon chagrin : je rêvais d'avoir une vocation! Quelfois que je m'en découvrais une, mais elle ne durait pas...

Du moins je me réfugiais alors avec foi derrière les conseils que j'avais reçus, et j'y retrouvais la sérénité : l'opinion de maman, le compliment ou le blâme d'un ami, l'encouragement d'un professeur suffisait à me guider. Je ne peux plus, à présent, me décider d'après l'avis des autres. Je le leur demande, je suis désolée qu'ils ne me le donnent pas plus décisif; et pourtant, je le sens, leur autorité ne peut que m'émouvoir, m'inté-

resser, me partager : il y a quelque chose au fond de moi-même qui *veut* vouloir, qui a l'amour du risque, le désir de l'effort solitaire, et la soif d'assumer les responsabilités futures...

* * *

Le 25. — Revenue encore sur le souvenir de mes épreuves du certificat.

J'aurais plus de chances, peut-être, à l'agrégation d'histoire...

Mais l'agrégation, à quoi bon s'en inquiéter? Je m'y préparerai, je m'y présenterai. Quant à être des 4 ou 5 élues qui l'emporteront, non, ce n'est pas cet espoir incertain, cette probabilité chimérique, ce coup de hasard, qui doit me déterminer.

Puis, je me mépriserais trop, si je me laissais conduire par cet utilitarisme. Vivent la vérité, la science, la beauté! Si je les aime vraiment, pour elles-mêmes, elles me récompenseront peut-être, sans que je l'aie cherché, en me communiquant un peu de leur grâce suprême et victorieuse... Mais travailler pour le succès! pouah!

*
* *

Le 27. — Tante Caro était plus fatiguée ce soir. Elle s'est couchée de bonne heure, et nous sommes allées dans sa chambre après dîner. L'abat-jour de la lampe était baissé, pour ne donner qu'un petit cercle de lumière; la chambre était obscure; Maman cousait, je leur ai lu des vers de Vigny...

... Je songeais, tout en lisant, que la littérature est supérieure à tout. Elle peint et elle chante. Elle est à la fois fiction et vérité; et nous nous retrouvons en elle, et par elle, toujours, gais ou tristes, confiants ou inquiets, selon les heures, selon les âges. Elle trouble, et elle apaise. Son étude est bien l'étude intérieure et profonde, avec ses analyses, ses enthousiasmes, ses efforts, ses âpres et pénétrantes jouissances, et ses tourments sans fin...

... Les plus belles œuvres écrites sont les œuvres purement littéraires. Même les œuvres historiques n'ont de valeur éternelle que celle que leur donne la forme belle. Le chef-d'œuvre de l'histoire antique est le livre de Thucydide, parce

que le livre de Thucydide est d'un écrivain et d'un artiste, plutôt que d'un historien, au sens moderne du mot.

Ainsi les études littéraires sont supérieures aux études historiques...

En histoire, pourtant, on fait de perpétuels voyages, et d'incessantes découvertes; au lieu de tout ramener à soi, on s'y oublie au spectacle des mœurs passées, on collectionne les impressions; on emmagasine, on s'enrichit, on classe, on organise... On compile aussi! Ne faire que de l'histoire et de la géographie pendant un an, que cela représente de notes!

En lettres, il y aurait bien la grammaire... mais il y aurait aussi la philosophie, la reprise réfléchie, documentée, précisée de tant de questions effleurées seulement jusqu'alors!

Le travail serait, plus qu'en histoire, fait d'indépendance et de loisirs... Il serait plus décevant, aussi : souvent, à suivre uniquement le vol des idées et des images, à pénétrer le sens d'un texte, à construire des hypothèses, on doit sentir le sol, en quelque sorte, manquer sous ses pieds, et retomber sur soi, sur ses rêves, ses désirs, ses scrupules, ses tristesses, ses impuissances...

... Penser! dire surtout ce que l'on pense : écrire... combien ces deux mots sont gros de choses, et qu'à de certains moments ils me font peur!

*
* *

Le 30. — ... Je regarde les choses de trop près, peut-être. Je ne pense qu'à moi-même, et qu'à mes plaisirs présents.

Un an encore, un an d'École, puis il y aura la vie; puis il y aura l'enseignement, cet enseignement qu'il importe de rendre, pour l'École même dont il émane, et pour moi, le plus large, le plus vivant, le plus efficace possible.

Jusqu'à présent je n'y songeais guère, il faut que je me l'avoue : et pourquoi y aurais-je songé? Sèvres est pour nous l'acheminement tout naturel à cet enseignement; nous n'avons, pendant que nous y sommes, qu'à y suivre la libre pente que le travail nous ménage : en travaillant pour nous-mêmes, ne sommes-nous pas sûres de travailler, à l'avance, pour les autres?

Ce que seront nos élèves, nous l'ignorons. Existent-elles? où sont-elles? Abstractions pures. Mais l'enseignement que nous leur apporterons,

avant que de dépendre d'elles, dépendra de nous. Il sera ce que nous serons. Bien plus, par lui-même il aura sa vertu. Les idées ont une réalité indépendante et supérieure: elles dépassent la portée que nous leur donnons par nos paroles. Elles nous échappent, ailées et invincibles. Nous croyons parfois les diriger: nous les appelons seulement, et nous ne faisons ensuite que les servir.

Mais plus on leur a donné déjà quelque chose de soi-même, mieux on sera capable de les appeler et de les servir.

Eh bien! il me semble qu'en histoire on s'abandonne, avec une sorte de quiétude scientifique, à la chaîne conductrice des documents et des faits. Sauf pour l'histoire contemporaine, non constituée encore, les études historiques ont presque toujours je ne sais quoi de spécial, d'érudit, de détaché de nous-mêmes. Elles ne se mêlent pas, comme la philosophie, comme les lettres, comme les arts, à tout instant, à la vie de chacun.

En leur apprenant les choses du passé, on change rarement quelque chose aux âmes qui vous écoutent. Ce n'est qu'après avoir beaucoup vécu et beaucoup pensé, que l'homme comprend

l'histoire et en reçoit vraiment des enseignements. Mais en leur expliquant les pensées, toujours présentes, des hommes, on touche toutes les âmes, on les touche, on les éclaire, on les console...

Enseigner l'histoire, c'est présenter aux élèves le reflet affaibli d'autres reflets, le résultat et le résumé de beaucoup d'ouvrages de seconde main. Par l'enseignement des lettres, ne fût-ce qu'en lisant une fable de La Fontaine, on invite les autres à boire aux sources mêmes, où d'abord on a puisé. C'est l'âme de l'humanité qu'on leur livre, en quelque sorte, et l'on y mêle un peu de son âme...

. . . . . .

. . . . . .

* * *

16 octobre. — J'y suis donc dans ce couloir de troisième année, ce « couloir des Agrégées », qui jadis me paraissait si imposant et si lointain, isolé en quelque sorte dans son aile, et séparé du grand couloir par les quatre marches qui le surélèvent.

J'y suis. De ma fenêtre j'aperçois obliquement

la grille en fer forgé de la cour d'honneur, et la route qui monte en lacets vers Bellevue, contournant la colline qui me ferme l'horizon de ses cimes rousses.

Je crois que je serai bien ici. Pourtant je me suis installée sans entrain. J'étais seule.

Maman est demeurée près de tante Caro, qu'elle n'ose plus guère abandonner. Charles est je ne sais où, campé dans quelque plaine de la Beauce, et ne donne pas même de ses nouvelles. J'ai failli pleurer devant ma grille royale et mon horizon doré.

Mais j'ai retrouvé Yvonne, Françoise, Jeanne, toute la Promotion. Nous avons pris possession de « notre couloir » en nous asseyant en rond par terre, sur son plancher, et nous nous sommes amusées à nous « sentir troisième année ». Ce qui surtout, nous en fait prendre conscience, ce sont les regards curieux et presque timides, les questions des « première année » nouvelles, un peu dépaysées encore et respectueuses. Pour elles, assurément, c'est nous « qui sont l'École »!...

En deuxième année, on était déjà *quelqu'un*; mais en troisième année, on est *quelque chose*.

*
* *

Le 21. — Manier des livres, la jolie chose! je viens de passer ma soirée à ranger « mon armoire ».

Les « troisième année » ont cette charge glorieuse : elles sont bibliothécaires.

Chacune d'elles refait le catalogue d'une armoire, et en surveille ensuite le bon ordre; et deux d'entre elles, à tour de rôle, sont de service pendant une semaine, le soir, afin de remettre sur leurs rayons les livres encore épars au coup de dix heures, et de livrer la bibliothèque, elle aussi, au sommeil de la nuit.

Nous avons tiré au sort la répartition de toutes ces fonctions, dont il est de bon ton de se plaindre, mais qu'on aime. Je suis de service cette semaine, et j'ai l'armoire de philosophie.

Je me suis mise sur-le-champ à la démolir, lisant un peu de-ci, de-là, découvrant des livres que je ne connaissais pas, en retrouvant d'autres dont les feuillets gardent des marques familières et qui sont déjà de vieux amis.

Jeanne est venue s'asseoir auprès de moi, sur

l'escabeau : et, en voyant les « deuxième année » le nez déjà fourré dans leur programme avec âpreté, nous avons senti renaître avec joie, plus épanouis que jamais, nos pensifs loisirs de première année.

* * *

14 novembre. — Trois conférences par semaine : plus de répétitions : plus de surveillante attitrée : un programme d'agrégation large, mais pas trop chargé.

Je suis revenue à mon armoire.

Travail lent : songerie. Je suis toute à Pascal, et au Christianisme des *Pensées*. Ah ! si tout cela ne se fondait pas, en dernier recours, sur les miracles !. . Mais tout se tient, et l'on ne saurait toucher à rien sans tout ébranler. De là cette force prodigieuse, et aussi cette faiblesse.

Aujourd'hui, on ne sait plus ce que c'est qu'une doctrine ; aussi n'est-on ni fort ni faible, mais indifférent ; et j'essaie d'étudier les systèmes des philosophes modernes comme on suivrait dans les airs de belles constructions, chimériques presque toujours, et souvent inutiles.

Puis, quand j'ai trop philosophé, je vais ouvrir

un poète, et j'apprends doucement quelques vers, accoudée à la table du fond...

*
* *

8 janvier. — Françoise a reçu de chez elle une bourriche superbe, du beurre, des fromages, des gâteaux. Elle nous a invitées pour manger le plus possible de tout cela, et a invité aussi quelques « première année », pour leur inculquer les bonnes traditions.

Elles les ont déjà. Elles ont rimé une chanson sur l'air de X***, qui est fort drôle; elles ont rédigé, pour se moquer de nous, un petit protocole de la Bibliothèque qui est très réussi.

Il y en a deux surtout, une petite brune toujours distraite, Marguerite Surot, et une grande blonde à la bouche railleuse, Lucie Clerh, qui ont tout ce qu'il faut pour faire de *bonnes* Sévriennes.

Marguerite Surot se montre empressée auprès de Françoise.

Lucie Clerh a pour moi les mêmes attentions que j'eus jadis pour Louise Hermont... Rien de nouveau sous le soleil; mais on change de rôles.

Elle s'est jetée dès le premier jour à corps

perdu dans mon armoire, ce qui m'a plu tout de suite : elle a trouvé moyen l'autre soir, d'aller faire partir le jet d'eau, par surprise, et de rentrer ensuite, trempée de la tête aux pieds, par la fenêtre de la chimie : nous pouvons être tranquilles, désormais : « Non, nous ne mourrons pas tout entières! »

*
* *

Jeudi 21 mars. — Sortie avec Yvonne et Jeanne.

Nous nous sommes promenées sur les hauteurs de Bellevue. Il avait plu le matin. Les ornières étaient pleines d'eau. Le soleil, par instants, inondait tout d'une clarté blanche, blafarde, presque blessante aux yeux, puis disparaissait derrière de gros nuages qui couraient vite. Un vent d'équinoxe, frais et fort comme un vent de mer, nous fouettait les joues.

Était-ce cette mobilité inquiète de l'espace, qui, soufflant en bourrasques dans nos cheveux, pénétrait jusqu'à nos âmes? Était-ce cette promenade sans but par ces larges routes bordées de fossés verts, qui, avec leurs courbures de côtes et leurs échappées de plateau, évoquent des visions

nomades? N'importe : qu'elle sortît des choses ou qu'elle vînt de nous-mêmes, la pensée que bientôt nous allions quitter l'École, aller vers l'inconnu, nous a saisies toutes les trois en même temps.

Chose singulière! C'était la première fois que, depuis deux ans passés, nous échangions de ces confidences. Sèvres est pour nous tout le présent. Le passé, on l'aime; on en parle peu : avons-nous le temps d'avoir des souvenirs? L'avenir, tant de choses en séparent encore, tant de concours en barrent le chemin, qu'il semble infiniment lointain... Nos préoccupations actuelles, nos travaux journaliers, nos trouvailles dans les livres, nos mutuelles moqueries, suffisent à nos entretiens, presque à nos amitiés.

Mais vienne un jour de vent humide et de causerie errante dans le plein air changeant, on pressent les mêmes craintes et les mêmes espoirs, et l'on se met ensemble à échafauder des rêves...

Que disions-nous au juste? je n'en sais trop rien : un peu moins, ou un peu plus que nous ne voulions.

Jeanne faisait des paradoxes en escaladant les talus. Elle raillait les timidités de Françoise, qui

s'effraye de se trouver aux prises avec la réalité pratique, et souhaite déjà de revenir, Répétitrice, à l'École. Elle appelait, au contraire, bravement, ce moment de la sortie, et, demi-sérieuse, demi-plaisante, des mèches rebelles échappées de son chapeau dans la brise, elle disait drôlement ses instincts aventureux, son désir d'aller quelque part, aux colonies, faire l'école à de petites âmes sauvages, sous un ciel nouveau.

Yvonne, moins hardie, réclamait quelque grande ville, la possibilité de s'installer commodément avec son père retraité et sa petite sœur, et de faire, en même temps que le professeur, la maîtresse de maison.

Moi, je pensais seulement que je voudrais bien, d'abord, être agrégée, puis faire, comme dit Tante Caro, ma petite place au soleil, donner un peu de joie à mes deux Mamans, un peu d'orgueil à mon grand frère, et, sauvée des compromis et des humiliations de nos misères d'autrefois, arranger librement ma vie, entre les vies que j'aime, sans rien devoir qu'à leur tendresse et qu'à moi seule.

Oui, être *indépendante*, et n'être *pas inutile*; *vivre*, enfin! je crois bien que c'était, au fond, à

toutes les trois, notre vœu secret, vaguement avoué le long du chemin coupé de flaques d'eau, par cette après-midi mobile de mars.

*
* *

Le 30. — Françoise a perdu sa tante, qui l'avait élevée et qui l'aimait profondément.

Elle en a reçu la nouvelle dimanche. Je ne l'ai sue qu'en rentrant, en arrivant le soir, au haut de l'escalier, dans notre couloir plus silencieux qu'à l'ordinaire. Nous nous sentions toutes en deuil de son chagrin, et nos cœurs étaient serrés.

Quand je suis allée l'embrasser, malgré moi j'ai fondu en larmes. Mais elle, qui sait combien j'ai d'inquiétudes pour Tante Caro, et qui devinait tout ce qui me traversait le cœur, m'a dit : « Je vous en prie, ne pleurez pas... ne pensez pas à *cela;* ce n'est pas du tout la même chose : elle était bien plus âgée et avait une maladie de foie depuis longtemps. »

Tout cela s'est passé en un serrement de mains et un regard; mais j'ai mesuré tout d'un coup la bonté profonde de cette âme réservée et charmante, et jamais je n'oublierai cette minute brève, jamais.

* * *

13 avril. — Yvonne vient de refermer sa porte à double tour. Nous sommes seules dans « notre aile » : on a peur le soir, quand on remonte dans l'ombre et le silence.

Répétitrices, Surveillantes, tout le monde est parti. Quelques « deuxième et première année », dont les voyages eussent été trop longs et compliqués pour ces vacances de Pâques, demeurent, isolées aussi, à l'autre bout de la grande maison. Pourquoi suis-je restée?

Mais qu'aurais-je fait, aussi, que gêner Maman dans ses allées et venues? Je n'étais bonne à rien; on ne voulait pas de moi à Saint-Mandé, dans la maison de santé... Au moins, à présent que cette opération est faite et que tout va bien, je puis aller leur faire de petites visites, me promener à droite et à gauche, et rentrer, le soir, du Paris poussiéreux, dans cette fraîcheur reposante de l'École.

Que de choses en dix jours, mon Dieu!

J'étais dans ma chambre, à remettre des notes en ordre, après le cours. Maman arrive. Naïve-

ment, j'étais étonnée et contente de la voir. Mais, les yeux agrandis, quelque chose de tendu sur les traits, elle s'est mise à me parler par petites phrases basses : le danger immédiat, la fièvre, l'ablation de l'œil nécessaire, la paralysie...

... Le soir, j'ai murmuré, devant ma fenêtre ouverte sur la nuit, je ne sais quelle supplication vers les étoiles. Puis je me suis remise à l'étude, enfoncée, perdue dans le travail, comme si ç'eût été un remède, du moins une sauvegarde, en tout cas la seule chose que je puisse appeler à l'aide.

A présent, cette poignante angoisse est passée ; et je me surprends à aimer presque ces vacances de Pâques étrangement calmes dans l'École déserte, qui semble se taire pour moi seule, profonde, dans le parc qui semble verdoyer pour moi seule, tout à la vie des choses. Avec Yvonne, j'en suis venue à redouter le vacarme de la rentrée, qui va faire évanouir ce charme...

Tantôt, je m'étais assise sur un des vieux bancs de pierre du haut parc déjà touffu. Yvonne m'avait quittée pour chercher des violettes sur les pentes. Il m'a semblé qu'une heure s'écoulait... J'ai relevé les yeux : cinq minutes avaient passé au cadran de l'horloge. A quoi donc avais-je

songé? C'étaient cinq minutes de rêve, cinq minutes faites de l'étoffe des cent ans de la Belle au Bois dormant, cinq minutes *fées*.

***

Le 17. — Pour notre dernier déjeuner de vacances, dans le petit bureau sombre de la Surveillante de deuxième année, pour notre dernier déjeuner d'intime liberté, nous avons voulu cuisiner quelque chose. Quoi? un gâteau? une crème? Non : une mayonnaise, pour accompagner le rôti froid.

Que d'ardeur! Que de peine! Yvonne est allée acheter de l'huile d'olive dans une grande épicerie de la rue de Sèvres. A genoux près de la fenêtre de ma chambre, pour être au frais, nous avons tourné, battu, veillé. Elle a été complètement ratée, notre mayonnaise; mais, tant pis! elle nous a causé un plaisir délicieux, nous l'avons trouvée bonne quand même, et nous en avons refusé à Cécile Bussy, qui la flairait dédaigneusement, tout en mourant d'envie d'y goûter. Scientifique, va!

*
* *

4 mai. — *Ma Jeunesse*, et *Mon Journal* de Michelet. — Je les lis avec amour. J'y relève des mots vibrants, où le maître évocateur apparaît déjà, et dans lesquels brûle ardente, et parfois souffrante, une flamme sacrée.

Sur la nature : « Rien d'elle ne m'est indifférent; je la hais ou je l'adore, comme on ferait d'une femme. » — Des touches de paysages sont à l'appui de ce mot : tel, ce retour à pied, de la banlieue vers Paris, en attendant l'orage, sous un ciel gris, clos, qui semble embrasser la terre et la couver d'une chaude mélancolie.

L'épisode de la mort de Poinsot est d'une violence tendre et singulière, qui m'émeut et me trouble. Mais je n'aime pas, ensuite, chez ce jeune homme, ce rêve d'adoption. Il y a là un besoin de protéger, plutôt que d'aimer, de s'étendre, plutôt que de se donner, qui me choque, et m'agace un peu.

La sensibilité et la raison, chez lui, s'exaltent, mais parfois s'égarent l'une l'autre. « Les passions intellectuelles, dit-il, ont dévoré ma jeunesse. »

Passions d'imagination, plus encore que d'intelligence; il y a comme un vestige de Rousseau au fond de tout cela.

Mais, quand il en vient aux amertumes du métier de Répétiteur, que de paroles éloquentes! « Vivre au milieu de tant d'âmes impersonnelles, d'autant plus seul qu'on ne peut jouir de la vraie solitude... » Que de tristesse mâle : « Acceptons d'un cœur viril la destinée qui nous est faite; disons-nous chaque matin, pour nous fortifier, que le devoir seul importe, et que le reste n'est rien. »

« D'un cœur viril... » Ce livre est un livre viril, c'est bien cela, le livre de l'éducation de soi-même, de l'éducation d'un homme par un homme.

Je l'achèterai.

* * *

Le 25. — J'achevais tantôt de préparer mon commentaire pour demain. J'ai éprouvé si fort la lassitude de ces exercices factices, que je me suis arrêtée.

Je voudrais n'avoir plus à faire, à jours fixes, dans un moule à peu près toujours le même, de ces travaux convenus; n'avoir plus à remettre à

un professeur cette réunion de pages recopiées qu'on appelle un devoir, dans lesquelles on s'est efforcé méthodiquement de trouver vrais ou faux les jugements d'un homme célèbre, ou de prouver, coûte que coûte, quelque vérité, ou quelque sophisme.

Cette troisième année, par d'autres côtés si largement studieuse en ses programmes aérés et ses sereins loisirs, me fait sentir ce qu'il y a de trop purement verbal dans toutes ces « exercitations » d'école.

O critique! ô pédagogie! Soyez bénies une fois pour toutes au nom de nos élèves futures! Mais qu'auront-elles à faire de vos dogmes et de vos formes? Qu'en avons-nous besoin nous-mêmes?

En relisant l'autre jour les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, j'ai copié la page, où, rappelant ses premières grandes études au séminaire d'Issy, « je crois, dit Renan, que la *meilleure manière de former des jeunes gens de talent est de ne jamais leur parler de talent ni de style, mais de les instruire et d'exciter fortement leur esprit sur les questions philosophiques, religieuses, politiques, sociales, scientifiques, historiques...* »

Des idées! des idées! du mouvement! de

l'espace! Qu'on écrive et qu'on parle *parce qu'on a quelque chose à dire*, non pour écrire ou pour parler, nécessairement.

Ce sont nos maîtres eux-mêmes, c'est l'École tout entière, sans doute, qui m'a donné cette soif; et maintenant j'ai hâte de laisser là les disciplines connues, et je vois venir, sans effroi, — même, il faut que je l'avoue, avec impatience parfois, — le moment de m'en aller hors l'École, vers la Vie.

*
* *

14 juin. — J'étais allée reporter un livre à Mlle ***. Elle n'est plus notre Répétitrice officiellement, mais elle nous réunit encore quelquefois, et c'est toujours vers elle que nous allons quand une trop grosse difficulté nous embarrasse.

Il faisait presque nuit; sa fenêtre était ouverte : elle s'y était attardée; elle m'a retenue dans ce crépuscule pour me demander des nouvelles de tante Caro, et nous avons causé.

Souvent, en salle de réunion, il m'était arrivé de demeurer debout auprès d'elle, sous le lustre, après la danse, perdue en quelque entretien sur un livre ou sur une idée. Les camarades glis-

saient autour de nous, quelques-unes avec des chuchotements ou des regards malins lancés à cette faveur dont je jouissais; et quand je retournais en bibliothèque, Yvonne et Françoise me demandaient : « Que vous a-t-elle dit? »

Ce soir, elle ne m'a parlé que de moi-même; et avec tant de douceur, dans cette nuit tombante qu'embaumait le syringa en fleurs sur le mur du parc, que j'ai pris congé d'elle l'âme toute reconnaissante.

Sentir que les liens purs de la pensée ont fait naître un attachement qui est tout élévation, tout respect et tout estime, sentir qu'on n'est presque plus une élève, et pourtant qu'on a des maîtres encore — et pour toujours —, c'est un bonheur grave, et j'en jouis ce soir dans sa plénitude.

*
* *

2 août. — Une date, ce me semble : l'Assemblée générale des Anciennes Élèves. Nous faisons partie, dès à présent, de l'Association, et, pour la première fois, nous avons assisté à l'Assemblée.

Notre Surveillante nous en avait expliqué déjà les statuts, le fonctionnement, l'utilité! Mais ce

n'était pas l'Assemblée elle-même, élection d'un bureau, compte rendu financier, qui m'intéressait. C'était de revoir les Anciennes, de les entendre, et de savoir ce que sont les Sévriennes qui reviennent ainsi, après longtemps parfois, dans la vieille maison.

Elles m'ont paru imposantes, bien habillées, éclaboussant de leur élégance — Dieu leur pardonne! — leurs petites sœurs de l'École. Penchées le long de la rampe, nous les guettions au passage : quel frou-frou de beaux jupons dans l'escalier! des palmes violettes, des directrices... Comment peut on être décorée et directrice, et pourtant rester Sévrienne? Car dans leurs poignées de main, leurs bonjours, leurs rires, leurs exubérances soudaines, qui font que ces belles dames redeviennent tout à coup très jeunes, subsiste, et circule, et revit la gaîté, l'esprit même de l'École.

Ah! voilà Louise Hermont! Henriette, Gabrielle, Amélie!

Je les ai entraînées dans ma chambre. Nous leur avons organisé un déjeuner, en faisant cuire des œufs sur une lampe à alcool, en découpant de la galantine, en improvisant une salade, et en

dérobant le plus de choses possibles au réfectoire. Quel déjeuner bizarre! Autour de deux tables rapprochées et inégales, nous nous serrions, Jeanne, Françoise, Yvonne et moi dans nos petits tabliers clairs, elles, dans leurs belles robes des audiences au Ministère; nous, leur racontant nos misères et nos sottises; elles, parlant prix d'excellence et Inspecteurs d'Académie.

Nous nous comprenions encore, et nous avons éprouvé que nous nous aimions toujours. Mais pourquoi ce déjeuner bohême a-t-il fini rêveur? — Trop de choses, peut-être, étaient entre nous : elles revoyaient en nous ce qui, pour elles, est déjà le passé; nous voyions en elles l'avenir tout proche; et ce repas avait un air de rencontre et d'incertitude, comme un repas de voyage à un croisement de routes.

*
* *

Le 12. — C'est l'adieu. Je suis agrégée, et je pars. J'ai bien cru que je ne passerais pas; je suis dernière sur la liste; mais enfin j'y suis.

Je n'ai plus qu'à faire mes derniers paquets. Hier, avec Jeanne, j'ai replié dans une petite

armoire, sous les combles, nos oripeaux des comédies passées : souquenilles, jabots, toques, chaperons, baudriers, que vous aviez l'air efflanqué et lamentable! Les « deuxième année » vous rendront, l'hiver prochain, la vie et la verve : dormez, morts héroïques!

Aujourd'hui j'ai fait au parc mon pèlerinage, seule, sans même Yvonne. Il faut être seule pour dire adieu aux choses, et je leur disais adieu.

J'avais passé une heure dans mon coin familier, à la Bibliothèque, recueillie et déserte; et je foulais le gravier des allées, en pensant que, là aussi, quelque chose de moi demeurait épars, que jamais plus je ne reprendrais.

C'est l'adieu.

O tristesse, mais ô douceur des choses qui finissent!

En redescendant du parc, j'ai rejoint Yvonne, et nous avons marché longtemps toutes les deux sous les platanes de la cour, au pied des grands murs où l'ombre s'allongeait. La pensée de nous quitter, de quitter aussi Françoise, Jeanne, dans cette dispersion définitive, nous étreignait. A quoi bon, alors, avoir pris ensemble tant d'habi-

tudes chères? Ne faut-il s'attacher que pour apprendre ensuite à se détacher?

Oui, puisque l'adieu lui-même est doux; puisque, malgré les peines qu'il me cause, je ne voudrais pas l'abolir; puisque, malgré mon attendrissement, je *veux* partir...

Il fait nuit maintenant. Nous nous sommes dit bonsoir, en nous embrassant, dans le couloir obscur.

C'est l'adieu.

*
* *

. . . . . .

29 août. — Des lettres de Françoise et d'Yvonne qui m'annoncent leurs nominations. Moi je n'ai rien. Je suis allée au ministère. J'ai vu un chef de bureau qui m'a dit d'attendre. Comme je suis dernière sur la liste d'agrégation, il se pourrait que je ne sois placée qu'au dernier moment,

Encore un grand mois, d'ailleurs...

*
* *

24 septembre. — Pluie battante toute la journée. Ciel maussade et boueux. Un grand ennui m'a prise.

Tante Caro sommeillait dans sa chambre, la porte ouverte. Maman cousait à l'embrasure de la fenêtre, dans la salle à manger. J'étais là, ne sachant que faire.

Je ne suis pas nommée : c'est le désœuvrement, l'inutilité, l'absurdité. Je m'ennuie, je me méprise. J'ai voulu broder, j'ai cassé ma soie. J'ai essayé de lire, je n'ai pas pu...

* * *

3 octobre. — Tante Caro est de nouveau à Saint-Mandé, pour un traitement d'un mois. Maman près d'elle. Je suis moitié à la maison, moitié chez Mme Louis. Quel désarroi!

Je suis retournée au ministère. Toujours rien. J'ai été voir M. Fabre, qui m'a promis cordialement de m'aider, et m'a réconfortée. Il faut, paraît-il, compter sur les imprévus qui, presque toujours, suivent la rentrée, et savoir les attendre.

* * *

Le 4. — Si je pouvais, au moins, donner quelques leçons? Cette idée m'est venue en me

levant; je l'ai saisie; et, dans l'après-midi, je suis allée frapper à la porte de mon vieux cours de la rue Saint-Jacques.

« Comment, c'est vous? » m'a dit Mlle Feuger, toujours la même, avec son front placide sous ses bandeaux noirs, sa volubilité, et ses yeux d'enfant dans un visage fané. « Des leçons particulières? je ne sais pas trop... Mais, si vous voulez me faire le cours moyen deux fois par semaine, nous pourrions nous arranger; et même, si M. Charlet est toujours souffrant, vous me feriez une heure de littérature pour le brevet supérieur. »

Je l'aurais embrassée! Je revenais à la vie. Il a été convenu que je commencerais lundi, et que j'aurais 4 francs par cours.

Je suis partie le cœur léger. En passant devant la Sorbonne, j'ai pensé que mon nouvel emploi me permettrait bien de suivre quelques conférences. Un marchand de marrons était sur mon chemin, dans une vieille encoignure. Je lui en ai acheté pour deux sous, dans un cornet de papier qui sentait le brûlé, et je les ai croqués en descendant la rue. La brume dansait légère autour des becs de gaz en train de s'allumer. La gami-

nerie joyeuse de Paris, du Paris ingénieux et empressé qui s'évertue à vivre, m'est montée au cerveau. Je vais pouvoir travailler : tout n'est pas perdu.

* * *

15 octobre. — Nommée ! Je dois rejoindre mon poste dans le plus bref délai possible.

Je n'ai fait qu'un saut jusqu'à Saint-Mandé, embrassé maman, désolée de ne pas pouvoir venir m'installer, mais contente de me voir enfin placée.

Écrit quelques lettres, fait des courses, préparé ma malle.

Je prendrai demain matin le train de 9 h. 45.

LE MÉTIER

Le 17 novembre 18... — En te retrouvant, mon petit cahier, parmi mes vieux paquets de lettres et mes réserves de paperasses chères, j'ai eu tout à l'heure un mouvement de joie; il est donc renoué, le fil de ma vie! Mes photographies sont dans leurs cadres, mes notes dans leurs tiroirs, et te voici enfin, toi, que j'avais presque oublié. Mon voyage, mes pérégrinations, mes attentes, sont finies; j'ai quitté ma chambre d'hôtel; je suis installée; j'ai un poste, et j'ai une adresse! Je me reconnais, je me retrouve moi-même.

Je regarde autour de moi cette chambre, hier étrangère, aujourd'hui mienne... La pendule, sous son globe de verre, arrêtée invariablement

à six heures moins cinq, les petits vases bleus qui la flanquent, le rameau de buis sec, les rideaux en cretonne du lit dans son alcôve, la commode en noyer qui a l'air d'un buffet, la carpette mince à fleurs fanées, c'est donc « chez moi », tout cela? Mon Dieu, oui, puisque ma vie est fixée parmi ces choses; puisque j'ai ajouté sur la cheminée mes photographies, au mur mes gravures; puisqu'en m'accoudant, comme à l'École, sur la table en bois blanc recouverte de mon vieux tapis, je vois, comme à l'École, m'apparaître dans la pénombre la Procession des Panathénées, éternellement en marche vers quel but éternel?...

Au-dessous de moi, j'entends ronfler, s'arrêter, reprendre et ronfler encore la machine à piquer de mes propriétaires. C'est comme le rythme intérieur de la maison. Tout en l'écoutant, je revois le marteau de fer de la porte, le seuil, le corridor, la grande cuisine au fond, le visage long et immobile de Mlle Ursule et mon entrée ici, après quels maux sans nombre!

Il y avait huit jours passés que j'étais débarquée, huit jours que je battais le pavé de cette ville inconnue, sans avoir trouvé un gîte. Ah!

que de larmes j'ai dévorées, courbée sur la table malpropre du Bureau de poste, en écrivant à Maman mes misères! J'y retournais quand, sortie du Lycée désert et muet, après les classes, ayant marché dans beaucoup de rues, j'avais l'âme en peine et le corps transi. J'épargnais ainsi la lampe et le feu qu'il m'eût fallu demander dans ma chambre d'hôtel; et là, à la tiédeur du calorifère, à la lumière violente du gaz, dans l'odeur d'encre et de chaleur humaine qui flottait dans l'atmosphère, je me sentais tout de même à l'abri...

Enfin, voilà qui est passé :

> Il est doux de pleurer, il est doux de sourire
> Au souvenir des maux qu'on pourrait oublier...

Oui, quand je serai vieille, et que je repasserai mes souvenirs, je sourirai à ces épreuves lointaines de jeunesse, et je saluerai, sans doute, ma journée d'arrivée et de début, qui déjà me semble un rêve.

Il y a juste un mois aujourd'hui. Je venais de recevoir ma nomination à l'improviste. Maman était à Saint-Mandé près de tante Caro. J'y avais couru. Elle m'avait embrassée longuement, passionnément; et, me remettant le billet de cent

francs qu'elle gardait pour mon départ, elle m'avait seulement dit : « Je n'ai rien à te dire, ma grande... tu es raisonnable... il te faut t'en aller seule : va, et sois bien sage... » Les mères adressent toujours à leurs filles les mots qu'elles leurs disaient quand elles étaient petites; mais comme, à de certaines heures, ces mots sont éloquents!

Je pliai bagage et je partis.

J'avais consulté un indicateur; j'y avais relevé un nom d'hôtel qui m'avait semblé pittoresque, patriarcal et rassurant : la *Miche d'Or*... et en route!

Ma directrice inconnue, en répondant brièvement à la lettre que je lui avais écrite pour lui annoncer mon arrivée, m'avait dit qu'elle enverrait la Surveillante générale à la gare au-devant de moi, et cette idée me soutenait.

Il faisait gris et froid. Le train roulait à travers la campagne dépouillée... Je voyageais avec des religieuses. Deux d'entre elles en accompagnaient une troisième qui semblait presque mourante et qu'on ramenait dans son pays pour qu'elle y guérît ou y restât. Elle avait un visage qu'on eût dit en cire, et gardait, défaillante, une décence

tranquille; et les autres l'entouraient de cette sérénité impassible de ceux qui ont tout quitté depuis longtemps, et pour qui la souffrance et la mort ne sont que des actes nécessaires et tout simples de la vie.

A les voir, tandis que m'emportait le mouvement mécanique et monotone du wagon, je me sentais, moi aussi, me détacher de mes liens actuels, et passer d'un lieu à un autre lieu, d'un état à un autre état, d'une existence à une autre existence, sans plus bien savoir pourquoi, ni comment, sans plus vouloir moi-même que ce que voulaient les choses...

A la nuit close, le train entra en gare.

Brusquement je me trouvai sur un quai sombre, tout engourdie encore, embarrassée de colis, ne voyant pas la sortie, ne sachant où aller.

Au bout d'un instant, je compris qu'il me fallait traverser des voies et des quais pour gagner la porte.

Dans un passage étroit où un homme à grande barbe prenait les billets, j'entrevis une figure effacée et correcte, vêtue de sombre, qui m'enleva mon sac des mains en se nommant : c'était la Surveillante annoncée.

Avec elle je sortis de la gare, je finis par trouver le cocher de la *Miche d'Or*... Toutes ces choses simples me paraissaient compliquées et très difficiles; j'étais partagée confusément entre le désir de tout voir et de tout comprendre, et la crainte de commettre quelque sottise.

Enfin, confiant mes bagages à l'omnibus qui stationnait encore, je me laissai emmener dans la nuit, à travers des rues nouvelles, au bord desquelles on entrevoyait des terrains vagues et des maisons en constructions. Mlle Putoy me parlait avec volubilité de choses étrangères et indifférentes, comme si déjà elles avaient dû m'être familières et me toucher : « Madame la directrice allait mieux, mais ne sortait pas encore beaucoup; la troisième année n'avait pas commencé les compositions : depuis que Mlle Cartelle s'était décidée à prendre son congé, on attendait toujours sa suppléante; j'allais trouver de la besogne... Et madame l'Économe qui se remariait; elle était si gentille! J'arrivais juste pour le mariage!... »

J'écoutais tout ce papotage, le cœur un peu serré. Je me sentais loin de tout. Je me voyais encore, la veille au matin, montant la rue Saint-

Jacques parmi les marchands des quatre-saisons, les étudiants et les petits boutiquiers qui balayent le trottoir, tout occupée de mes rêves accoutumés; il me semblait que j'était égarée, dans ce paysage indéterminé, parmi des sensations nouvelles.

Mais ce sentiment même de brusque isolement fut mon réconfort; je n'étais donc plus une enfant, puisque j'étais lancée ainsi en pleine réalité; j'allais mettre en œuvre ce que j'avais appris à l'École, voir si je *pouvais* quelque chose, si je *valais* quelque chose; et plus j'allais, réveillée par l'air froid et la marche, plus la ferme résolution de veiller sur moi-même, et de faire mon métier comme un devoir, se mit à grandir en moi.

Après une courte halte au bureau de l'hôtel, je m'empressai, toujours avec mon guide, vers le Lycée. On m'introduisit sur-le-champ dans un petit bureau bien chaud; une dame en train d'écrire se leva : la Directrice !

Je ne sais plus exactement ce qu'elle me dit, ni surtout ce que je lui répondis. J'étais toute tendue d'attention pour saisir mon emploi du temps, comprendre, sans rien omettre, ce que

j'aurais à faire. Je vis que je n'avais pas de cours le lendemain, que mon service se répartissait en seize heures, distribuées en 1re, 3e, 4e et 5e années, et qu'il allait falloir me remettre à l'histoire et à la géographie.

Je me retirai sur une poignée de main aimable et la promesse d'être conduite le lendemain chez une dame de la ville, qui sans doute voudrait bien me louer une chambre. Pour l'instant, il était trop tard... J'entrevis, en effet, en m'en allant, la petite salle à manger où ronronnait devant le feu une grosse chatte angora, tandis que sur la nappe était déjà posée une petite soupière devant l'unique couvert méticuleusement dressé. Cela faisait plaisir à voir, et je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil un peu long par la porte entr'ouverte.

Une fois dehors, je tâchai de retrouver le chemin de mon hôtel. J'y fus bien vite. Je gagnai la table d'hôte; je mangeai rapidement de quelques plats : j'avais faim, et il n'y avait autour de moi que des messieurs, des commis voyageurs, je pense, qui racontaient assez haut des histoires de régiment.

Je montai à ma chambre. J'avais froid aux

pieds, mais je n'osai pas demander au garçon une bouillotte. J'avais espéré qu'il y aurait une femme de chambre, comme dans les hôtels suisses où je me souvenais avoir passé enfant; mais non, c'était le garçon qui avait monté mes bagages qui faisait le service.

Je fermai ma porte à clef.

Au bout de quelques minutes, on frappa. Je ne sais pourquoi, j'eus l'idée de ne pas ouvrir, et de demander : « Qui est là? » Une voix d'homme, une des voix de la table d'hôte, souffla des mots par la serrure. De toutes mes forces je poussai ma malle en travers de la porte, frémissante. J'entendis des pas qui s'en allaient. Alors il me prit, avec un reste d'effroi, une petite fierté, et une grosse envie de rire.

Je sentis, avec la peur de l'inconnu, m'entrer dans l'âme un courage singulier et invincible. Lorsque je me mis à écrire aux chères miennes, anxieuxes là-bas de mon sort, mon cœur sautait dans ma poitrine d'espoir et de confiance joyeuse; et quand une fois couchée, je murmurai tout bas, en pensant à Mme Jules Favre, un religieux « Bonsoir madame », il me sembla que cette grande image me souriait doucement.

« Vous, les Sévriennes, m'avait dit à l'Agrégation le vieux doyen G***, vous êtes des vaillantes. » Il a raison, pensai-je; et je me mis toute seule à sourire aussi d'orgueil, en me livrant, lasse et calme, au sommeil.

* * *

Je me croyais sauvée: et le lendemain matin, je me levai pleine d'entrain, et m'habillai sans ouvrir ma malle, heureuse en pensant que j'allais émigrer sous un toit de famille.

Mais ma Directrice m'attendait sous le vestibule : — « C'est ennuyeux, me dit-elle: madame Marais, sur qui je comptais un peu pour vous, me fait dire qu'elle ne peut vous recevoir: son fils revient des Colonies, et elle ne peut par conséquent disposer de sa chambre... Au fond, elle ne tenait peut-être pas outre mesure à prendre une pensionnaire: vous savez que, dans notre bourgeoisie, on n'aime pas beaucoup cela, et qu'en général c'est considéré comme une déchéance. Elle me donne, d'ailleurs, deux autres adresses : les voici. Vos collègues pourront aussi vous aider. Je vais vous présenter à ces dames. »

Je vis défiler confusément plusieurs personnes, qui se hâtaient les unes après les autres vers le vestiaire. Aimables, elles se mirent, tout en mettant leurs chapeaux, à me fournir des indications : « Voyez donc chez mademoiselle Linon..., ou plutôt chez madame Lazareau, la veuve du proviseur... ou encore chez le marchand de meubles, au coin de la rue du Marché ; ce sont des gens comme il faut... Vous êtes seule? Ah! ce n'est pas facile de trouver à se loger... »

Là-dessus, chacune s'en fut déjeuner. Mlle Bosselier, une ancienne Sévrienne des premières promotions, voulut bien se détourner de son chemin, pour me montrer la maison de Mlle Linon. Même, elle m'y introduisit, passant son bras sous le mien :

« Bonne chance, ma jeune collègue ! »

J'étais sûre que ces bonnes paroles allaient me porter bonheur. En effet, chez Mlle Linon, je trouvai, au-dessus du magasin de modes, une jolie chambre. Maison coquette, visages avenants ; une bonne ferait mon ménage et serait à ma disposition. Du restaurant à côté, on pouvait, pour un prix abordable, me porter mes repas.

Je rentrai à l'hôtel, contente. J'y trouvai un

mot de ma Directrice : « Ne concluez pas, mademoiselle, avec Mlle Linon : le mess des officiers est au restaurant voisin, on pourrait jaser, il ne le faut pas... »

Et d'une !

Un peu irritée par ces obstacles nouveaux, je me mis alors en quête, renseignée ici, rebutée là, tirant des sonnettes, montant des escaliers, Mlle Putoy, ces dames, tout le monde de m'aider; mais, ballottée de conseils en conseils, d'adresses en adresses, je vis beaucoup de pays sans guère avancer.

C'était, dans une mercerie poudreuse, une nichée d'enfants que la mère proposait d'empiler dans une chambre voisine pour me faire une petite place. C'était, dans un quartier désert, isolé au fond d'un petit jardin, un pavillon vermoulu qu'il eût fallu meubler sommairement *à mes frais*. C'était, chez un antiquaire, deux pièces bizarres encombrées de sièges anciens.

Je monte une rue morne, le long des murs du Séminaire, pour me présenter chez Mme Lazareau.

Je sonne à une porte enfoncée entre deux grosses bornes : j'attends sous la pluie longtemps, très longtemps. Des volets, me semble-

t-il, grincent au-dessus de ma tête, à demi-joints. Enfin des verrous, une barre de fer se tirent. Le battant s'entre-bâille, et un profil de vieille dame me regarde, l'air inquiet d'un oiseau de proie. Je hasarde quelques mots. Elle ouvre assez pour que je puisse me glisser dans la maison, et me fait entrer dans un salon obscur et froid, qui sent le renfermé, et où sur le parquet, ciré comme un miroir, des morceaux de molleton, découpés en forme de semelles, tirent irrésistiblement les yeux.

Édentée et rapide, elle me confie qu'en effet elle peut me céder son second étage : une grande chambre mansardée avec un cabinet de toilette et des placards. Mais elle vit seule et retirée, se fait très peu de cuisine, et ne veut point des allées et venues d'une femme de ménage à toute heure dans la maison. Elle me prêtera un fourneau à pétrole sur lequel je cuirai moi-même mes repas. J'y trouverai tout avantage...

J'écoutais ces choses tête baissée, en contemplant machinalement les semelles de molleton du parquet, et j'avais une immense envie de pleurer. Je m'enfuis, en disant qu'il m'en fallait écrire à Maman.

Chaque soir, je rentrais à l'hôtel fatiguée et

déçue, pour y retrouver la table d'hôte, ma malle à demi défaite, et des devoirs à corriger.

D'abord immobile et indifférente dans sa case vitrée, la patronne de l'hôtel avait fini par me demander, quand je revenais, où j'en étais de mes recherches. Le cœur navré, je me laissais aller à lui raconter mes déboires, assise, les jambes lourdes, auprès du feu. Parfois un voyageur entrait et posait sa sacoche sur la table, un garçon de café traversait en courant, et, souriant à l'un, donnant un ordre à l'autre, la compatissante hôtesse hochait la tête à mes récits. Encore un endroit qui m'a été cher dans mon premier abandon, et que je ne revois pas sans émoi, ce bureau de l'hôtel de la *Miche d'Or!*

Enfin, la lingère à lunettes qui, emboîtée entre la case vitrée et la fenêtre, reprisait des serviettes, se prit un jour à me dire : « Êtes-vous, mademoiselle, allé voir chez les demoiselles Dambreville, qui logent derrière Saint-Eustase? Deux bonnes personnes tout à fait, qui ne sortent jamais depuis que la mère est morte, et une maison si bien tenue! »

Voilà comment je heurtai le marteau de fer de la porte, comment le visage long et immobile de

Mlle Ursule m'apparut au seuil, comment je fus reçue dans la grande cuisine sous la photographie de Mme Dambreville la mère, et comment, ayant accepté de me louer leur plus belle chambre et de m'y servir mes repas, moyennant cent francs de pension par mois, Mlle Ursule et Mlle Angèle sa sœur, piqueuses de bottines, me bercent ce soir au bruit ronflant de leur travail coutumier.

* * *

Jeudi 19 novembre. — Où donc s'en est allée ma belle humeur? Foi triomphante de la première heure, émotions, troubles, ivresses de la première classe, quand je vis avec un vertige vingt paires de jeunes yeux se fixer sur les miens, quand je sentis vingt petites pensées subir la mienne pour la première fois, qu'êtes-vous devenus?

Je m'irrite, je doute.

Je reviens du grand air, pourtant, Mlle Bosselier est venue me prendre après déjeuner pour me faire faire le tour du Mail. J'étais bien aise de marcher d'un pas vif sur la terre durcie. Mais nous avons causé, et naturellement nous avons parlé du Lycée, des élèves et des cours.

J'ai dit à Mlle Bosselier mes déceptions : une troisième année qui ne sait pas même l'orthographe et avec qui je dois passer mon temps en dictées!

L'obligation en troisième, en quatrième, en cinquième années, de faire force revisions et exercices pour les Brevets!

C'est donc cela, l'Enseignement secondaire?

Mlle Bosselier m'écoutait, demi-soupirant, demi-souriant. « Vous en êtes encore à l'âge des révoltes. J'ai passé par là; je m'y suis faite; que voulez-vous? »

Je l'ai regardée, cheminant à mon côté, un peu lourde, désabusée, sérieuse et bonne pourtant. Je me suis tue. Elle m'a parlé ensuite ennuis domestiques, femmes de ménage, hygiène et médicaments.

Et je rentre! et je retrouve une pile de compositions de morale que j'ose à peine entamer, tant j'ai peur à l'avance de m'y enfoncer dans le fatras de banalités phraseuses et d'incorrectes platitudes que ces petites misérables se croient obligées de me servir l'une après l'autre!

Préparer mon cours de littérature? Encore une illusion! J'aurais voulu le professer de la façon

la plus vivante et la moins dogmatique possible. J'ai essayé d'indiquer à l'avance des lectures, et de faire précéder le cours par l'interrogation qui en eût fourni la matière. Ah! bien oui! L'heure se passait en tâtonnements aveugles et inutiles. Il faut en revenir à la vieille routine : dicter, faire apprendre et faire répéter la leçon à la classe suivante. Mais comme c'est moins intéressant, moins intelligent, moins élevé que ce que j'avais rêvé!...

Je doute! je doute...

*
* *

Le 26. — Inquiétude.

On dirait qu'à présent que me voici fixée, et que ma tâche est bien nette devant moi, l'agitation de mes premiers jours me manque, et qu'il se creuse autour de moi, en moi, un vide que je ne puis combler.

J'ai erré dans le crépuscule d'hiver avant de rentrer. Pourtant le pavé était mouillé, la bise rude et les rares réverbères vacillaient au vent. Mais de-ci de-là une devanture projetait sa lueur, des passants allaient et venaient, et ce mouvement du dehors trompait mon ennui.

J'étais montée, en sortant du Lycée, chez Mlle Bosselier. J'étais bien dans sa petite salle à manger, à bavarder doucement. Mais sa femme de ménage est venue lui rendre compte d'une commission; j'ai compris que je ne pouvais m'éterniser là; je suis partie, sans hâte; j'ai erré de peur de rentrer trop tôt; me voilà maintenant. Qu'étais-je allée chercher? je ne sais. Je n'ai rien rapporté...

Tant que va le jour, l'action du travail visible, l'entrain de la classe me soutiennent : je suis brave, je suis gaie; je fais rire les élèves, je ris.

Mais quand vient le soir, je voudrais que quelqu'un fût là, pour me dire : « Tu es fatiguée? repose-toi. — Tu es triste? Qu'as-tu? je vais te consoler... » Mais personne n'est là; je n'entends que le vent qui passe...

* * *

Le 24 novembre. — Je ne suis pas contente de moi, petit cahier, mon confident. Je sors du Lycée nerveuse, les joues brûlantes, la gorge sèche, épuisée, et non satisfaite, ayant trop parlé, m'étant trop excitée moi-même au jeu de mes

propres idées, au bruit de mes propres paroles. Les petites filles, déconcertées dans leurs répliques hésitantes par mes interruptions, se sont tues. J'ai fait pleurer Jeanne Fallourd. J'en ai eu du remords ensuite, je l'ai encouragée, et me suis aperçue qu'après tout elle n'était point sotte, que j'avais seulement froissé un petit amour-propre très tendre, et blessé un très humble désir de me plaire.

Faire parler, ce serait d'abord *laisser* parler. Nous ne le savons pas assez. Quelque chose manque à notre talent : le *respect de l'ignorance*; quelque chose à nos hâtives exigences de perfection : *savoir perdre du temps...*

Mais comment faire *expliquer le Cid en première année?* Comment faire lire ce poème d'héroïsme amoureux à ces enfants de douze ans, qui viennent des écoles communales avec le certificat d'études? Je l'ai lu, pourtant, moi, quand j'avais douze ans. Mais qu'y voyais-je alors? et qu'en aurais-je dit?

Mes élèves, peut-être, me l'apprendront?

Pour l'instant, je crois que nous ne nous comprenons guère : je les étonne; elles me déroutent.

Il faut que je m'efforce d'interroger autrement, de moins parler, d'écouter plus, de me laisser

conduire un peu par les élèves, au lieu de les entraîner si vite.

Enseigner, ce serait peut-être renoncer à bien des choses, en oublier beaucoup, et savoir au besoin en taire quelques-unes?

*
* *

Dimanche 13 décembre. — C'est la Fête de l'École aujourd'hui. Je suis un peu mélancolique en pensant que je n'y suis pas. J'ai écrit à Lucie Clerh, en lui envoyant mon petit lot, une lettre où je n'ai pu m'empêcher de m'attendrir.

Que de choses, que d'êtres déjà disparus dans mon jeune passé!

Mais combien il est réchauffant, en même temps, de songer que ce passé même a été, est encore fertile et bienfaisant. C'est de l'École que j'ai reçu hier les notes dont j'avais besoin pour mes cours. C'est de l'École que m'est arrivé la semaine dernière le *Bulletin de l'Association des Anciennes Élèves de Sèvres*, rappel de noms, de personnes, d'idées chères, signe éloquent d'une union qui se poursuit ininterrompue entre nos diverses, mais fraternelles solitudes.

*
* *

Le 25 décembre. — Noël. Je me suis levée tard. J'ai un joli feu. Dans cinq jours les vacances! Noël!

Mlle Ursule est toute joyeuse aussi. Elle vient de me conter comment saint Antoine de Padoue lui a fait miraculeusement retrouver ses bésicles, qu'elle avait posées, sans plus s'en souvenir, sur le bord de la fenêtre en arrosant ses chrysanthèmes. Je n'ai peut-être pas eu l'air très édifiée. Mais elle m'a pardonné.

Elles me pardonnent beaucoup, les bonnes âmes. Même je me suis aperçue hier qu'elles m'aimaient.

Il était convenu que j'allais avec elles à la messe de minuit à Saint-Eustase. Elles m'invitèrent à passer avec elles la veillée.

« Nous ne vous serons point de grande compagnie et notre cuisine n'est pas un salon, mais vous êtes seule, ce n'est pas gai pour une nuit de Noël », m'avaient-elles dit, et elles avaient mis à griller des châtaignes et à chauffer du vin vieux.

Pour reconnaître tant de bonne grâce et de

naïve délicatesse, je leur proposai de leur faire la lecture.

Jamais lecteur en renom, jamais diseur, non, que dis-je? jamais prédicateur ne fut écouté de la sorte. Elles respiraient à peine, elles n'étaient pas attentives, elles étaient émues! Je ne leur lisais pas d'histoires tragiques, pourtant, mais la nouveauté des images et l'harmonie des phrases leur était une fête attendrissante: elles versaient des larmes et s'essuyaient les yeux tout en souriant.

Et Mlle Angèle de me dire : « Êtes-vous heureuse de savoir si bien lire! Ah! ce n'est pas comme cela qu'Ursule m'épèle *la Croix*. Vous, rien ne vous arrête, il semble que vous parliez, on comprend toutes les paroles et on voit les choses que vous dites... ma chère demoiselle! »

C'était si comique et si touchant à la fois, cette extase où il entrait un respect admiratif, où ces vieilles filles mettaient comme une dévotion, que j'ai eu, moi aussi, les yeux vaguement humides. J'ai senti que c'était fini, que désormais je n'étais plus la locataire, l'intruse, mais « la demoiselle de la maison », que je n'aurais plus jamais besoin de réclamer mon broc et mes souliers.

J'ai senti, mieux encore, que je n'étais plus l'étrangère isolée, la pauvre sans famille, et je me suis laissée envahir par la douceur — absurde, peut-être, mais toujours chaude et protectrice, d'où qu'elle nous vienne — d'être aimée.

*
* *

Le 5 janvier. — Me voici revenue. Oui, me voici revenue, mais que mon cœur est lourd! Ce congé tant attendu a été si court, qu'à peine arrivée, la pensée du départ l'a déjà diminué; et maintenant ces moments si doux, mais si vite écoulés, me laissent après eux un trop long temps pour les revivre et les regretter.

Maman ravie et toute consolée de me reprendre; — tante Caro heureuse, non plus de me voir, hélas! mais de m'entendre... — Ah! chers yeux, chère tête! chères mains fines qui vous étreignent! Ah! minutes indicibles, où l'on ne sait ce qui l'emporte, de la douleur ou de la joie...

Charles était là aussi, pour deux jours seulement. Il retournait au fort de ***, poste perdu en pleine Argonne. Il est grand, robuste, hâlé, farouche, content. Il fait la classe à ses hommes,

et les réunit le soir pour des lectures. Nous avons disputé morale, grammaire, histoire. C'est singulier, mais il y a quelque ressemblance, dirait-on, entre un conscrit de vingt ans et une petite fille de quatorze, entre un sous-lieutenant de fraîche promotion et une Sévrienne qui débute. Que de discours avons-nous échangés! Que de confidences! Que de folies!

Pourquoi n'y a-t-il pas un Lycée de jeunes filles à X***?

Mais non : il faut s'en aller ainsi, chacun par son chemin, s'en revenir seul vers le labeur isolé, et rentrer dans sa chambre froide et déserte pour s'asseoir devant sa table et poser son front dans ses mains. On voudrait s'imaginer que je ne sais quoi d'animé, de tiède et de tendre vous a suivi; on croit entendre des bruits amis; on se retourne : ce n'est rien, c'est le silence, c'est la nuit.

> Ne frappe-t-on pas à ma porte?
> Pourquoi ma lampe à demi morte
> M'éblouit-elle de clarté?...
> Qui vient? Qui m'appelle? — Personne;
> Je suis seul; c'est l'heure qui sonne.
> O solitude, ô pauvreté!

Presque malgré moi, je me dis et me redis ces vers; leur écho me poursuit. Ils me pénètrent

l'âme. Ils me sont venus tout à coup du fond inconscient de ma mémoire, comme un cri de la nature :

O solitude, ô pauvreté!

*
* *

Le 8 février. — J'ai délaissé longtemps, trop longtemps, ces entretiens du soir avec ma plume et mon cahier.

Était-ce l'hiver? la fatigue? J'avais la voix enrouée, je me sentais fiévreuse, et la nuit une âpre douleur me mordait, me brûlait la poitrine. Le matin, au seuil des classes, Mlle Putoy me disait avec son éternel sourire : « Vous êtes pâle, mademoiselle; est-ce que cela ne va pas? » et j'entrais faire mon cours. Mlle Bosselier m'a grondée, m'a fait de la morale, et m'a menée chez son médecin. Quelques remèdes, un peu de repos, de bonnes paroles, et me voilà guérie. Ma voix revient. Je dors. Les demoiselles Dambreville m'entourent de petits soins; même je bois le soir, pour réjouir le long visage de Mlle Ursule, un grand bol de tisane avant de me coucher.

Toutes ces puérilités me semblent douces. Je

goûte la vie et je me rattache au travail comme après une vraie maladie, ou comme après une victoire.

N'en est-ce pas une, aussi, que je viens de remporter? J'ai franchi un moment de détresse où j'aurais pu sombrer: j'ai été lâche, je ne le suis plus, et j'en éprouve comme une renaissance de courage. Ces défaillances, ces doutes, cet ennui, c'était le baptême du feu!

L'épreuve est finie; l'étape est dépassée : en route, Soldat! tu es bon *pour le Service!*

La certitude que je recevais une trempe nouvelle et décisive s'est levée en moi, claire, distincte, irréfutable, l'autre matin.

Je m'étais levée de bonne heure pour préparer un cours que, trop lasse la veille, j'avais laissé inachevé. Les tisons, rassemblés misérablement, fumaient dans l'âtre. Le petit jour était blême. J'avais mal à l'estomac, je frissonnais, et je me disais : Étrange destinée! Pourquoi suis-je ici à souffrir, tandis que maman, là-bas, se lève inquiète, tandis que Charles, debout aussi dans la pâleur glacée du premier matin, marche à son devoir en pensant à nous peut-être?

Quelle loi aveugle a jeté ainsi nos vies de part

et d'autre, augmentant la misère de chacun de la misère de tous, violant la nature, la tendresse et le bonheur?

Nulle réplique. — Le déchirement; le désespoir?...

Cependant, dans les battements de mes veines et les palpitations de mon cœur, semblait sonner, triomphante la charge de l'énergie décuplée. Il le faut! il le faut! Je le veux! je le veux!

Une volupté singulière naît de cette souffrance, une ardeur éperdue de cette lutte.

Je souffre et je veux souffrir, je vis, je résiste, je me vois vivre et résister, je me sens grandir et me dresser sur ce point infime du monde comme une force nouvelle.

Capituler? renoncer? Allons donc! Se décourager? tomber malade? je n'aurais pas assez d'endurance physique pour porter les premières fatigues du métier? pas assez de ressort moral pour en essuyer les premiers mécomptes? Défaillir ou déserter, ne serait-ce point la même chose? Quel recul! quelle honte! quel chagrin!

Ma vie et mon avenir, l'espoir de maman, la dignité de ma carrière sont dans ma main, et voilà le cas que j'en ferais!

De quoi me plaindre, en somme! De n'être pas assez choyée, cajolée et plainte? Chacun, ici, a bien assez de suffire à sa tâche: et dans l'ordonnance sociale de toutes les vies, qu'est-ce que ma novice existence? Celle-ci n'a, ne peut avoir sa raison d'être qu'autant qu'elle rentre dans l'ordre universel, qu'elle le sert et le consacre...

Certes, me voici loin de mes cours de philosophie et de mes notes de l'École: mais jamais je n'en fus si profondément imprégnée : Devoir, nécessité, finalité, j'ai dépensé beaucoup d'encre et de paroles à vous opposer, ou à vous concilier; mais c'est Vous qui parlez à cette heure.

Pourquoi suis-je à cette place? peu importe. J'y suis, ma noblesse est d'y rester et d'en faire, parce que j'y suis, un des instruments de la fin mystérieuse de l'univers.

*
* *

Le 12 février. — L'air gris, le vent, la pluie; les jours qui passent. — Mes classes m'occupent, occupent mes heures et mon esprit; elles me captivent peu à peu; j'y trouve, à côté et en dépit des déceptions de la première heure, un intérêt vivant.

Mais je ne suis pas encore habituée à cette allure sautillante, dispersée, que prend le travail, haché par les heures des classes, réparti en tant de matières diverses. Entre les cours du matin et ceux du soir, on a juste le temps de déjeuner, et, quelquefois d'annoter un devoir ou de relire un texte. A quatre heures on est libre, mais on est bien fatigué pour entreprendre un ouvrage de longue haleine; et d'ailleurs, le lendemain réclame déjà quelque préparation immédiate.

Ainsi, un travail pousse un autre travail, une semaine s'enchaîne à une semaine, et l'on a l'impression de ne pas s'appartenir, de faire de l'ouvrage hâtif, superficiel, plus utilitaire qu'utile, — et sans valeur en soi.

Les cours de psychologie, en cinquième année, voudraient pourtant une étude plus recueillie et plus soutenue : mais il ne s'agit pas seulement de les *méditer*, il faut les *faire*.

Allons rêveuse, dépêchons-nous!

*
* *

Le 17 février. — J'avais autrement conçu la vie sociale. Est-ce parce que je ne la connaissais

pas? Est-elle réellement si étroite et si pauvre?

Je n'ai rencontré que papotages, commérages, platitudes, médisances, méchancetés. Je me surprends, au retour, à saluer ma solitude comme une amie.

Ma directrice m'avait dit : « Nous ne faisons pas de visites en corps, mais il est d'usage, après le nouvel an, d'aller voir la sous préfète, les dames du maire, de l'inspecteur d'académie, du proviseur, etc... » Déjà Mlle Bosselier m'avait frappée d'étonnement et d'effroi en me demandant : « Quel sera votre jour? —?... — Votre jour de réception? » — Moi, miséricorde, un jour de réception! Cette idée m'a paru ridicule d'abord, navrante ensuite. Je n'y étais pas préparée. Je m'imaginais confusément que les quelques personnes avec qui j'entrerais en relations viendraient, sans façon, prendre, comme à Sèvres, une tasse de thé dans ma chambrette. J'ai été épouvantée à la pensée que des dames en toilette, que je ne verrais qu'une fois l'an, que peut-être des messieurs, monteraient l'escalier qui craque et envahiraient ma retraite. Que leur dire? Comment les faire asseoir sur mes chaises de paille et sur mon unique fauteuil?

Je me suis révoltée... et puis, j'ai fait comme tout le monde. J'ai dit que je serais chez moi le jeudi (pas bien souvent, peut-être?); j'ai retenu une voiture, et j'ai accompli les rituels pèlerinages.

A quatre heures passées, après la fatigue du Lycée, mettre à la hâte un chapeau neuf, des gants clairs, et, tête lasse, pieds gelés, s'en aller de porte en porte dans une vieille calèche mal jointe aux odeurs de moleskine, j'ai connu ce supplice étrange. Je me suis assise, gauche, en des salons rigides. J'ai entendu de vieilles dames loquaces se plaindre des bonnes, des lampes à pétrole, et des « jeunes filles d'aujourd'hui ». J'ai vu des messieurs muets faire signe à leurs épouses, au bout de cinq minutes, qu'il était temps de se lever, pour continuer la « tournée ».

De ces échanges d'hommages et de compliments, nulle cordialité ne se dégageait. De ce commerce entre des hommes, il semblait que l'humanité fût absente. De ces morceaux de phrases qui se croisaient, il ne se formait aucune conversation.

O mon petit cahier! ô mes pantoufles, ma robe de chambre! livres aimés, flamme de mon feu,

ronron de la piqueuse monotone! avec quel élan de bien-être, de délivrance et de gratitude je vous bénis! Quand je vous retrouve et que j'ai fermé ma porte, je puis enfin redevenir moi-même. Je sens à présent combien vous m'êtes précieux, et je ne donnerais pas pour un trésor cet isolement que j'ai parfois déploré, cet isolement sacré où je me retrouve entière, — loin de ce qu'on appelle le monde, — avec ma pensée.

* * *

Le 27 février. — Je suis irritée, agacée; je ne le voudrais pas être, et je le suis.

Une petite histoire, au Lycée, éveille et pose en moi bien des questions.

Mes cours en cinquième année m'entraînant à des causeries directes avec mes grandes élèves, peu nombreuses, je leur avais prêté quelques livres, de ceux qui élèvent et charment en même temps, et sont en quelque sorte du patrimoine de l'éducation. Nous en parlions ensuite à l'issue de la classe. Parfois deux ou trois élèves me suivaient ainsi dans la cour, me confiant leurs pensées inexpérimentées et curieuses, m'assail-

lant de questions, et m'ouvrant un peu plus avant leurs natures, jusqu'ici fermées. Je partais, contente d'avoir parlé, un moment, non plus comme un professeur, mais comme une confidente, et d'avoir reçu, non plus des réponses apprises, mais des paroles toutes spontanées.

Madame la Directrice craint qu'on ne s'effarouche, en certains milieux de la ville, de cette liberté familière. Elle a désiré me voir garder mes livres et m'abstenir de ces entretiens. J'y ai consenti de bonne grâce.

Mais après, une amertume m'est venue au cœur. Je me suis dit : Voici; j'allais être pour ces jeunes filles un peu comme une grande sœur; je leur apportais, dans toute leur fraîcheur naturelle, mes impressions et mes idées; je leur communiquais quelque chose de ma vie intime; je caressais le rêve de me livrer à elles telle que je suis, et ainsi de les appeler à moi, puisque le meilleur moyen de prendre les âmes, c'est de se donner à elles... Eh bien! non, ce n'est pas possible.

Que je sois pour les élèves une bonne machine intellectuelle à corriger des devoirs, expliquer des textes, fournir des jugements et des développements suffisants sur toute question d'examen :

pour moi, pour moi *seule*, le monde des souvenirs imagés, des élans personnels, des attendrissements et des gaîtés; pour moi *seule* l'océan d'idées et de rêves soulevé par un beau livre. Il ne faut pas que je mêle mon existence, de trop près, à celle des élèves.

Comment donc les aimerai-je? et comment m'aimeront-elles? Mes imperfections, je le sais, pourraient les gâter... Mais il est étrange, il est dur de n'être pour elles qu'une figure. Être soi-même, est-ce que cela ne vaudrait pas mieux? Est-ce que le grand souffle de *sincérité* qui passerait alors de moi à elles ne purifierait pas de tout mélange, ne transfigurerait pas tout ce que je leur dirais?

Haute et grave question; difficile problème!

* * *

Dimanche 2 mars. — Recherches lentes, indécision. — Il a plu toute la journée et ce bruit sans fin d'eau qui ruisselle, ce clapotement de terre mouillée n'ont fait que bercer ma torpeur. Une grisaille invincible vous envahit et vous embrume : sensations, sentiments, idées, s'amor-

tissent. Était-ce autrefois, aujourd'hui, que j'ai entendu telle chose, dit telle autre? je ne sais. On dirait que depuis des années il pleut ainsi autour de nous, et que rien n'est réel que ce voile frissonnant qui nous enserre.

Oh! entendre doucement de la bonne musique, ou écouter de beaux vers!...

* * *

Le 7 mars. — Embarras de trouver des sujets de composition française, qui ne soient pas des thèmes rebattus de pure scolarité, et qui enseignent à retenir, à peindre, à composer. — Jusqu'à la troisième année au moins, et même au delà, les donner plutôt descriptifs ou narratifs que purement littéraires, : ceux-ci deviennent, entre les mains des petites filles, de dociles compilations. — Les chercher, non dans les livres, mais dans la nature et la vie.

* * *

Le 9 mars. — Grande émotion, ce matin : inspection du Recteur en quatrième année. Je

n'avais pas trop peur; mais je sentais mes mains trembler, en tournant les feuillets de mon livre, et je m'en irritais sans pouvoir me vaincre.

A la sortie des élèves, j'attendais, palpitante, une critique en règle. Elle s'est bornée à quelques mots bienveillants, en somme, et à quelques conseils généraux : « Se défier de donner trop dans le détail, *défaut commun aux femmes*, et fréquent chez les jeunes professeurs désireux de *trop bien faire* : Vous insistez sur un point particulier, parce qu'il vous intéresse, et vous le placez ainsi, dans l'esprit des élèves, au même plan que l'idée essentielle de votre leçon. — Alléger, écourter, plutôt que charger et qu'étendre. Ne pas craindre d'être élémentaire, pourvu qu'on soit juste, et de sacrifier l'originalité à la clarté. »

Oui.... je vais tâcher de suivre ses conseils. — Maintenant il est reparti, il pleut toujours, et les jours continuent à pousser les jours...

*
* *

Le 16 mars. — Rencontré ce mot de Gœthe : « Le meilleur de soi-même, il faut le garder pour soi. »

Il a remué en moi tous mes doutes. Faut-il ne donner aux élèves qu'une partie de soi-même? Faut-il leur dire tout ce qu'on pense et se montrer à elles ingénûment?

Seule, l'entière sincérité peut conquérir et féconder. Elle est l'unité. Elle donne la force. Nous le sentons; les élèves le devinent. Jeunes filles, nous sommes tentées d'être pour elles des amies; elles, séduites par ce que nous leur apportons de spontanéité et de vie, viennent à nous volontiers. C'est charmant; mais des dangers se révèlent aussitôt. Comment être assuré qu'un peu de manège chez les élèves, qu'un peu de vanité chez le professeur, ne mêleront pas leurs jeux puérils et excitants à cette tutelle d'abord toute noble et désintéressée? Si la *personne* du professeur masque aux élèves son *enseignement* même, le but est dépassé; et la porte innocemment peut s'entr'ouvrir à toutes les malveillances d'une critique sournoise et timorée.

Garder, alors, sa vie privée par devers soi, jalousement? Ne faire qu'entrer et sortir, qu'apparaître avec ponctualité pour disparaître avec prudence? Faut-il en arriver à ce pharisaïsme qui consisterait à dicter ses cours impeccable-

ment, à faire répéter solennellement les leçons, à craindre la surprise d'un sourire, à répondre aux bonjours des enfants d'un signe sec et calculé, et, rentrée chez soi, à prendre en « débinant le Lycée », sa revanche de cette gravité de façade, de ce « métier » scolaire?

Je conçois tous les périls où peut entraîner l'indiscret abandon d'une trop ardente personnalité. Tout en se livrant, elle s'étend, malgré soi : elle devient dominatrice et injuste, à l'égal du plus tyrannique dogmatisme, davantage peut-être...

Ni l'un, ni l'autre excès.

Soyons nous-mêmes, rien que nous-mêmes. N'altérons pas les fleurs divines du savoir par le mensonge. Mais, pour que l'enseignement demeure ce qu'il doit être, impartial, impersonnel, pur intermédiaire entre les esprits et les vérités, il est nécessaire que nous restions, pour les élèves, un peu distantes, et, en quelque sorte, un peu *abstraites*.

Si nous gardons au fond de nous-mêmes une « raison suprême » qu'elles devineront à peine, foi, doute ou pensée, elles nous écouteront mieux. Elles nous respecteront davantage, parce que nous leurs resterons un peu mystérieuses...

L'art suprême, enfin, serait de savoir s'oublier, de penser aux élèves uniquement, lorsque nous sommes avec elles; et de laisser tomber, pour communier avec elles, le bagage déjà trop lourd, parfois, de nos tristesses, et de notre science avertie et désabusée.

Alors nous deviendrions un peu *elles*, sans cesser d'être *nous*. Il n'y aurait là ni comédie, ni déguisement; rien qu'une appropriation toute naturelle du maître aux élèves.

Être vrai toujours, mais ne pas l'être à tort et à travers, ce n'est pas, après tout, très difficile. Le grand mot d'ordre, c'est l'*à-propos*; et ce grand secret qui résout le problème n'est qu'une délicate question de tact.

« Aimez, a dit saint Augustin, et faites ce que vous voudrez. » Non, hélas! car on ferait trop souvent des sottises. Aimer, vouloir, ce n'est pas assez, ou c'est *trop*. C'est encore l'intelligence, « mesure de toute chose », qui établit la juste conciliation entre une exubérance enfantine et une indifférence stérile.

Ce n'est pas à la sincérité aveugle, simple mouvement du cœur, à nous conduire, c'est à la sincérité clairvoyante. Se donner, c'est bien. Savoir

tout ensemble se donner et se garder, c'est mieux.

*
* *

Le 25 mars. — Voici venir le printemps. Il est inquiet encore, il hésite aux vents variables qui passent, tantôt tièdes, tantôt aigus. Il est mélancolique surtout, dans ses incertitudes troublantes. Ce n'est pas le *Primavera, gioventu del' Anno*, ce n'est pas lui encore.

En tournant ce matin le Parvis Saint-Eustase, j'ai aperçu pourtant quelques pousses microscopiques au marronnier qui dépasse le mur bas du presbytère. J'ai pensé qu'elles devaient avoir peur de naître, les pauvres petites; et j'ai imaginé un sujet de composition qui serait un dialogue entre le vieil Hiver et le Printemps adolescent. — Celui-ci, timide, partagé entre le désir de s'élancer en avant, et la crainte de l'inconnu, balance encore, mesure du regard la route, interroge le ciel. — Le vieillard, lent et grave, lui dit qu'il *faut* aller : c'est son tour. Ne sera-t-il pas récompensé par la fête, qu'après les premières rudesses, lui donneront les choses? Être utile, venir à son heure, c'est aussi la loi des saisons...

Je vais essayer d'en faire un sommaire pour la troisième année. Si cela pouvait leur éveiller l'imagination! j'entends l'imagination au vieux sens cartésien : la renaissance en la pensée des sensations et des images; car, pour l'imagination qui invente de romanesques et ineptes intrigues, elles en sont riches, autant que de fautes d'orthographe!

*
* *

Le 26 mars. — L'Imagination et l'Orthographe? J'y songe. J'observe.

Les enfants qui ne peuvent arriver à retenir la physionomie des mots sont aussi les enfants qui n'ont pas d'imagination. Leur regard glisse sur les objets, et leur cerveau ne garde pas l'empreinte des formes. Elles pourront se retrouver parmi les chinoiseries logiques et illogiques de l'accord et de la syntaxe : elles persisteront à écrire les termes usuels, avec une fantaisie bizarre ou une pauvreté plate.

Une d'elles m'écrit tantôt Cendrillon : *Cendrion*. Elle a lu le conte : elle s'en souvient, dit-elle, mais elle a oublié le *mot*. Je veux alors lui faire retracer, en quelques traits caractéristiques,

cette histoire de Cendrillon : elle ne peut y parvenir nettement, les expressions lui échappent. Sous ce front uni, qui cependant se plisse dans l'effort, les souvenirs sont confus et insuffisants. Elle ne voit pas, d'un jaillissement soudain et clair, apparaître en même temps le mot, inoublié, dans sa physionomie primitive, et l'image qu'il évoque, une petite fée grise accroupie sur les cendres du vaste foyer.

Les sensations intellectuelles demeurent en elle molles et peu durables.

Au contraire, celles qui — je le sens — suivent par l'imagination les récits que je leur fais et les explications que je leur donne, qui *voient* des yeux de l'âme les images surgir des livres, des dates et des atlas, celles-là sont aussi celles qui savent, du premier coup, comment mettre l'orthographe.

Pour développer l'habileté précise de la mémoire visuelle, il serait donc nécessaire d'apprendre à ces jeunes étourdies la forme des mots; pour enseigner l'orthographe, il faut développer l'imagination.

Professeur d'orthographe! Je m'indignais d'abord d'avoir passé par Sèvres et l'Agrégation

pour venir faire ce métier. Mais je comprends à présent que ce n'est pas trop de tout ce que je puis savoir, de mes recherches, de mes réflexions, pour corriger les fautes d'orthographe d'une enfant de treize ans.

On croit que tout le monde peut faire une dictée? Mais l'exercice des dictées, tel qu'on s'en acquitte généralement, est absolument stérile.

Ce qu'il faut, c'est apprendre à *lire* avant d'écrire, à lire, c'est-à-dire à voir et les mots et les formes qu'ils appellent dans le souvenir. Arriver à l'exacte et rapide correspondance, dans l'imagination, du mot écrit et de l'objet dont il est le signe, c'est l'art d'écrire, c'est aussi l'art de parler, et c'est, au fond, tout le secret de la connaissance correcte d'une langue. N'est-ce pas ainsi qu'on apprend véritablement les langues étrangères? N'est-ce pas en accouplant, soigneusement et toujours conformément aux lois et aux besoins de l'esprit et des sens, la signification des mots avec leur figure? Pourquoi ne pas appliquer cette méthode, si rationnelle et si pratique à la fois, à la langue maternelle?

Seulement il faudrait abolir, ou du moins restreindre cette coutume de faire écrire machinale-

ment, sous une dictée machinale, des phrases composées de mots qui, souvent, frappent pour la première fois l'oreille des enfants qui les transcrivent. Des lectures les remplaceraient — puis des phrases inscrites au tableau de mémoire — et des *exercices*, enfin, *d'imagination*.

Dire aux élèves :

« Le temple est en ruines »..... Comment écrivez-vous ruines? — Au pluriel! — Au singulier! — ..... Et leur faire trouver qu'il faut le pluriel, parce que *ruines* évoque un amoncellement vaste, des degrés de marbre, des fûts de colonnes encore debout, un pêle-mêle grandiose et religieux encore; *ruine* n'appelle qu'un pan de mur vague et sec.

*
* *

Le 22 avril. — Les vacances de Pâques sont venues et ont passé très vite. Me voilà de nouveau parmi les longs silences et les heures réfléchies d'ici; et le travail journalier m'a reprise toute. Visite hier de l'Inspecteur d'Académie, pressentiment de l'Inspection générale. Je suis un peu mélancolique, mais en bonnes conditions

de travail, pourtant. Il fait un temps délicieux, attendrissant et moite; et l'air provincial a des bonhomies tranquilles, des familiarités reposantes qui enveloppent les vies laborieuses d'un insensible charme...

*
* *

Dimanche 1er mai. — A la fenêtre ouverte, tandis que les cloches balancent dans l'air calme leurs appels mystiques. Les sonneries des Carmélites vibrent d'un son argentin et doux à travers l'espace, tandis que le bourdon de Saint-Eustase verse jusqu'à moi, le long des toits en pente, son frémissement grave.

Au delà de la rue étroite, je plonge de ma fenêtre sur le jardin du presbytère, qui, tapissé au fond de sombre lierre, prend, entre ses murs moussus et lézardés, des profondeurs recueillies. Je me suis crue très loin du « siècle », détachée de tout, et, solitaire, j'ai rouvert d'un doigt lent le livre des solitaires, l'*Imitation de Jésus-Christ*. Debout devant la fenêtre, j'en ai goûté, plus que jamais, peut-être, la suavité forte des paroles. Puis, je me suis arrachée à cet ensevelissement

trop doux : nos âmes de vingt ans ont besoin d'autre chose que de ces mots de renoncement, de ces murmures d'humilité, de ce recul vers le ciel des cloîtres, et l'on ne peut, tout un jour, écouter sonner les cloches.

* * *

Le 7 mai. — Achevé de lire *Esther* en première année.

Que d'impressions vives, que d'exclamations amusantes parmi ces petites! Elles s'intéressent infiniment à Esther. Elles comprennent à moitié; mais le sort de cette belle jeune femme qui tremble de crainte devant un souverain fastueux et terrible, les touche et les attache. Elles suivent les péripéties de cette action simple et sombre avec l'émotion ravie dont elles suivent les contes de fées...

Et n'y a-t-il pas, au fond de toutes les grandes œuvres poétiques, un immortel conte de fées?

Qu'on ôte les grâces exquises du langage, qu'on fasse abstraction, si l'on peut, de l'intérêt psychologique, qu'on ne retienne que les grands traits et les éclatantes images, qu'on lise enfin comme un enfant, pour connaître l'*histoire* : ne

restera-t-il pas d'*Esther* une vision frappante et naïve, du *Cid* une aventure merveilleuse, d'*Iphigénie* une fiction poignante?

Charles Lamb, le capricieux humoriste anglais, a écrit pour les enfants des « Contes tirés de Shakespeare », *Shakespeare's tales* : livre charmant, livre à la fois de poète et d'éducateur... On peut tirer des contes d'Homère, de Virgile, de Dante; on en peut tirer de Corneille, de Racine, de Victor Hugo : ils y sont; ils y étaient dès l'âme créatrice de leurs auteurs, car les plus beaux rêves des hommes sont presque semblables aux rêves inexprimés des enfants.

Nos habitudes savantes, les procédés dont trop souvent on nous fagote les textes, nous en dérobent cette ingénuité.

Eh! bien, avec, et en dépit de tout ce que je sais, de tout ce que je puis dire sur *Le Cid*, il sort encore, du livre refermé du vieux Corneille, une grande silhouette, héroïque et puérile ensemble : celle d'un Rodrigue toujours jeune, toujours beau, toujours brave et toujours amoureux, qui a oublié s'il est Espagnol ou Français, s'il a passé ou non par l'hôtel de Rambouillet, qui ignore tous les flots d'encre que la critique a versés pour

lui, et sur lui, et, rapière au poing, panache au front, demeure le Victorieux, l'Aimé sans rival, le Prince charmant qui saura bien, en mettant d'accord la vertu et l'amour, se faire épouser des Chimène, et des Peau-d'Ane...

*
* *

Le 16 mai. — Petit « à tous les jours ». Rien de saillant : le travail quotidien qui se fait et se défait, se crée, s'organise et s'écoule au jour le jour. Cette dispersion incessante de l'effort me gêne encore; pourtant elle est la vie, elle est la souplesse et la mobilité de la vie, jamais fixée, jamais définitive, toujours en marche.

A Sèvres, à l'Agrégation, on compose une leçon, on la présente, on en reçoit quelques éloges et quelques critiques, puis on s'en va, abandonnant derrière soi l'ouvrage terminé. Ici, *rien n'est jamais fini*. On fait une leçon, et, tout en la faisant, on s'aperçoit que les élèves l'entendent mal : pour réveiller leur attention, on remanie chemin faisant son exposition, parfois ses idées; tout en parlant, on découvre, on arrange, on invente. Ce n'est pas tout encore.

Vient l'interrogation, qui vous renvoie de votre leçon une image transformée, déviée, méconnaissable, ou seulement insuffisante : il faut encore la redresser, la reprendre, et, en même temps, prévoir et prévenir des erreurs semblables dans la leçon du lendemain.

Un courant toujours en mouvement, action et réaction, flux et reflux du professeur sur la classe et de la classe sur le professeur, s'établit et circule. C'est lui qui vous entraîne, rapide sans doute, trop rapide, inconsidéré souvent, contraire aux méditations profondes, aux achevées et idéales constructions de la pensée dans son recueillement égoïste; mais, à tout prendre, adaptant à merveille l'enseignement à ses destinations vivantes, et vous donnant le plaisir et l'orgueil de manier une matière plastique et pourtant animée, dont les formes imprévues vous étonnent, à mesure qu'elles paraissent.

. . . . . .

Oui, l'enseignement est, dans quelque mesure, improvisation.

La classe est un public, une petite foule, si peu nombreuse soit-elle. On a beau préparer à l'avance, minutieusement, ce qu'on lui veut dire :

jamais on ne le lui dit exactement comme on l'avait rêvé. Des têtes levées, des regards, des attitudes muettes, rayonne une influence, et comme une atmosphère singulière. Ce n'est pas à telle et telle élève en particulier (quand même on les appellerait par leur nom) que l'on s'adresse; peut-on même dire que ce soit *aux* élèves?

C'est à *la classe*, à un être collectif qui se nomme la classe, qui a sa vie, qui a son âme. De quoi est faite cette âme? Qu'est-ce que *l'esprit de la classe*? Par moment il me semble que c'est de moi qu'il émane, que ma présence en est le foyer, et qu'il m'appartiendrait d'en changer à mon gré la direction et la pente. D'autres fois, je le sens extérieur, presque adverse, du moins indifférent, et, dans ses détours, impossible à saisir. Alors, j'éprouve un malaise; entre la classe et moi, on dirait qu'il y a une distance froide et vide: et je me dépense à la remplir et à l'échauffer, d'un effort qui m'irrite, parce qu'il est factice. Quelle aisance, au contraire, lorsqu'il me semble que, les élèves et moi, nous n'avons qu'une pensée et que rien ne nous sépare!

Quelques élèves, parfois, meilleures que les autres, suffisent à répandre l'attention, l'ardeur,

la bonne volonté. Une méchante élève peut tout perdre. Il y a de bonnes classes, il y en a de mauvaises; il y en a de banales et dociles; il y en a de curieuses, et de passionnées...

Les petites personnalités des enfants s'y fondent, mais aussi s'y transforment les unes dans les autres, en vertu de lois décevantes et incompréhensibles. Moi-même, je ne suis pas bien sûre, (si je donne à ma classe une part de moi-même), de n'en pas aussi recevoir quelque chose; et plus je me laisse gagner par son esprit, — sans tout à fait le subir, — plus j'en fais entrer la conscience dans la mienne, plus je m'approche des élèves et mieux je m'en fais écouter.

*
* *

Le 27 mai. — Lu du Bossuet. Découvert dans le sermon sur la Charité fraternelle un passage sur l'Amitié qui m'a surprise et enchantée. Ah! quelle âme superbe, toute réjouissante à connaître, en qui toutes les vérités se sont rencontrées et unies avec une telle harmonie, si parfaitement rationnelle, sans une ombre, sans un scrupule, sans une défaillance!

Je vois qu'Eugénie de Guérin le cultivait: sans doute elle y a beaucoup puisé... Je l'aime, cette Eugénie, décidément. Je la trouvais autrefois trop dévote et trop vieille fille, avec ses homélies, sa chienne et son oiseau. Mais, à la lire de près, sa dévotion apparaît si purement raisonnable, elle a des délicatesses si charmantes, qu'on s'y laisserait convertir. Et quel sentiment intense et profond de la solitude! Moi, qui me fais parfois aussi l'effet d'une châtelaine perdue, en écoutant siffler le vent du soir, je lui trouve des mots qui me traversent jusqu'au cœur.

* * *

Le 31 mai. — L'Inspection générale est passée, bien passée : quel bonheur!

Je viens d'écrire à Maman pour la lui raconter en grand détail; elle va être contente.

J'y songe à présent pour moi-même, et j'y revois certaines choses qui, dans mon premier trouble, avaient glissé sur moi.

C'était en quatrième année; nous lisions du Ronsard. Il a eu un mouvement un peu maussade des lèvres : « Pourquoi Ronsard? — Mais,

monsieur l'Inspecteur général, c'est que c'est le programme : Morceaux choisis du XVI^e^ siècle... » Il a souri : oui, le programme... et, derrière son lorgnon, son regard perçant et narquois semblait achever : le programme, à quoi bon? Ce ne fut qu'un éclair. Il passa en revue les compositions françaises, interrogea, parla, et n'eut plus que d'encourageantes paroles.

Ce qu'il disait tombait de haut, venait de loin, faisait entrer dans notre petite classe un large souffle du dehors. Je me rends compte que ces programmes chargés, bourrés, dont nous sommes les martyres, doivent sembler à son esprit profondément cultivé, accoutumé aux idées générales, des bagatelles enfantines. C'est lui qui a raison, ce sont eux qui ont tort. On pèche autant par minutie et par excès de scrupule que par négligence, quand il s'agit de les suivre : y encadrer son enseignement, c'est bien ; l'y soumettre c'est tomber dans le formalisme, se river à la « lettre, qui tue »... Moi aussi, je vais devenir philosophe...

* *

Le 11 Juin. — Mauvaises nouvelles de tante Caro. Ciel lourd. Lassitude.

La petite boulangère est venue me réciter sa leçon. Étrange petite! avec ses dix ans si frêles, si blonds, ses grands yeux pâles, et sa bouche trop rouge aux lèvres entr'ouvertes.

Je la voyais toujours suivre timidement la mère Jean, la vieille paysanne qui vient faire la lessive dans la maison; et je m'étonnais qu'elle fût la fille de cette maritorne aux bras gercés et au parler rugueux. Un jour Mlle Angèle m'a raconté son histoire : un père qui boit, une mère qui se tue de travail, enfourne et passe les nuits, cinq grands frères en train de mal tourner, et toujours ces yeux effrayés et ces lèvres humides, trop rouges et trop entr'ouvertes.

« Tenez, mademoiselle, vous qui savez tant de choses, vous devriez bien lui donner une petite leçon de temps en temps, le dimanche; et il y a dans le buffet, sans vous offenser, le reste de votre vin de quinquina, qu'on pourrait bien lui faire boire.

« Pauvre petite, si gentille au milieu de tous ces

mauvais garçons, si on pouvait seulement l'élever à peu près, et qu'elle soit reçue à son certificat, on pourrait encore la sauver... Si vous voulez y faire seulement un peu d'attention, je suis bien sûre que la mère vous cuira une galette de temps en temps et nous soignera notre rôti sans rien demander... »

Je lui fais apprendre un peu d'histoire, je lui fais faire de petites dictées; je lui montre des images et je lui dis des contes; elle commence à rire quelquefois. Quand elle me voit passer dans la rue, elle devient toute rouge en me disant bonjour, et elle m'apporte des boutons d'églantine et même des cerises, qu'elle doit voler par-dessus quelque haie...

La mère Jean la taquine, de sa grosse voix. Elle l'a chargée l'autre jour de me demander si je ne pouvais pas lui « faire une lettre » pour son fils, le sous-chef de gare. Je l'ai faite; et, depuis, j'ai une amie de plus, une amie en sabots un peu encombrante tout de même, qui raconte volontiers des anecdotes en demi-patois un peu... fortes, mais qui compte bien que j'irai un de ces jours goûter sa soupe et cueillir toutes les fleurs de son jardin.

Cœurs simples, ces gens du peuple ont des natures plus véritablement *humaines* que nous, et, quand je m'ennuie... eh ! bien, oui, quand je m'ennuie, un moment d'arrêt dans la grande cuisine, en bas, me fait plus de bien qu'une visite à la sous-préfecture.

Neuf heures du soir. — Il y a eu de l'orage. Dans la nuit tombant, le ciel s'estompe de nuages gris, dont la masse reflète encore la lumière du jour disparu. Un vieux cabriolet, lanternes allumées, passe au pas, balancé sur la route... Un rêve : s'en aller ainsi, bercée au fond de la capote, dans les grisailles ombreuses des chemins, la brise rafraîchisante sur les joues, tandis que quelques grelots tintent, et que les papillons de nuit frôlent les lanternes vacillantes... Il y a je ne sais quelle ballade russe, mise en musique par Moussorgski, je crois, qui dit quelque chose de semblable. Tante Caro la chantait autrefois. C'est un jeune homme qui s'en va, qui s'en va en berline, au long d'une route, à travers une forêt; et, tandis que le trot des chevaux le balance, il « chante les yeux de son amie, de beaux yeux fermés au jour ». Le rythme est cahotant, et d'une prenante mélancolie. Il me revenait aux

lèvres, toujours, quand je m'en allais, à moitié endormie, dans le petit jour froid, au fond de l'omnibus de B***. Je préparais Sèvres. Nous habitions loin. Il fallait partir très tôt pour être sûre d'être au cours à huit heures. Ces voyages étaient pénibles. Pourtant leur souvenir est poétique et doux. Nous ne gardons pas, à vrai dire, la mémoire de nos épreuves, mais la mémoire de ce que nous étions à l'heure des épreuves; et si nous étions alors confiants et tendres, le souvenir est toujours attendri et réconfortant.

*
* *

Le 16 juillet. — Soirs d'été, beaux, mais alanguis. Hier, après dîner, j'étais allée porter ma lettre à la poste. Il faisait grand jour encore. J'ai longé la place, traversé le boulevard, franchi les fossés, et je suis sortie de la ville.

C'est un des bienfaits de la vie de province, — de petite province — que de pouvoir s'offrir ainsi, dès que le cœur vous en dit, une excursion à la campagne.

J'ai marché jusqu'à la lisière des bois. Je me

suis assise sur un talus. Le jour peu à peu diminuait; des bruits apaisés s'émiettaient dans la lumière du soir; un parfum enivrant de foin coupé venait jusqu'à moi, des meules éparses au loin, et m'apportait avec lui toute la paix robuste de l'air libre.

Devant moi s'étendait la route qui, se déroulant hors de la forêt déjà assombrie, s'en allait à l'infini, entre les champs onduleux, vers l'horizon teinté de mauve. Que c'est joli, une route, une grand'route à perte de vue! Quel indéfini prolongement ouvert à la pensée, à la fin du jour!...

De l'autre côté de cette route, il y avait, arrêté et dételé, un véhicule bizarre. C'était une sorte de petite roulotte rapiécée, recouverte de lambeaux de toile cirée, sans forme, sans couleur. A l'intérieur, un fouillis de choses sans nom. A côté, un vieil homme était assis sur un petit escabeau à trois pieds. Il taillait quelque chose avec son couteau, d'une attention profonde. Ce devait être quelque rétameur ambulant : il était sale, loqueteux, chenu et vénérable. Dans ce recueillement du soir, au bord de ce grand chemin, il semblait lui-même pacifique et religieux, arrêté là comme pour toujours. Le paysage des champs

dorés et des bois verts l'entourait de sa grâce sérieuse et sereine.

J'ai pensé que sans doute il vivait de bien peu de chose, mais qu'il savait la Vie, et les Lois de la Vie peut-être? Mon âme un instant a été traversée d'antiques superstitions, un instant s'est souvenue des vieilles croyances aux bergers et aux mages, aux êtres silencieux et sauvages, vieillis sous le hâle sacré de la nature.

J'ai regretté l'enfance de l'humanité, ses joies frivoles et ses attentes mystérieuses qui suffisaient à combler les existences humaines.

Aujourd'hui nos activités éperdues ne parviennent pas à remplir nos âmes; et quel vide, souvent, dans les vies en apparence les plus multipliées et les plus utiles!

Depuis quelques semaines où, un peu fatiguée, je me laisse aller à ne plus faire que les choses obligées, je sens nettement ce défaut de nos labeurs artificiels, Je regarde se terminer cette première année de ma carrière : classement des compositions finales, notes trimestrielles, bulletins, voilà les fastidieuses et fades besognes qui constituent son testament. Ne suis-je pas en train de devenir un organe dans un organisme, un

outil dans une machine? L'initiative privée laisse si vite la place à l'ordonnance administrative, la responsabilité individuelle à la responsabilité collective! Voici un an seulement que je suis entrée dans l'engrenage. Y suis-je déjà prise?

Que je le veuille ou non, je ne m'appartiens plus à moi seule. Je suis liée à un ordre de faits et à une classe de personnes : au Lycée, aux élèves, à mes collègues, aux répétitrices, aux surveillantes avec lesquelles j'échange chaque jour la poignée de main fraternelle et les doléances communes.

Je m'en réjouis, et je m'en afflige. Je m'en réjouis comme d'une nécessaire solidarité; toutes les choses les meilleures sont l'œuvre de plusieurs, non d'un seul, et plus on vit par les autres et pour les autres, mieux en somme on vit pour soi. Je m'en afflige, parce que je suis dès à présent aux prises avec l'engourdissement dont nous entoure notre méthodique vie d'exil, avec la mollesse dont nous affaiblit notre routine de fonctionnaires.

Allons! Défends-toi. Respire l'air salubre des prés, marche sur la grand'route. Abstiens-toi de l'ennui, de l'oisiveté surtout. Supporte la lour-

deur des tâches monotones, et l'éloignement de qui t'est cher.

Tu te dis solitaire? Ne sais-tu pas que c'est la condition de ta vigueur, de ton sérieux, de tout ce qui est bon en toi? Tu le sais. Tu t'étonnes d'avoir, peut-être, un peu changé. Mais, dans la balance de cette année, bientôt close, ce que tu as gagné vaut bien ce que tu as perdu.

Voici venir les vacances, reprise des tendresses familiales, repos, retraite spirituelle. Refais ton corps et ton esprit, tous deux dispos, et forts tous deux!

*
* *

Le 19 août, Viarmes. — En vacances. Un tout petit jardin abandonné, plein d'herbes folles, qui sent le sauvage. Charles lit les journaux. Maman va et vient autour de tante Caro installée dans la salle à manger, monte et descend l'escalier, remue des choses dans la cuisine... Intimité calme, baignée de la douceur d'une halte vers midi, loin du passé, loin du futur.

Je me repose en cette tiédeur silencieuse; et pourtant, ma pensée, ce matin, est retournée vers

mes élèves. J'ai reçu, déjà, des lettres de plusieurs d'entre elles, et, au moment d'y répondre, je me surprends écartant les banalités aimables avec lesquelles il me serait si commode de m'en tirer, et glissant à des méditations nouvelles.

Les voici, ces lettres, sous ma main : deux sont d'écritures menues et quelconques. J'ai eu en les recevant, un mouvement d'humeur : « quatre pages! qu'ont-elles donc à me demander, ces grandes filles? Il va falloir leur répondre... » Deux autres sont d'un aspect naïvement ridicule : j'ai souri, en voyant arriver cette enveloppe rose vif, et cette autre à carreaux écossais éclatants. Maintenant, je les rouvre avec moins de légèreté...

... « Mademoiselle et Chère Maîtresse... »

Oui, sans doute la maman a dit : il faut écrire une jolie lettre à ta maîtresse... Mais, cette *lettre de vacances*, que ne représente-t-elle pas de respectueux efforts, de timidités vaincues, de soins, de vœux, de rêves! Ce papier grotesque n'est-il pas touchant, ainsi qu'une maladroite offrande? Cette grosse écriture appliquée, c'est la copie attentive d'un brouillon longuement barbouillé.

« Je vous souhaite de bonnes vacances, ma

chère demoiselle, et vous embrasse comme je vous aime », disent les carreaux écossais. « Je m'ennuie bien de ne pas vous voir, et vous désire une bonne santé », dit le rose vif; et je revois ces grosses joues rouges et cette petite tête espiègle et tendre, l'une et l'autre à leurs bancs de première année.

Mais, là-bas, c'était la cloche, la discipline, la communauté du travail aux mêmes heures, qui nous réunissaient.

Ici, dans ce petit jardin perdu, tout foisonnant d'herbes, je suis loin de tout cela, loin du Lycée même; et je sens mieux se révéler à moi, hors des apparences professionnelles et des abstractions du service, les liens particuliers qui se sont insensiblement établis entre mes élèves et moi.

Cette petite lettre rose vif m'annonce qu'on a coupé les peupliers du bord de l'eau, près du lavoir, et pense que j'en serai chagrine. Ils étaient entrés dans le sujet d'une composition française, ces peupliers, j'en avais parlé en classe; ils ont gardé quelque chose de moi aux yeux de cette enfant à qui j'appris à les regarder : je lui en suis reconnaissante, la fidélité de son souve-

nir m'est douce, et elle me devient elle-même à présent plus réelle, plus familière, plus proche, — plus semblable à moi, — plus chère par conséquent.

En voici une autre, une grande de cinquième année; en une lettre mince et pâle, elle me prie de lui donner des indications de lectures. Elle vient d'obtenir son diplôme: elle a « fini », comme elles disent. Elle ne sait plus que faire; et, déjà désorientée, désemparée presque, cherche une direction qui continue pour elle la direction du Lycée. Elle était gauche, lourde, muette devant moi. Sa lettre exprime plus de chaleur que je n'en attendais de sa personne terne, plus de délicatesse, d'affection, de ferveur que je n'en avais jamais espéré d'elle...

Cette autre est sa compagne. Elle aussi « a fini ». Elle a son brevet supérieur. Mais que va-t-elle en tirer? Prolixe, troublée, elle voudrait des conseils. Reviendra-t-elle au Lycée, pour y faire une sixième année? Sollicitera-t-elle un emploi d'institutrice dans une école communale? Ses parents le voudraient. Ils sont instituteurs tous les deux, dans leur village. Ils seraient heureux que leur fille leur revînt bientôt comme adjointe;

puis, ils lui feront épouser un jeune instituteur voisin, et ils vieilliront tranquilles.

Mais, elle, a des désirs plus inquiets et plus audacieux. Elle a pris, parmi nous, le sens des choses de l'esprit, l'habitude de la culture, le goût des villes. Il lui en coûte de quitter à jamais le Lycée, dont les classes, pendant des années, ont façonné sa pensée et nourri sa jeune imagination. Elle aimerait à s'y rattacher encore, et, avant de retourner pour toujours se fixer au village, à tenter quelque entreprise qui pût l'en faire sortir.

Sèvres? Fontenay? Un certificat d'aptitude secondaire? Un baccalauréat moderne, qui lui permettrait peut-être de faire sa pharmacie? Au reste, elle s'ignore elle-même, et m'appelle à son secours...

Mais que vais-je lui dire? Elle est honnête et bonne; elle est intelligente, plus précise en sciences que distinguée en lettres; elle a du courage; mais elle n'est pas d'une trempe qu'on puisse impunément, je crois, risquer en pleine bataille. Il faut avant tout l'empêcher de s'engager dans quelque chimère impossible. Mais où, comment lui trouver son chemin?

Notre enseignement a développé chez elle, avec les noblesses du désintéressement et les soucis de la beauté, le besoin de dépasser l'enseignement primaire. Il a allumé chez elle de généreux désirs, sans lui mettre aux mains d'outils pour les réaliser.

Moi-même, que sais-je au juste des carrières ouvertes aux femmes? Suis-je en mesure d'y préparer?...

« Espèce de professeur, me crie Charles, as-tu fini de paperasser? » — Mais ce n'est pas paperasser, que d'être professeur: c'est vivre, et c'est élargir sans cesse sa vie, jusqu'à pouvoir y faire entrer celles des autres.

* * *

Le 6 septembre, Paris. — Il faut l'avoir quitté pour en connaître toute la grâce, en savourer toute l'ivresse légère et le charme riant.

Charles et moi, nous avons tantôt passé le Pont-Royal, traversé la place de la Concorde et monté lentement l'avenue des Champs-Élysées, dans un ravissement ébloui.

Parmi ce mouvement spacieux, devant cette

harmonie vivante, je songeais à l'aspect fermé, farouche, des grandes maisons de province, et à la détresse morne qui me prend parfois, le soir, lorsque je passe, seule, devant leurs jardins enclos de murs et leurs façades mortes.

Ah! Paris! Paris!... Et pourtant, quand je me retrouve dans notre petit appartement de Paris — jadis pour moi tout l'univers, — que des voix enrouées montent vers ma fenêtre du fond de la cour étroite, avec les poussières des paillassons remués et les odeurs des cuisines, un dégoût me vient, et, en même temps, comme un regret, des petites rues propres aux pavés pointus, de la fraîcheur silencieuse des soirs, et de l'isolement aristocratique et reculé qu'on y respire avec l'air provincial.

*
* *

Le 20 septembre. — Déjà la pluie froide, et les jours courts. Je me suis surprise en train de m'ennuyer de mon oisiveté, et de rêver à mes classes.

J'ai passé en revue les matières des cours de quatrième année, et je cherche un moyen d'en disposer l'enseignement mieux que l'an dernier.

Ce n'est guère aisé : trois heures par semaine pour corriger la composition française, lire, réciter, préparer les auteurs, voir l'histoire littéraire de la France, depuis les origines jusqu'au XVIIIe siècle, et faire de la grammaire!

L'année passée, j'ai trop sacrifié l'histoire littéraire. Sans doute c'est chose moins souple, moins vivante, moins efficace, que l'étude des textes; mais si nous n'en donnons pas à ces jeunes filles quelque aperçu, qu'en sauront-elles jamais? J'ai entendu au diplôme une élève de cinquième année, brave fille d'un brave entrepreneur de peinture, hésiter sur l'époque où vécut Voltaire. Si elle ne la savait pas, ce n'est probablement pas chez elle qu'elle l'apprendra maintenant.

Ce qu'on peut alléger et réduire, sans trop de dommages, c'est la grammaire historique. Encore en faut-il un peu, car une revision soigneuse des grands usages de la langue est indispensable à ces enfants qui mettent à peine l'orthographe, et quelques notions d'histoire peuvent seules rendre cet enseignement neuf, attrayant et pittoresque.

*
* *

Le 4 octobre. — Je suis dans mon chez moi, qui sent encore un peu la naphtaline et le renfermé, mais qui se refait à moi tandis que je me refais à lui.

Les demoiselles Dambreville m'attendaient, avec de larges sourires sur leurs faces de vieilles béguines. Elles avaient mis le pot-au-feu, pour que j'aie du bouillon à mon arrivée, et avaient coupé les dernières roses-thé de leur jardin pour m'en faire honneur.

J'ai dormi, par-dessus mon voyage et leur souper, d'un sommeil sans rêves, sans réveils, où les dernières ombres mélancoliques du départ ont achevé de se fondre.

A huit heures, ce matin, j'étais dans la cour du Lycée. Saluts. Reconnaissances. Poignées de main. Embrassades. Mlle Putoy m'apprend, à mi-voix, avec importance et solennité, les grandes choses survenues pendant les vacances :

« Élise Fallourd ne revient pas; son père est venu faire une scène à Madame à cause de son échec au brevet; il la retire... Germaine Laudart

non plus ne rentre pas... petite perte... si mauvaise tenue. Enfin, malgré les absences, il y a douze élèves de plus que l'année passée : la rentrée ne sera pas mauvaise. Mais, la grande nouvelle, c'est que Mlle Despérac n'est pas là, vous savez? Elle n'a donné aucun signe de vie. On croit qu'elle va enfin arriver à se faire nommer à X..., et qu'elle ne reviendra pas. Madame n'en sait rien de plus, et en est soucieuse; si, du moins, elle avait été informée plus tôt! Mais une rentrée avec deux professeurs de lettres au lieu de trois, cela fera mauvais effet en ville. »

Autour de nous, le va-et-vient des élèves continuait.

Voilà Mlle Bosselier, déjà accrochée par un groupe de mères. Je m'esquive d'un autre côté... Ce sont mes élèves de l'année dernière qui m'entourent : il faut recommencer à embrasser, plus encore qu'à la distribution des prix! Mais ces rencontres de jeunes visages connus, dans cette belle lumière du matin d'automne, sont pimpantes et réjouissent. Je me sens revenue dans *mon chemin*, reprise doucement par mon métier, rentrée dans l'ordre utile où ma place m'attendait; et ce sentiment certain d'être dans

ma voie, de n'avoir plus à la choisir, à la chercher, de ne m'être pas trompée en la suivant jadis, et d'en fouler la trace d'un pas désormais si assuré, m'a accompagnée tout le jour et m'a rendu, tout le jour, le travail léger...

*
* *

Le 10 octobre. — Calme souverain de la liberté des soirs, te voici donc revenu!

On me dit parfois : Et les soirées? Toute seule, comment les passez-vous? Les âmes généreuses ajoutent : Venez donc nous voir un moment, après le dîner; c'est si triste, ces longues soirées d'hiver!... C'est la grande préoccupation des bonnes bourgeoises, ces soirées...

Étrange chose! Elles ne comprennent donc pas l'infinie douceur d'une chambre close, — emplie pour moi seule de la vie multiple des choses et des rêves, — d'un feu qui s'affaisse et chauffe sans plus flamber, d'une lampe qui projette autour d'elle, avec sérénité, un cercle sûr de lumière où rien de mauvais ne peut entrer, où tout s'éclaire et s'apaise sous une protection magique?

Alors je flâne avec délices, laissant errer mes

yeux sur mes bibelots aimés, songeant au jour écoulé; j'ouvre un livre, ou je t'attire à moi, petit cahier.

Mes impressions se classent; mes idées se précisent; le besoin de l'ordre, du recueillement, du travail, me revient impérieux, et je me mets à l'étude. La fatigue du jour s'efface; la vague lassitude du corps rend l'esprit moins impatient et plus rêveur; avec tranquillité j'entreprends quelque longue besogne.

Arrière la dissipation hâtive des journaux, l'éclectisme courant des Revues! J'ai du temps devant moi : il me faut du solide, du compact, du réel. Les morceaux substantiels et un peu lourds ne font pas peur à mon appétit provincial de grosses lectures. Je vais dénicher de vieux tomes poudreux, à la Bibliothèque municipale. Je plonge dans le Tasse, l'Arioste, Lope de Vega, Marlowe, *Les Nibelungen*, et notre Rabelais.

« J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi. » Que m'importe? Je lirais l'*Astrée*, si je l'avais; je lirais, comme Don Quichotte, l'*Amadis des Gaules!* Les in-folios me font plaisir à voir. Je me dis, en les contemplant, qu'en voilà pour un peu de temps, qu'il va pleuvoir, qu'il fait

bon ici, et que je ne suis pas trop mécontente de moi...

*
* *

Le 16 octobre. — J'étais tantôt d'humeur flâneuse; il faisait beau; un petit vent d'est balayait le ciel clair, laissant à l'horizon des traînées blanchâtres, comme de grandes écharpes rayées, légères et mobiles. Le soleil mettait un sourire dans les feuilles fanées des platanes, le long des avenues.

En quittant ma classe, je m'en suis allée droit devant moi, hors la ville. J'ai longé les murs bas et gris qui bordent les jardins. Par un chemin creux, je suis descendue vers des maisons de paysans, entre des champs de terre labourée.

Dans l'un d'eux, un vieil homme creusait encore des sillons. Sa charrue était bizarrement attelée de deux vaches, côte à côte sous le joug, et d'un cheval qui tirait devant les vaches. Les durs ressauts de la charrue faisaient trembler les mains du vieux. A côté des vaches marchait une femme en coiffe, droite et jeune, sa fille sans doute. Elle guidait le cheval, et excitait les vaches d'une voix fûtée et amusante : « Eh ! bien, Câline !

Voyons, plaisantes-tu? Allons, Rosalie, veux-tu bien! Ah! nom de nom, Câline, tu veux me faire fâcher! » C'était tout un discours qu'elle tenait à ses bêtes, tandis que le laboureur grondait en sourdine.

Au bout du sillon, ils s'arrêtèrent, et je repris mon chemin.

Je me disais que cette jeune femme mettait une certaine élégance dans son colloque avec ses vaches. Bien habillée d'une robe noire, elle ne parlait point patois. Peut-être sortait-elle de pension et avait-elle son brevet? Et je voyais certaines de mes élèves, sous cette même coiffe, guidant des vaches ou des chevaux de labour. Après tout, c'est à cela qu'elles retourneront la plupart.

Nous nous irritons contre elles lorsqu'elles ne savent pas reconnaître une proposition passive, ou qu'elles ignorent que Joad est un personnage de l'*Athalie* de Racine! Ce qu'il faudrait leur enseigner pour que, dans leur vie agreste et bornée, elles nous gardent plus tard une obscure reconnaissance, c'est la poésie des choses...

Si ces petites paysannes, redevenues paysannes après avoir passé par le Lycée, emportaient dans l'âme le sens des beautés et des consolations de

la nature, elles seraient plus heureuses. Auprès de leurs vieux parents courbés vers la terre, insensibles et taciturnes, elles jouiraient silencieusement des sourires du soleil d'automne dans les feuilles jaunies, de la belle couleur des sillons nouveaux, de la légèreté de l'air et des murmures du vent. Nous nous évertuons à leur faire comprendre des amas de choses compliquées et artificielles, qui les rebutent et leur demeurent étrangères. Pourquoi s'obstiner à faire d'elles de petites bourgeoises prétentieuses?

Renvoyons-les aux champs qui nous les ont envoyées, aussi simples qu'elles nous sont venues, non pas plus savantes, mais plus ouvertes, plus pensives, et plus attendries!

*
* *

Le 19 octobre. — Mlle Despérac n'est toujours pas remplacée. On sait seulement qu'en effet elle est nommée à X... Mais qui va la suppléer ici? Supprimerait-on le poste, par économie; et dans ce cas-là, comment jamais organiser un service déjà si chargé?

En attendant, on occupe les élèves comme

on peut. J'ai eu, ce matin, quatrième et cinquième années réunies.

Peu intéressant, et très fatigant : — Je suis lasse...

Heureusement qu'on a son lit. Comme on s'y étend avec plaisir, après une journée de fatigue! Je pense quelquefois que les philosophes qui maugréent sur l'union de l'âme et du corps, et voudraient que nous fussions purs esprits, doivent avoir des corps bien maussades. Pour moi, quand mon esprit s'engourdit de sommeil, je suis reconnaissante à mon corps de lui communiquer si bien la volupté du repos... Bonsoir, cahier.

*
* *

Le 20 octobre. — Joie! Yvonne Blandy est nommée pour suppléer Mlle Despérac. Elle me télégraphie. Elle arrive après-demain soir.

*
* *

Le 22 octobre. — Elle est arrivée.

Elle avait eu le temps de m'écrire une lettre, que j'ai reçue hier, m'annonçant l'heure de son

train et me racontant l'histoire de sa nomination. Peu importe, à présent! Elle est nommée, à titre provisoire, c'est vrai, mais enfin nommée. Elle vient seule, ne pouvant faire faire si promptement ce grand voyage à son vieux père, et espérant toujours pour l'an prochain une vacance à Lyon.

Aussi s'agissait-il de lui trouver un gîte. Mais tout s'est arrangé avec une simplicité et une rapidité inespérées. Mlle Ursule a été notre Providence. Elle m'a proposé, dans la maison de l'ébéniste qui touche à la leur, une chambre meublée, grande et propre, d'un prix raisonnable. L'ébéniste et sa femme ont leur chambre sur le même palier, au-dessus de l'atelier. Mais ce sont gens discrets. Ils ne la gêneront pas, ils la serviront plutôt. Nous voilà porte à porte. Quant aux repas, j'ai obtenu de Mlle Ursule — la voyant en si belle humeur — qu'Yvonne les viendrait partager avec moi.

Elle, elle accepte toutes ces combinaisons avec la même allégresse que j'éprouve à les lui offrir.

Nous ne pouvions plus nous résoudre à nous quitter ce soir. Dans sa grande chambre encore froide, devant sa malle ouverte, nous avons parlé

sans fin de l'École, de nous-mêmes, du passé, de l'avenir. J'étais émue délicieusement en retrouvant ce front aux tempes fines, qui s'est penché à côté du mien sur le même livre, quand nous lisions ensemble Descartes et Platon.

Je l'ai laissée s'endormir. Demain, je lui montrerai la ville; ensuite la campagne, qu'elle aime aussi. Nous travaillerons, j'espère. Nous nous aiderons, je crois. Il me semble que je n'ai plus qu'à me laisser vivre...

*
* *

Le 27 novembre. — Je le délaisse, ce petit cahier, je n'ai plus tant besoin qu'il m'écoute : n'ai-je pas une autre confidente, aussi attentive, aussi sûre, et plus tendre?

Cette intimité sans puérilité est pleine de douceurs profondes. Comme elle s'est formée tout naturellement, sans promesses, sans sacrifices, elle demeure toute libre, ce n'est qu'un lien, sans être un fardeau.

Yvonne aime sa chambre, et s'accoutume à l'odeur des bois qui monte jusqu'à elle de l'atelier, avec les chansons des ouvriers. Mon chez-moi me

plaît; j'y rythme toujours mon travail au ronronnement laborieux et sage de la machine de Mlle Angèle. Ainsi nous nous rencontrons plusieurs fois le jour, et nous sommes souvent des heures sans nous voir, nous sentant seulement à portée l'une de l'autre. Nous nous isolons, pour mieux nous respecter l'une l'autre, et peut-être nous retrouver ensuite avec plus de plaisir...

Parfois, c'est Yvonne qui m'arrive, vers cinq heures : est-ce que vous ne prendriez pas une tasse de thé? Et nous nous accordons un moment d'oisive réunion et de détente paresseuse avant de retourner nous enfouir sous des montagnes de copies. Le plus souvent c'est moi qui, par ces beaux dimanches d'arrière-saison (dernière et magnifique générosité de l'été qui s'attarde, tiède encore), c'est moi qui vais l'appeler sous sa fenêtre, et l'entraîne au dehors par les chemins. Elle est entrée avec moi dans l'intelligence de cette vie de toute petite province, demi-rustique.

Pourquoi être injuste pour le pays où le travail nous oblige à vivre?

Nous découvrons X..., nous nous faisons touristes de ses rues et de sa campagne.

Hier, avec le père Jean comme guide, nous

avons fait sous un clair soleil, dans l'air piquant, un grand tour de 3 ou 4 lieues : les bords de la rivière jusqu'à Saint-Juste, puis, coupant à travers champs, escalade d'un petit plateau, descente rapide sur l'autre versant jusqu'au fond de la vallée où se retrouve le cours d'eau sinueux; et traversant l'écluse de l'Aubinière, retour par la plaine qui borde, comme une vaste chaussée, le marais.

Le sol était ferme, la marche aisée. La rivière mince, lente, luisante entre les branches dénudées des saules, paraissait immobile. Les prés étaient encore verts; il y avait, au-dessus des murs, sur le chemin de halage, des touffes de roses jaunes, de roses d'automne — les dernières.

De la douceur, sans tristesse. Un paysage en lignes souples, légères, et molles. Une buée se levait sur les bouquets de petits arbres, dans les pacages humides, tandis que devant nous le chemin s'offrait, bien lisse, un peu sablonneux.

Il y avait en tout cela une grâce ouverte, s'épanouissant sans effort à fleur de terre. Au delà de la chaussée que nous suivions, se devinait le marais; en deçà des bouquets d'arbres grêles, les chemins creux du bocage. Et, entre deux, avec

ses clochers clairs, ses petits jardins, ses maisons blanches, X..., s'étendait sur le plat pays, au long de la rivière lente.

Ah! petite ville de la Bruyère! que ne savons-nous, toujours, vous regarder du dehors!

*
* *

Le 16 janvier. — Me voici donc de nouveau seule! Seule! Comme ce mot sonne le vide en moi et autour de moi!

Juste au moment où je l'écris, je retrouve sur mon buvard une aiguille enfilée de soie noire, l'aiguille dont Yvonne a recousu son gant hier soir, et peu s'en faut que je ne me mette à pleurer.

Elle est partie, et je sens maintenant combien sa voix, ses yeux, son pas, alerte et décidé, son geste aisé et précis, tout ce qui est elle, enfin, m'était nécessaire... Hier soir, comme elle m'embrassait au moment de partir, et qu'elle laissait un peu son front aux tempes fines se reposer sur mon épaule, je lui disais : « Vous ne l'aurez plus cette épaule, où vous vous appuyez; mais vous aurez mon cœur, sûr et dévoué, dont je vous ai tant donné... » Oui, mais le cœur

n'est pas que dévoûment, désintéressement, affection pure. Il est aussi, hélas! attachement et tendresse; les habitudes insensibles et douces de l'intimité journalière y pénètrent aussi avant que les sentiments; et voici que le sentiment me reste, mais que cette intimité est brisée...

Je la vois encore, rentrant en coup de vent, l'autre matin, dans le vestiaire où je m'habillais. Elle tenait une lettre ouverte, et m'a d'abord regardée comme si j'allais lui faire un reproche : « Écoutez!.. Mlle Piédal m'écrit, de Lyon, que son père est nommé ici, à la Caisse d'Épargne. Plus rien ne les retient là-bas. Elle me demande si je voudrais permuter avec elle. Que vais-je faire? — Permuter tout de suite; aller retrouver votre père, votre petite sœur, votre vieux chez-vous; n'était-ce pas toujours votre désir? Comment pouvez-vous hésiter? » Elle s'est tue; moi aussi. Puis nous avons fait chacune ce que nous avions à faire, et elle est partie hier soir.

Ce matin, j'allais et venais, je pensais à elle, si affairée sans doute aujourd'hui, et j'étais résignée, presque joyeuse. Mais quand l'heure du déjeuner est arrivée, quand je me suis vue seule en face de mon petit couvert, dans le silence, et que je me

suis dit que je me retrouverais ainsi, à chaque heure de chaque repas, j'ai eu la gorge si serrée que j'ai désespéré un moment de pouvoir rien manger. Puis, je me suis reprise, je n'ai pas voulu qu'il soit dit que, dès le premier jour, je me découragerais ainsi; car comment ferais-je, ensuite, tous les jours de toute l'année, pour me réconforter?

Il va me falloir une vie d'esprit plus active que jamais, un grand travail en train dont l'idée m'occupe et me tienne toute, pour vivre sans trop de tristesse.

J'étais si faite à elle! Nos petites querelles même étaient un délassement. Elle avait des saillies amusantes, des éclairs spirituels et inattendus de gaîté qui coupaient et relevaient, à tout instant, sa finesse un peu mélancolique, et, dans ses moments d'abandon, des trouvailles d'amitié délicate, des trouvailles qui n'étaient qu'à elle. Son dernier geste, hier, en était une encore : elle essuyait ses yeux, en me regardant; j'avais, moi aussi, des larmes prêtes au bord des paupières; de son mouchoir, vivement, avec un sourire, elle les prit ces larmes, comme pour les emporter avec les siennes...

Mais assez de rêveries! Allons. Plus d'enfantillages : le travail.

Il est vrai que c'est un grand maître : même machinal, même morose, il finit toujours par gagner l'âme et y rouvrir quelque source d'activité.

Elle, elle travaille aussi, là-bas, dans la grande ville, avec d'autres soucis en tête. Heureuse? non, elle ne saurait l'être avec la vie qui lui a été faite; mais si absorbée, si chargée de soins divers, qu'elle n'aura plus guère le temps de s'appartenir et qu'elle supportera peut-être mieux mon absence que moi la sienne. Tant mieux. Après tout, tout est ainsi comme il doit l'être. Tâchons de sortir de nous-mêmes, d'agir, de nous élever un peu au-dessus de nos propres peines.

Pour aujourd'hui je ne puis encor...

mes pensées
S'élèvent un moment sur leurs ailes blessées,
Puis retombent soudain.

*
* *

Le 4 février. — J'ai traversé un moment de faiblesse. J'ai été triste, mal portante aussi; j'ai été lâche. Ce moment est passé. Je sens affluer en

moi, et refluer de moi les sources de la vie, prêtes pour une activité nouvelle. Ce n'est pas de la gaîté, c'est mieux, c'est de la force.

Je m'accoutume à cette reprise austère de ma solitude. Je lui trouve un certain charme grave. C'est la liberté complète de pensée, le silence, la réflexion ininterrompue en de longs, calmes, absolus loisirs. Elle a quelque chose de sauvage, de tout personnel, qui incline à lire et à écrire.

J'ai repris mes stations à la bibliothèque de la ville. J'y ai retrouvé les douceurs sérieuses de mes premiers jours, quand j'entrais timidement dans la vieille salle voûtée.

La porte criait sur ses gonds, à mon entrée. Un prêtre, courbé sur la table du fond, levait sa grosse tête tonsurée d'un air distrait. Je m'avançais sur les dalles antiques, creusées de vétusté, jusqu'au bureau du Conservateur, puis j'allais m'asseoir dans un coin, devant un tapis vert déteint, et je retirais mes gants en attendant mon livre.

Le jour gris, versé par les fenêtres cintrées et poussiéreuses, reposait mes yeux des clartés du dehors; une vague odeur de parchemins se mélangeait d'un parfum d'encens venu de la

chapelle de l'évêché, dont le mur est mitoyen; et, malgré le gros poêle, il suintait comme une fraîcheur d'église.

Je me sentais très seule, très loin de la vie des faits, des mots et des actes vulgaires et dissipateurs; et je m'enfonçais progressivement, à petits coups, avec une attention presque religieuse, dans le texte que j'étais venue consulter, tandis que le Conservateur, affalé dans sa redingote crasseuse, coupait les Revues, et que le prêtre remplissait, avec une plume d'oie, de petites feuilles.

Je les ai retrouvés, pareils, à la même place. Je me suis accoudée dans le même coin, près du mur humide, sous les cintres qui gardent, depuis des années innombrables, le recueillement des vieux livres et le relent des encensoirs. J'ai redemandé le tome II de Montaigne; et j'ai vu, qu'un peu jaunies seulement, mes fiches de l'an passé y demeuraient encore, et m'avaient attendue.

*
* *

Le 7 février. — Ce soir vers cinq heures, j'ai grimpé la rue Haute, au cœur de la vieille ville, jusqu'à la Tour Grise, et je suis revenue en

m'orientant à travers de petites rues enchevêtrées.

Le couchant était seul lumineux encore, comme un lac jaune d'or sur lequel émergeait le mince croissant de la lune nouvelle, fine lame d'argent d'une coupante netteté. Dans les rues descendantes, l'ombre venait. Entre les maisons irrégulières des artisans, des recoins plus sombres marquaient les portails de quelques vieux hôtels. Des ouvriers rentraient. On voyait, dans le fond des boutiques basses, des ménagères souffler le feu, lever le couvercle du pot. Et ces gestes, ces gens, ces rues, ces maisons, avaient l'air vénérable des choses qui portent en elles un long passé.

L'attendrissement séculaire qui flotte au crépuscule autour des lampes qu'on allume, des foyers qu'on ravive, des nappes qu'on déploie, sortait des pavés pointus, des portes basses, des seuils usés. A l'angle d'une rue, par une fenêtre éclairée j'aperçus, dans la grande salle d'une maison bourgeoise, une vieille dame, très vieille, qui levait la tête avec une expression de douceur étonnée, en écoutant quelque chose qu'une ombre lui disait, de l'autre côté de la lampe.

Volontiers je fusse restée là, à la regarder.

N'étais-je pas en présence de quelqu'un de ces

intérieurs, de traditions provinciales, où se cache un monde de préjugés, d'idées, de vertus, qui me sera toujours inconnu?

O force indestructible, mystérieuse, incommensurable du passé! Jusqu'à quelle profondeur obscure tes fibres, toujours vivantes, s'enfoncent-elles dans le présent? Au sein de ces demeures étroites, au long de ces rues tortueuses, n'es-tu pas toujours souveraine? Je passe, voyageuse; je sens que je ne pourrai jamais te connaître ni te mesurer; mais je m'en afflige, et je te rends hommage, car je devine ta puissance douce et ta pesanteur invincible.

Je pense que beaucoup de nos élèves sortent, le matin, de ces seuils usés, de ces rues tortueuses, de ces portails clos. Elles viennent à nous, mais en elles vivent les habitudes, les consciences et les rêves de tout un passé que nous, leurs maîtres, nous soupçonnons à peine.

Une immense partie de leurs âmes nous échappe, alors que, penchées sur elles, nous essayons de les saisir et de les former. Malheureuses, nous enseignons; et nous ne savons pas à qui nous parlons! Nous sommes comme des missionnaires d'un culte neuf, envoyés en des

îles antiques, et qui passons parmi le peuple sans nous asseoir à ses foyers.

En ce crépuscule d'hiver, une profondeur d'âme impénétrable me semblait présente en ces murs de petite ville, et je méprisai tout à coup nos sciences de progrès, qui ne nous permettent pas même de l'effleurer.

* * *

Le 6 mars. — Que je passerais volontiers cette soirée avec vous, Yvonne! J'ai été seule tout ce dimanche, enfermée avec mes livres et ma plume. Je n'ai vu personne. J'ai corrigé des devoirs, préparé des cours, lu un peu. Maintenant je laisse dormir mes livres et ma plume. Je suis fatiguée de solitude et de pensée.

Ma lassitude volontiers se ferait dorloter un peu par vous, mon amie. — Pourquoi ne pas m'écrire?

Maman non plus ne m'a pas donné de nouvelles de tous ces jours. Je suis loin de tout, comme dans une île, comme dans une tour... Pourquoi ne pas m'écrire? Vous êtes triste, sans doute. Si vous étiez là, je vous déchiffrerais doucement votre tristesse, et nous l'endormirions ensemble de quelque causerie ou de quelque lecture.

* * *

Le 15 mars. — Mlle Piédal m'agace, décidément. Ce n'est pas uniquement parce qu'elle vous succède, qu'elle a repris vos élèves, vos classes, votre chambre, qu'elle est ma voisine et m'accable de petites attentions qu'on sent bien vouloir en attirer, de ma part, de plus grandes. C'est aussi parce qu'elle est vraiment trop préoccupée de tout ce qu'il y a de plus petit dans nos vies et dans notre métier, trop commandée en tout et pour tout par le détail et la correction du détail. C'est *la collègue* par excellence. Elle prête une attention scrupuleuse, fétichiste, à l'opinion. Elle enregistre avec exactitude et me rapporte — avec l'intention de me rendre service, je crois — les pointes qu'elle ramasse sur mon compte.

Je voudrais les ignorer, parce que je crains l'influence que ces mesquineries peuvent avoir sur notre conduite; elles nous diminuent, quand nous les écoutons. Et pourtant quelque chose m'avertit qu'il est imprudent aussi de trop les mépriser.

Depuis le départ d'Yvonne, j'ai été farouche.

J'ai esquivé, avec le prétexte de mes névralgies, les visites du jour de l'an. J'ai à peine répondu aux invitations de Mlle Bosselier. J'ai fui toutes les coteries du Lycée, pour sauvegarder mon indépendance. Je me suis abreuvée, enivrée de liberté. — On me trouve hautaine; c'est peut-être un mal; prends garde à toi...

J'ai rencontré une page d'Amiel dans son *Journal intime*, qu'on croirait dictée pour moi à cette heure. Je la copie :

« ... Il ne faut pas flatter l'opinion ni la courtiser, mais il convient, s'il se peut, de ne pas lui faire suivre fausse piste à votre sujet. Le premier est une bassesse, le second une imprudence. On doit avoir honte de l'un, on peut avoir regret de l'autre. »

« ... Prends garde à toi : *Tu es très porté à cette dernière faute*, et elle t'a déjà fait beaucoup de tort. Fléchis donc ta fierté, abaisse-toi jusqu'à devenir habile. Ce monde d'égoïsmes adroits et d'ambitions actives... *il faut savoir y vivre*. On y a besoin de succès : réussis...

« L'opinion veut courber les fronts sous sa loi. Au lieu de la narguer, il vaut mieux la vaincre...

« ... Ce monde, ce sont des hommes : ces

hommes, ce sont des frères. N'exilons pas ce souffle divin : Aimons. — « Sois simple comme « la colombe et prudent comme le serpent », a dit Jésus.

« ... Soigne ta réputation : *il y a encore de la recherche de soi-même dans ce désintéressement raffiné qui ne se justifie pas, pour se sentir supérieur à l'opinion.* »

* * *

Le 30 avril. — Irritation.

Encore l'histoire des livres et des lectures qui recommence, mais sous un jour nouveau.

Ce matin, Mme la Directrice me fait appeler, et elle me donne une semonce, embarrassée à vrai dire et demi-amicale, pour avoir indiqué, à la troisième année, la traduction d'un Rudyard Kipling, qu'on ne confie habituellement qu'aux élèves de la grande étude.

Le mal était léger; petite la remontrance. Mais, à sa suite se sont enfilés mille considérants pleins de réticences :

Pour les externes, c'est bien simple; les parents sont là pour permettre tel livre ou tel

autre; ce sont eux qui ont tous les droits et toutes les responsabilités. Mais pour les internes... — Sans doute, sans doute, c'est au professeur à choisir les lectures de sa classe, les maîtresses d'étude pourraient se conformer à ses indications... Mais il faut une règle uniforme, inflexible; on a déjà tant de peine!... Il ne faudrait jamais que la classe pût donner aux pensionnaires, même dans l'intérêt de leur travail, des idées d'indépendance, des désirs d'émancipation et de nouveauté en contradiction avec la discipline de l'internat...

Enfin, pour cette fois, j'ai trouvé un accommodement, ne voulant pas, pour chose de si peu d'importance, soulever des histoires sans fin.

Mais voici que se dressent à nouveau devant moi des obstacles, des ennuis, des doutes que j'avais crus tombés.

Travailler *seule!* Il faut donc toujours en revenir là! Toujours s'user dans une lutte absurde et vaine contre ceux-là qui devraient nous soutenir, et se sentir livrée à ses seules forces, isolée dans son seul vouloir!

Je n'ai jamais déclaré la guerre à personne. Je ne suis plus assez enfant pour me révolter sotte-

ment contre les choses. J'ai déjà laissé beaucoup d'erreurs, fait des concessions sans nombre. Je savais bien qu'il faut de la surveillance et des surveillantes, partant un peu de politique et de dissimulation, dans l'intérieur d'un lycée. Je savais qu'il peut arriver qu'une très mauvaise tête me fasse une brillante composition française et qu'il est assez fréquent que la « bonne élève » selon la surveillante, rangée, docile, poncive, ne soit pas mon meilleur sujet en littérature.

Non, ce qui m'irrite, c'est que tout est fait, dirait-on, dans les Lycées de jeunes filles, pour accuser ces conflits, ou lieu de les atténuer.

Externat d'une part, *internat* de l'autre, se touchent sans se mêler, entrent l'un dans l'autre sans se confondre.

L'intérêt, le bon sens, la solidarité vous disent : chacun pour tous. L'administration réplique : chacun chez soi. Vous êtes professeur. Vous voulez aller lire à la bibliothèque? C'est une étude de piano. Hors le vestiaire étroit qui est leur domaine privilégié, les professeurs nulle part ne sont chez elles, partout sont des étrangères. Une fois franchi le seuil de leurs classes,

leur action s'arrête, leur rôle est achevé; comme si l'éducation des élèves, toute leur éducation n'était pas en réalité, pendant, avant, après la classe, l'œuvre continue de leur influence morale!

L'externat, c'est l'État; ce sont les classes, les professeurs, l'enseignement, les fournitures scolaires, l'instruction. Et d'un.

L'internat, c'est la Municipalité; ce sont les études, les dortoirs, les réfectoires, les surveillantes, les adjudications alimentaires, l'éducation. Et de deux.

L'État n'a pas voulu d'internat? La Municipalité en veut un. Elle le fonde. Elle fait bien, le chiffre des élèves double. Mais, forte, comme de raison, de son initiative et de ses sacrifices, elle le fonde comme elle l'entend, envers et contre l'État.

La Directrice et l'Économe, responsables vis-à-vis du Ministère et de la Ville, tâchent à les faire rencontrer, s'efforçent de brûler le charbon de l'État dans les poêles de la Ville, appliquent d'une main les circulaires du Ministre, et cependant commandent de l'autre des chapeaux d'une forme qui ne déplaise pas au Conseil municipal.

Les bibliothèques sont de l'externat. L'internat les régit. L'externat y a fait entrer Rudyard Kipling; l'internat ne veut pas qu'il en sorte.

Aujourd'hui ceci, demain autre chose. Au fond, vice d'organisation qui, à moins d'une intelligence rare et d'un tact plus rare encore de part et d'autre, fait tout boiter : dualisme pernicieux, défaut d'unité...

Pour couronner la journée, réunion de professeurs, sans intérêt, sans résultat, où après l'appel des tableaux d'honneur, ne se sont exprimées que de minces préoccupations et de vaniteuses curiosités. Du temps, du bruit, pas de besogne; de petites piqûres d'épingle.

Il y a des instants, vraiment, où l'on dirait volontiers : la boîte! et où l'on en sort, avec quel soupir de soulagement!

Ah! cahier, mon ami, laisse-moi épancher ma bile, apaise-moi, sauve-moi des exaspérations vaines; mais garde-moi aussi des accommodements serviles et des précoces renoncements! Que je ne devienne pas trop tôt un professeur désenchanté, enlizé en une prudente routine; que je ne m'ensevelisse pas trop tôt, vieille fille timorée et pessimiste, dans un fonctionnarisme passif!

*
* *

Le 11 mai. — Quelle jolie chose que les yeux d'une élève, d'une enfant de quatorze ans, qui vous regarde en pleine confiance et en pleine gratitude!

J'ai croisé ce soir en m'en allant les yeux de Francine Auneux. Ils étaient bleus, d'un bleu franc au bord de l'iris, s'étoilant de rayons plus clairs autour de la prunelle. Ils étaient candides et hardis dans leur regard direct; ils étaient émus dans leur sourire léger; ils étaient triomphants dans leur éclair rapide; et ils étaient aimants, dans leur rencontre heureuse avec les miens...

Le 20 juin. — Je fais, depuis quelques jours, partie d'un jury d'examen. J'ai interrogé, tantôt, douze petites aspirantes rougissantes et empêtrées.

C'était pour moi, au travers des morceaux choisis du programme, un perpétuel sautillement, une fatigue agaçante de l'esprit. Pourtant je suis bien aise d'avoir vu de si près ces épreuves, et de les avoir moi-même conduites.

Me voici en présence d'un des bienfaits intellectuels de la province, et je l'apprécie.

A Paris, un jeune professeur fait sa classe, et puis s'en va, replonge dans la foule et s'y remet à vivre pour soi seul : sa petite unité est si peu de chose dans cette multitude, sa petite activité si infime, noyée dans l'activité collective immense!

Dans nos petites villes, toute personne qui exerce une charge est bien vite associée, bon gré, mal gré, à la vie locale; elle en devient un agent; elle n'est plus, elle ne peut plus être un individu quelconque, ignoré et solitaire, elle est un membre de la cité. Ridicule, si l'on veut, cette importance étroite (je ne puis m'empêcher de hausser les épaules quand je songe aux mines terrifiées et aux regards avides qui m'environnent sur l'escalier de l'Hôtel de Ville). Petites cabales, méchantes intrigues, ces pauvres mamans suant et soufflant à la suite de leurs filles, l'École Normale en froid avec l'École professionnelle, les Inspecteurs primaires défiants à l'égard du Lycée, et les politesses mutuelles et diplomatiques échangées entre tout ce monde, il y a là tout un côté de comédie de mœurs, à qui le voudrait prendre ainsi...

Mais j'ai senti, posant des questions, guidant des réponses, tandis que des institutrices, des

religieuses, des paysans, entouraient le bureau et se penchaient pour m'entendre, que chacune de mes paroles, de mes exclamations, chacun de mes signes de satisfaction ou d'impatience, était saisi, noté, agissait enfin sur ce public curieux et déférent. Ils allaient s'en retourner hochant la tête et disant à leurs élèves, à leurs filles : « Vous voyez, mes enfants... » Ils appliqueraient peut-être mes exemples dans leur classe. J'entrais dans leur vie morale, par un bien petit coin, mais j'y entrais.

Et moi-même, j'étais frappée, malgré la médiocrité épaisse de la plupart des candidates, de la somme multiple et progressive d'efforts que chacune d'elles venait, en quelque sorte, présenter et signifier à mes yeux. Je m'intéressais peu à peu à surprendre derrière leurs fronts les mouvements embarrassés de la pensée encore obscure, les formes indécises et flottantes de la mémoire, la naissance inconsciente des étonnements et des doutes d'où sortiront les premiers jugements personnels; j'*examinais*, non plus en juge, mais en *témoin*; et je me regardais subir moi-même l'épreuve de mes débuts d'interrogatrice.

Par quel jeu de la fortune étions-nous mises en présence, ces enfants et moi, pour nous servir de mesure, moi à elles, elles à moi? Il serait amusant d'y rêver; mais je n'y rêvais pas. Il y avait rencontre entre ce qu'elles sont et ce que je suis, voilà tout; et cette rencontre était pour elles une nouveauté, pour moi une surprise fertile en enseignements.

Si j'ai essayé de redresser quelques répliques, en revanche j'ai appris à entrer plus vite et mieux dans les idées des autres. J'ai compris qu'il n'existe point de tâche, si machinale, si ingrate soit-elle, qui n'ait son utilité, et que c'est dans l'exercice des corvées de village qu'on apprend les réalités de la vie sociale.

*
* *

Le 22 juin. — C'est ailleurs, pourtant, que je voudrais travailler, que je voudrais être.

Peu m'importe d'être, ici, un personnage au petit pied. J'ai soif, par moment, d'une action plus ardente et plus étendue, perdue au milieu d'une foule, absorbée par elle, mais répandue en elle. Par moments, je m'ennuie; au fond, tout au

fond de moi-même, il tombe des gouttes de tristesse...

Paris est trop loin, trop loin le jour illusoire où j'y reviendrai pour consoler, réconforter ma pauvre Caro si malade et ma chère maman. Pourquoi le souhaiter encore, ce jour chimérique d'un avancement impossible, d'une nomination à renverser tout l'ordre du tableau et faire sauter les bureaux du ministère? et pourquoi l'ai-je si bien retenue, cette réflexion de La Bruyère, qui me revient, obstinément pénétrante en sa désespérance contenue et son pessimisme poli :

« *Les choses les plus souhaitées n'arrivent jamais; ou, si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps ni dans les circonstances où elles auraient fait un extrême plaisir.* »

*
* *

Le 2 juillet. — J'avais raison d'être triste. Les nouvelles de Caro sont navrantes. Je vis de courrier en courrier, peut-être, bientôt, d'heure en heure...

Il fait lourd. Les soirs magnifiques et pesants

de ces jours orageux ajoutent encore à ma détresse. En hiver, on a le refuge clos du cercle de sa lampe, de la tiédeur de son feu, on se replie sur soi sans trop de peine. Mais, dans cet épanouissement universel des choses, parmi ces splendeurs vastes de l'été s'étalant sans contrainte, comme on étouffe, enserré en un isolement qui ne peut plus se suffire!

Ce soir, un poignant besoin d'air, de mouvement, d'espace, m'a poussée au dehors, n'importe où, dans les rues.

Des nuages étranges et noirs filaient de l'occident enflammé vers l'orient, glissant sur le lever de la lune. Quelques gouttes d'une pluie chaude sont tombées. Les gens sortaient sur les seuils, sur les pas des portes, pour respirer, avec l'odeur de la terre mouillée, un peu de fraîcheur. Ils attendaient la pluie, et peut-être aussi, je ne sais quelle tombée d'une manne obscurément implorée...

Que de fois j'ai déjà attendu, moi, la lettre ou la dépêche qui devait bouleverser, ou déchirer ma vie! Que de fois j'ai déjà promené seule, l'attente oppressée de la venue soudaine du destin, quel qu'il dût être!

J'ai fini par aller errer vers le pont du chemin de fer. Un homme, un ouvrier, était allongé sur le parapet du pont, et, adossé au revêtement de pierre, les yeux perdus au loin; il semblait espérer vaguement l'inconnu, ou se tendre en la nostalgie d'un rêve inaccompli. Il ne me vit pas même passer. Mais, tandis que je le regardais, quelque chose en moi le nomma avec une infinie pitié : mon frère.

Un peu plus loin, une pauvre femme, qui portait sur la tête un lourd paquet de lessive et tenait une petite fille par la main, me dit bonsoir et me sourit dans le chemin. J'en fus attendrie, comme d'une faveur, et comme d'un reproche; et, pendant que je poursuivais ma lente promenade vers le couchant, j'éprouvai au plus profond de moi le désir de mêler ma vie à d'autres vies, de sortir de moi-même, de ma profession, de ma caste intellectuelle, d'entrer plus pleinement dans l'existence des hommes et de me fondre, en quelque sorte, avec d'autres êtres, pensifs aussi, souffrants aussi, qui peut-être ont besoin de moi, et dont je ne puis pas — toujours — en vain me séparer.

* * *

Le 27 octobre. — O chère, chère petite lueur en marche, le long de la rue sombre, chère petite lueur qui bouge, s'approche, s'arrête, et repart cadencée, — de la lanterne du facteur!

* * *

Le 3 novembre. — Mes pensers sont gris. . . . . mes pensers sont gris

Comme l'aube froide aux matins d'automne,
Et l'heure, glissant d'un pas monotone,
Dans sa robe molle aux vagues replis
Ne m'apporte rien — pas même l'aumône
D'espoirs revenus, de rêves repris...
Las, découragés, mes pensers sont gris...

Des vers? non. Ils berceraient, mais ils alanguiraient encore ce pauvre cœur. Laissons assoupi, sans le retourner sans cesse, l'inguérissable passé.

Travaillons plutôt. La pensée de mes élèves est une pensée consolante. Elles m'ont vue leur revenir, dans ma robe noire, avec une émotion grave et tendre : elles ont su se taire, toutes, et trouver, d'un commun accord, cette éloquence du silence recueilli, qui seule pouvait me toucher.

Je leur suis devenue, je crois, plus imposante et plus chère. Quand je leur parle à présent de bonheur, de vertu, de devoir, de sacrifice, elles m'écoutent avec une foi nouvelle, et je ne sens plus de limites au pouvoir moral que j'ai sur elles. Ce sont leurs regards qui m'ont remis debout : lorsqu'ils ont fixé en moi, pour la première fois, stupéfaits et religieux, l'apparition du mystère de la douleur, j'ai d'abord affreusement compris toute la réalité du malheur, dont je doutais encore, en le portant déjà; mais le respect profond avec lequel me contemplaient ces regards non encore rencontrés m'a révélé, en même temps, l'orgueil sacré de la souffrance. Je les ai reçus, ces regards d'enfants, comme un honneur suprême; et j'ai passé devant eux comme les mutilés devant le salut des armes — en me redressant.

*
* *

Le 9 novembre. — Les gens qui me disent d'un air d'empressement officieux : Madame votre mère va venir près de vous, — croient me marquer supérieurement leur intérêt. Ils ne savent pas tout ce qu'ils irritent en moi de chagrins. Ils ne savent

pas les liens multipliés qu'il lui faudrait rompre, arracher d'elle-même, pour quitter son vieux Paris. Ils n'ont point, surtout, la finesse de supposer que peut-être la vie provinciale lui serait à charge, avec l'encombrement de ses obligations strictes qu'elle n'a jamais connues...

Si Charles doit vraiment, dans quelques semaines, être détaché au Fort de Vincennes, il vaut mieux qu'elle l'attende et s'installe avec lui dans cette banlieue qu'elle aime. Elle le soignera; elle jouira de sa belle prestance, de ses succès, de ses travaux, de sa gaieté. Nous nous écrirons. Je ne lui manquerai pas beaucoup plus qu'auparavant; et je saurai bien vivre encore loin d'elle, puisque l'âpre charme de l'indépendance a déjà su, pour moi, remplacer, hélas, les douceurs absentes....

Mais, que tout cela se décide! L'incertitude est mauvaise à mon âme lasse. Après ces longues heures d'effroi, où l'on s'est senti comme sous la main du sort, on voudrait faire un acte libre, reprendre part à la direction de sa vie, l'organiser, la réparer, s'il se pouvait. Mais non : les nuits, les jours se passent, le temps remplit son œuvre, et les choses se font *toutes seules* — avec tranquillité.

*
* *

Le 9 novembre — soir.

Voici la nuit. O Nuit, d'autres ont dit tes douceurs et tes voluptés; mais moi, tu sais pourquoi je t'aime et pourquoi je me prends à te parler.

Dans le jour, tout me heurte, me fatigue, et m'excite. Je trouve les voix humaines criardes, les bruits du travail forcenés et impitoyables; tout est effort, tension, laideur. Mais tu viens. Tu arrêtes, un à un, les mouvements brutaux de la vie. La porte, en bas, se ferme. Mes volets sont clos; ma lampe allumée. Le sentiment que je suis enfin comme dans un refuge me pénètre. Plus rien du dehors n'existe, plus rien sauf les choses lointaines, silencieuses et supérieures que tu viens révéler, nuit pleine d'étoiles. — Et, tandis que pour les autres, tu es l'inertie des membres ensommeillés et pesants, le plaisir agité, ou la sale jouissance, pour moi tu es la consolatrice sereine.

Je t'attends, pour ne plus entendre monter ce fracas mécanique, cette activité ouvrière et bruyante, qui se mêlant à ma vie, l'alourdit et

l'opprime. Je t'attends, pour être délivrée des paroles inutiles, des propos mesquins, des conversations vulgaires, des exclamations imbéciles. Je t'attends, pour qu'enfin seule, je puisse recevoir de toi les conseils bienfaisants et les inspirations salutaires que tu donnes à tes vrais fervents.

O nuit, calme mes nerfs vibrants. Reine des cieux profonds, apaise en moi les troubles du jour. Voie lactée, enseigne-moi la route blanche, loin des vains désirs. Source fraîche de mystère et de grâce, sauve-moi des découragements et des dégoûts. Pure maîtresse des penseurs, des poètes, des âmes éprises du travail sacré de l'esprit, sois-moi propice; et si, sous ta voûte constellée, quelque chose d'infini flotte vraiment de la terre au ciel, ô nuit noire et déserte d'automne, prie pour moi!

*
* *

Le 1^er^ décembre. — Toujours l'air gris, le vent, le travail, et toutes les questions d'enseignement qui m'ont reprise.

Puisqu'il est impossible, décidément de remplir les programmes, que vaut-il mieux? En distribuer

des tranches minces, des « morceaux choisis » et fragmentés, et, avec de petites miettes de tout, agencer son cours comme une mosaïque? Ou bien en sacrifier résolument, par avance, une grande partie, et, sans se disperser, confiné en une étude unique, révéler aux élèves ce que c'est *qu'une* œuvre d'art, dans son intégrité?

Shakespeare... dit le programme.

Shakespeare? Une tirade de *Hamlet*, une scène du *Roi Lear*, un morceau de *Comme il vous plaira*, quelques bribes de *Macbeth*, un dialogue du *Marchand de Venise*... faut-il dérouler ce cinématographe vertigineux?

Faut-il ouvrir simplement *Hamlet* ou *Macbeth* ou *Le Roi Lear*, et le lire d'un bout à l'autre?

L'habitude des coupures, souvent nécessaires avec de très jeunes filles, la pratique des éditions expurgées, la traditionnelle superficialité de l'éducation féminine, enfin la tyrannie de la préparation aux examens, aboutissent au « cinématographe ». La nature, le bon sens, nous en écartent; le souci de la sincérité et de la solidité de l'enseignement nous inclineraient vers une direction contraire... Que résoudre?..

— Le vent, le vent qui passe. Il est dix heures;

nuit, silence, tout le ciel, toute la terre est au vent qui siffle, gronde, secoue les vitres, courbe les branches noires, en face, dans le jardin, mugit par saccades, et m'apporte la respiration lointaine du train qui s'arrête, et va repartir...

* * *

Le 10 décembre. — Je suis fatiguée.

J'ai, dans ma tête, l'impression pénible de fournir, sans repos, des jugements, des développements, des raisonnements, des plans de composition, et de toujours donner sans jamais rien recevoir. Il me semble par instant que mon cerveau devient une machine, fonctionnant sans plus savoir qu'elle fonctionne, jusqu'à l'inconscience, jusqu'à l'épuisement, jusqu'au vide.

Qu'est devenu le temps où je n'avais qu'à recevoir, et à récolter ce que d'autres avaient semé, où mon intelligence n'avait qu'à se modeler, plastique, sur d'autres intelligences plus fermes? Si, du moins, on pouvait encore suivre, parfois, un cours, assister à une bonne conférence, entendre une autre voix que sa propre voix, trouver enfin autour de soi, ne fût-ce que dans

les échos des conversations et les bruits de la rue, quelque excitation à un effort nouveau, quelque stimulant qui alimente et relève l'activité de l'esprit? Mais, il n'y a point de Faculté, point de théâtre dans ces jolies petites villes de trente mille âmes. Toujours des collègues qui vous ressemblent, et ne vous apportent rien; des élèves qui écrivent, dociles, sous votre dictée : et toujours il faut puiser, creuser en ses souvenirs et en ses propres forces, sans avoir jamais, les jours poussant les jours, le temps de les restaurer.

Que me restera-t-il, quand j'aurai tout donné? Je ne puis pas vivre éternellement sur mon seul fonds. Mon esprit n'est pas assez robuste pour faire incessamment œuvre créatrice. Même les lectures, trop nombreuses et trop diverses, que m'imposent les programmes, l'amusent sans le fortifier. Lire ainsi, ce n'est pas vraiment lire. Lire, ce serait s'attacher à un texte, à un seul, et soutenue par lui, étudier longuement, sans fatigue, avec la sécurité de ne se tromper point.

Au contraire, je feuillette, dépouillant les tables de matières, déblayant la place au commentaire, classant, comparant, cherchant des sujets de devoirs et de leçons, allant de l'avant sans relâche.

en éclaireur que talonne le gros de la troupe. Le métier le veut, sans doute, mais le métier voudrait aussi que je me répare et me rafraîchisse parfois dans un travail qui ne serait plus de la dépense, mais de l'épargne. Je le vois bien; je me le dis.

Mais je cherche d'où me pourra venir l'aide dont j'ai besoin, et la pensée protectrice où s'appuierait ma pensée...

* * *

Le 11 décembre. — Un paquet de lettres arrivé au courrier du soir, une bonne nuit là-dessus, ont effacé mes découragements d'hier.

Je me suis éveillée confiante et légère, comme si j'avais reçu pendant mon sommeil une gronderie tendre et une exhortation.

Je vais aller à la bibliothèque chercher un auteur anglais et entreprendre une traduction.

C'est le travail qui me délassera le mieux, et me pourra mener comme un guide, par des sentiers déjà frayés et des routes aisées, vers des réflexions neuves. . . . . .

. . . . . .

. . . . . A propos de cette

lettre de Françoise Duloup, je songe au caractère sérieux et désintéressé de l'amitié qui nous rejoint surtout devant des faits généraux.

Renan, raconte, — dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* — que son amitié avec M. Berthelot naquit sans familiarité et s'établit sans tendresse, qu'elle ressemblait à ces liaisons entre les Messieurs de Port-Royal, qui s'appelaient « Monsieur » dans l'intimité, et devisaient des choses de l'esprit avec une froide courtoisie.

Certaines de nos camaraderies entre Sévriennes ont ce caractère.

Que des affections féminines sachent demeurer ainsi invariables, fidèles à distance — et tout impersonnelles — c'est chose peu commune, et nous avons, peut-être, le droit d'en être fières...

*
* *

Le 12 janvier. — Eh ! bien, non ! ma traduction ne me suffit pas. Ce n'est pas, ce n'est *plus* d'un travail scolaire que je puis me nourrir; c'est de vérité plus complexe, plus mouvante, plus *humaine.*

Plusieurs fois, déjà, à des tournants de ma

route, la vie m'est apparue, plus large, plus entière, et plus *indéterminée* que dans les livres et les classes. Or, c'est par les livres et les classes, presque uniquement, que j'ai cultivé en moi jusqu'alors, les sentiments et les idées. Mon fonds de culture me paraît frêle et court; j'ai peur d'en trouver bientôt le bout et d'en être réduite à de stériles recommencements : c'est qu'il n'est, après tout, qu'un fonds classique d'élève laborieuse, ayant cessé d'être élève pour être professeur.

Une grande chose me reste à apprendre, pour devenir tout à fait maîtresse de moi-même et de mon métier : c'est de vivre, *dans* la vie des autres, et *de* la vie des autres.

Du sein de la retraite où mon deuil, mes études, mon goût, m'avaient jetée, voici que je découvre les dangers hautains et délicieux de la solitude.

J'ai eu l'horreur des pauvretés et des bavardages de la vie sociale. Il faut, pourtant, savoir parfois les subir, plus encore, savoir sortir au-devant d'eux, dire et entendre dire des choses indifférentes, être homme parmi les hommes, et — ce qui est peut-être pire ? — femme parmi les femmes!

J'ai rendu quelques visites, j'ai comblé de joie Mlle Piédal et Mlle Bosselier, en les allant voir à leur jour. Le prochain bal de la sous-préfecture m'a occupée; le dernier accident de chemin de fer m'a procuré des lieux communs agréables. J'ai gâché deux heures de mon après-midi : je rentre égayée et ragaillardie!

C'est étrange. C'est ainsi : on dirait que la banalité est nécessaire à l'hygiène morale comme l'exercice à l'hygiène physique. La vie sédentaire ankylose et débilite. La vie solitaire rend entier, vous dresse et vous étiole en une attitude tendue plus que nature. On y oublie les bruits humains. On y désapprend à les supporter. On y devient difficile, intransigeant et irritable.

La banalité nous invite à ne pas devenir assez singuliers pour cesser d'être humains. Elle nous rappelle aux façons communes, universelles, de sentir et de penser, au bon sens, à la bonne humeur. Elle a du bon...

*
* *

Le 30 janvier. — Il y a quelque chose de meilleur encore, — et de plus profond — dans la vie mondaine.

Je me laisse doucement gagner par elle, après l'avoir longtemps méprisée, et, pour tout dire, méconnue.

J'ai déjeuné chez les Auneux la semaine dernière, dîné chez les Veltat cette semaine.

Je trouve un plaisir intime, jadis aimé déjà, aujourd'hui renaissant avec plus de saveur, à m'asseoir à une table hospitalière, à échanger avec d'autres des impressions fugitives et des opinions frivoles.

Il faut avoir longtemps mangé seule — et mangé comment! — pour goûter, dans toute sa vertu, la joie du repas coquet, servi dans une salle à manger confortable, au milieu de gens bien élevés.

Cet acte pourtant grossier : manger ensemble — est l'acte par excellence sympathique. Quel geste plus symbolique que celui qui offre le pain, qui verse à boire? Quel autre exprime plus éloquemment l'accueil? vous dit plus ouvertement : Entrez dans la maison, plus avant que le seuil, pour vous y asseoir et vous y reposer?

La *table!* la *maison!* mots charmants, mots frais et bienveillants que j'avais presque oubliés!

Mes yeux s'amusent au jeu des menues porce-

laines du dessert, du café. Je jouis à la fois des petits raffinements du service, de la familiarité insensible qui s'établit autour de la nappe entre les convives, communique aux propos plus de liberté, de loisir, de nonchalance.

Là seulement les sentiments contraires se croisent sans se choquer, se mêlent sans se détruire. La réalité ondoyante des choses adoucit, et voile les idées absolues.

M. Auneux discute sans aigreur avec M. Veltat son beau-frère. Je les écoute. Là seulement je puis écouter l'entretien des hommes, y répondre autrement que par un petit salut muet, et m'instruire, par le commerce des idées viriles, des soucis du temps présent.

Me voilà loin de la cour du Lycée, de ma classe, de Mlle Putoy, de ma Directrice. Pourtant, quelque chose de plus souple, de plus riant, de plus vivant, en pénétrant mon esprit, va m'aider à renouveler mon enseignement.

Je me sens plus sûre de moi, plus osée, plus nette — et plus heureuse aussi.

* * *

Le 21 février. — On a parlé associations. — « Mon Dieu, mademoiselle, m'a dit tout à coup M. André Veltat, est-ce que le Lycée de jeunes filles, en somme, est autre chose qu'une Congrégation autorisée? »

Je n'ai rien répondu.... Il me déconcerte lorsqu'avec son air de correction narquoise il me pose de ces questions ironiques. Je ne sais encore si je l'intrigue, ou si je l'intéresse, s'il m'étudie, ou s'il me raille.

Comme je suis plus à l'aise avec son père! Ce vieillard, actif encore, grand liseur, grand causeur, est le lettré de province dans ce qu'il a de plus honnête et de plus délicat. On s'entend toujours avec lui; son urbanité fine concilie tous les extrêmes, répand sur toute conversation une souriante sérénité.

Avocat, il était, paraît-il, la persuasion même. Son fils, qui lui succède à la barre, — comme lui-même y reprit la place de son père — a, dit-on, un talent fait de clarté, de concision, de sobriété savante et d'équilibre logique.

Dans le monde, il parle peu. On dirait qu'il y

a chez lui comme une paresse méprisante à dire des choses courantes et un dédain sceptique à exprimer des idées originales.

Quand il s'adresse à moi, il me déconcerte : je ne lui ai rien répondu...

Il y avait trop à dire, aussi, pour lui répondre comme il aurait fallu.

Je comprenais trop que cette réunion de... demoiselles, les unes d'existence quasi-monastique, les autres naïvement touchantes et grotesques dans leurs vœux persévérants, et inexaucés, de mariage, peut prêter à sourire à un homme du monde.

Un couvent laïque, autorisé... oui, c'est la vieille tradition ecclésiastique qui pèse encore sur nous. Elle voulait — dans son ascétisme originel — que l'éducation des enfants soit confiée à des hommes et à des femmes vivant à part du siècle et ignorant ses infirmités ; et, maintenant encore, une jeune femme, institutrice ou professeur, qui sort seule, se promène, voyage, va au théâtre, s'habille bien, converse ouvertement avec des hommes, scandalise les convictions pédagogiques de la bourgeoisie française.

Par soumission, par dévoûment à leur tâche,

par amour du repos, la plupart d'entre nous ont pris le parti de la prudence — qui fut parfois celui de la pruderie, et sont demeurées à quarante-cinq ans des ingénues surannées.

Mais quelques-unes se fatiguent de cette situation équivoque qui n'est ni d'une jeune fille, ni d'une femme : ni tout à fait indépendante, ni tout à fait cloîtrée : et l'idée fixe, la monomanie du mariage, d'un mariage quelconque, du mariage pour le mariage, germe dans ces cerveaux pourtant éclairés et souvent supérieurs. Mademoiselle X, à trente-huit ans, épouse un commis voyageur qui en a vingt-sept. Mademoiselle Z. ajoute ses trois mille cinq cents francs d'appointements aux dix-huit cents francs d'un monsieur qui est stagiaire d'Économat et seconde clarinette à l'Union musicale. Ils font leur marché en sortant du lycée, et vont promener Bébé sur le Mail, le jeudi et le dimanche, dans sa petite voiture. Bébé trop sage, Maman trop pâle.

Pour ma part, j'ai su qu'un Surnuméraire de l'Enregistrement aspirait à ma main, et je n'en ai pas été troublée ; les coups de chapeau du clerc de notaire, mon voisin, bien qu'habilement préparés, ne m'ont point tourné la tête.

Vieille fille? Pas encore. « Ève nouvelle? » Oh! non. Je ne voudrais pas verser dans l'erreur — peu fréquente, du reste, — de celles-là qui, trompant leurs rêves et leurs sens par un désir surexcité de liberté, se sont trouvées lancées en des aventures qui ne peuvent guère finir que dans le ridicule ou dans la honte. Je voudrais m'en tenir au juste milieu, entre l'insurrection de mauvais goût et la soumission trop facile aux modes qui vieillissent. Je me souviens du vœu d'un de mes maîtres : J'aimerais que vous fussiez, à vingt-quatre ans, comme une femme de trente ans qui serait très raisonnable.

Il me semble que je puis à présent le réaliser, et qu'il n'est pas trop difficile de s'y conformer avec simplicité.

*
* *

Dimanche 8 mars. — J'étais un peu préoccupée de mes grandes élèves de sixième année; je l'ai laissé voir pendant que nous nous promenions, chez les Auneux, dans les allées du jardin.

Il me disait : « Alors, vous leur soufflez le goût de la liberté, et vous rêvez de leur en donner le talent? Vous en faites des féministes? — Nous

en faisons... — ce qu'elles sont déjà, monsieur. Chacune d'elles a déjà, presque toujours, sa destinée toute tracée, que nous ne détournerons pas... Et qui donc a le droit, quand il s'agit des autres — de détourner la destinée?

« Les lois naturelles du milieu, de la race et des habitudes sont plus fortes que les principes de l'éducation. Elles rentreront, après nous avoir quittées, dans le chemin dont, un moment, elles étaient sorties. Voici la lettre d'une de ces grandes filles, l'une des plus acharnées de l'année dernière, qui voulait à toute force faire sa médecine. Elle m'annonce qu'elle épouse son cousin, qui est conducteur des ponts et chaussées. Elle sera une femme et une mère, comme toutes les femmes, et comme toutes les mères...

— C'est-à-dire, au demeurant, reprit-il, une assez brave créature; et probablement elle aura un peu plus de force morale et d'élévation. Elle sera affranchie de beaucoup de préjugés et préservée de quelques fautes. Vous n'aurez eu aucune action sur sa destinée extérieure, celle des événements; mais vous en aurez une, peut-être sur sa destinée *intérieure*, qui importe beaucoup davantage.

« Ne regrettez pas, je vous en prie, de ne pouvoir ouvrir plus précisément à vos grandes élèves des voies pratiques. Je vous assure que celles qui ne les trouvent pas — avec vous, ou sans vous — ne les trouveront jamais. La sténographie, la dactylographie, et autres professions pleines d'avenir, ne réussissent qu'à celles qui y apportent la décision, l'intelligence et l'endurance nécessaires à quelque profession que ce soit.

« La seule œuvre vraiment bonne, sachez que vous y travaillez quand vous essayez d'affermir de jeunes cœurs, de redresser de jeunes désirs, d'éclairer de jeunes pensées. Les carrières s'ouvriront toutes seules, aux femmes comme aux hommes, quand il y aura assez de femmes prêtes à y marcher sans défaillance et sans recul...

« Tenez, mademoiselle, savez-vous pourquoi il y en a parfois parmi vous, ou qui font des mariages indignes d'elles, ou qui semblent malheureuses, ou qui peut-être ne sont pas toujours également à la hauteur de leur tâche?

« Ce n'est pas parce que leurs études ont été insuffisantes et leur agrégation facilement gagnée. La faute n'en est ni à leurs maîtres, ni à l'Université, ni à leur métier. C'est parce qu'elles

ont fait de leur métier un gagne-pain, non une fonction; c'est parce qu'elles n'en ont point épousé délibérément les noblesses et les épines; c'est parce que leurs âmes romanesques ou inconsistantes n'étaient point trempées pour porter la solitude des travaux de l'esprit... Vous me pardonnez de vous dire ceci, n'est-ce pas? Je sais que vous n'êtes pas romanesque, et que vous savez aimer les choses qui vous occupent... »

Il me parlait avec cette gravité lente et un peu sceptique qui ne me déconcerte plus, maintenant que je la connais. Je note ses paroles avec un gré infini, et j'ai le regret de ne pas lui avoir peut-être laissé sentir tout le bien qu'il me faisait...

*
* *

Le 19 avril. — Il m'a regardée, ce soir, pendant que j'ôtais mon chapeau; et, tout à coup, j'ai vu qu'il avait les mêmes yeux que sa nièce Francine : d'un bleu franc étoilé de rayons clairs, hardis et loyaux dans leur regard direct, émus dans leur sourire léger, aimants dans leur rencontre heureuse avec les miens. . . . . .

*
* *

Le 6 mai. — Cahier, mon ami, te voilà à ta dernière page. Je vais te fermer; je me regarde, je me feuillette moi-même en te feuilletant : tu es complet; tu contiens mes solitudes, mes épreuves et mes confessions; qu'aurais-je de plus à te dire?

Je suis presque arrivée au milieu du chemin de ma vie; et j'ai traversé, déjà, sinon la Forêt Obscure dont parle Dante, du moins des fourrés sombres, dont les taches noires sont derrière moi.

Peut-être vais-je me trouver bientôt à un croisement de routes. Je tâcherai de prendre la plus droite et la plus sûre. La culture de l'École est désormais mûre en moi; je rends grâce à l'École, je rends grâce à la vie. Je te rends grâce aussi, à toi, petit cahier, semblable encore à mes cahiers de classe : tu m'as été indulgent et secret; en te commençant, je souhaitais pouvoir te fermer sans inquiétude; je souhaite à présent de pouvoir te rouvrir avec plaisir et te relire sans remords.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 1
INTRODUCTION 1
L'ÉCOLE 9
LE MÉTIER 115